This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

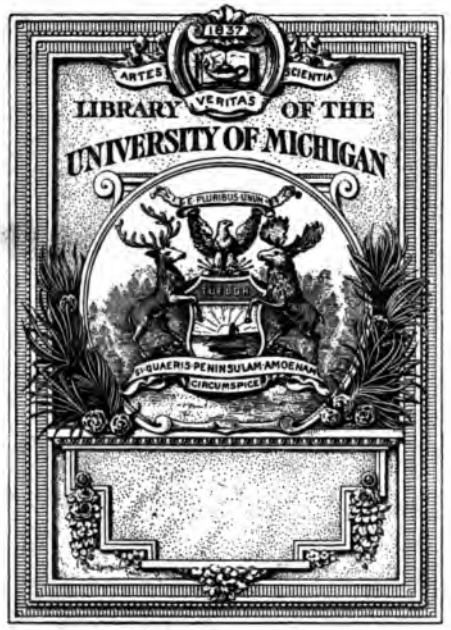
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 823,981


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

260
.R4
A42

FEB 15 1915
944.06
R39c
O3

CORRESPONDANCE

DE

M. DE RÉMUSAT

II

OUVRAGES

DE

M. CHARLES DE RÉMUSAT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ESSAIS DE PHILOSOPHIE. 2 volumes in-8. Paris, Ladrange, 1842.

DE LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE, rapport à l'Académie des sciences morales et politiques. In-8. Paris, Ladrange, 1845.

SAINT ANSELME DE CANTORBÉRY, sa vie et sa philosophie. In-8. Paris, Didier, 1853.

ABÉLARD, sa vie, sa philosophie et sa théologie. Nouvelle édition, 2 volumes in-8. Paris, Didier, 1855.

L'ANGLETERRE AU XVIIIe SIÈCLE, études et portraits. 2 vol. in-8. Paris, Didier, 1856.

BACON, sa vie, son temps, sa philosophie et son influence jusqu'à nos jours. In-8. Paris, Didier, 1857.

CRITIQUES ET ÉTUDES LITTÉRAIRES, ou Passé et Présent. Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée. 2 volumes in-18. Paris, Didier, 1857.

POLITIQUE LIBÉRALE, ou Fragments pour servir à la défense de la Révolution française. In-8. Paris, Michel Lévy, 1860.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. De la théologie naturelle en France et en Angleterre. In-18. Paris, Baillière, 1864.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE EN ANGLETERRE, depuis Bacon jusqu'à Locke. 2 vol. in-8. Paris, Didier, 1875.

ABÉLARD, drame inédit, publié avec une préface et des notes, par PAUL DE RÉMUSAT. In-8. Paris, Calmann Lévy, 1877.

LA SAINT-BARTHÉLEMY, drame inédit, publié par PAUL DE RÉMUSAT. In-8. Paris, Calmann Lévy, 1878.

MÉMOIRES DE MADAME DE RÉMUSAT, 1802-1808, publiés avec une préface et des notes, par son petit-fils, PAUL DE RÉMUSAT, sénateur de la Haute-Garonne. 3 vol. in-8. Paris, Calmann Lévy, 1880.

LETTRES DE MADAME DE RÉMUSAT (1804-1814), publiées par son petit-fils, PAUL DE RÉMUSAT, sénateur de la Haute-Garonne, 2 vol. in-8°. Paris, Calmann Lévy, 1881.

Imprimeries réunies, B, Puteaux

CORRESPONDANCE

DE

M. DE RÉMUSAT

PENDANT LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA RESTAURATION

PUBLIÉE PAR SON FILS

PAUL DE RÉMUSAT

SÉNATEUR

II

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1883

Droits de reproduction et de traduction réservés

CORRESPONDANCE

DE

M. DE RÉMUSAT

PENDANT

LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA RESTAURATION

LXXXIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, mercredi 15 mai 1816.

Voici que je vous reviens aujourd'hui, parce que tout ce qui se passe ici est si beau, qu'il faut mettre de l'ordre dans ses récits. Il semblait que le soleil attendît le retour de nos députés pour nous rendre son éclat. Il faisait, hier, un beau temps; on savait que M. de Villèle était en route, pour faire son entrée, et tout le monde, dès le matin, s'est mis en mouvement pour l'aller recevoir. Le père Villèle disait depuis quatre jours: « Je suis au désespoir de ce qu'on veut faire pour mon fils! » Et il

289194

avait bien soin de faire connaître qu'il arriverait tel jour, à telle heure. Des prêtres s'étaient agités pour déterminer nos citoyens à porter la statue du maire dans les rues; cependant, comme au fond cela se rapprochait un peu de ce qu'on fait pour le Roi seulement, on s'en est tenu à un arc de triomphe aux portes de la ville, à des arbres à celles de députés, avec une belle inscription: *A tel, Toulouse reconnaissante*. Vous savez comme le peuple de Toulouse aime à se remuer; M. de Villèle est généralement aimé; tout cela, et le beau soleil, et la chaleur de certains chefs, ont donc mis la ville sur la grande route, dès dix heures du matin. Les femmes en voiture, à pied, les hommes à cheval, la cavalerie de la garde nationale commandée par M. de Palarin, tous les drapeaux blancs aux fenêtres, et des cris plus forts, disait-on hier avec un zèle assez imprudent, que lors de l'arrivée des Princes. Enfin, à quatre heures, les voitures sont arrivées. Notre maire revenait de Paris avec je ne sais qui, et point en diligence, comme je l'avais cru; on arrête la voiture, on se presse, on l'appelle, on veut l'embrasser, il est obligé de passer la tête au travers de sa glace, et, pendant une demi-heure, il est baisé et rebaisé. Ensuite, son

cortège se forme, douze grenadiers de notre garde nationale sur sa voiture, et le voilà traversant la ville au milieu de cette foule, le beffroi de la commune carillonnant de toutes ses forces, et les officiers municipaux faisant force harangues. Ce qui faisait rire votre père sous cape, c'est que notre municipalité, qui ne vaut rien et qui avait monté toute cette belle machine, ne se doute pas que M. de Villèle, de concert avec mon mari, a arrêté sa destitution, et que c'est le premier travail qui va éclore au retour du maire. Je ne sais combien de dames et de monde attendaient M. de Villèle chez lui, et les sérénades, et les vers, les couplets, et, au spectacle, le soir, des cantates ; enfin, un vrai délire, et, au milieu de tout cela, cette parole vraiment abominable prononcée froidement par de certaines gens dont vous trouverez facilement les noms : « Ah ! si M. de Catellan paraissait ce soir, il serait assommé ! » et madame de Villeneuve, qui garde son franc-parler, répondait : « Tant pis pour M. de Villèle, car ce serait le second massacre arrivé sous son *consulat*[1]. »

J'ai su tout ce récit par Albert et nos gens,

1. Le premier massacre, qui heureusement fut le seul, était le meurtre du général Ramel.

et les revenants de cette fête, parce que c'était mardi et que je recevais le soir. Si vous voulez que je vous dise tout, il m'a paru que, les premiers moments passés, on trouvait qu'on avait fait une chose ridicule, et vous pourriez bien penser de même à Paris. On dit que ce pauvre Villèle était attendri aux larmes; je le crois, et sûrement une pareille journée a quelque chose d'enivrant. Mais, le lendemain, il se pourrait qu'on aimât mieux que cela ne fût pas arrivé. On dit que toute cette machine a été montée pour répondre à ce mot du Roi qu'on répand dans nos provinces, que les députés ne seraient pas bien reçus chez eux[1]. Votre père, qui ne veut point tirer à l'étiquette dans ce moment, ira, aujourd'hui, faire sa visite au maire, avec le commandant de la division et le premier président, et je crois que cette politesse fera bien. J'ai sacrifié à la dignité le plaisir d'aller voir ce fouillis, car j'en avais envie, mais il eût été ridicule que ma voiture s'y montrât.

Voilà donc, mon enfant, ce que nous avons fait, hier. Et, pendant ce temps, votre père se cassait-

1. Cette réception enthousiaste de M. de Villèle blessa fort le Roi, et contribua, dit-on, à lui faire signer l'ordonnance du 5 septembre qui dissolvait la Chambre.

la tête et se crevait les yeux à tâcher de découvrir le fil de je ne sais quelle trame. Le ministre de la police lui demande des détails sur le mouvement qui a eu lieu à Toulouse. Nous ne savons ce que cela veut dire. La tranquillité générale n'a pas été troublée un instant; mais il ne paraît pas douteux qu'on espérait que, si l'affaire de Grenoble réussissait, on pourrait ensuite étendre cette révolte dans nos provinces. Au reste, on est sur ses gardes, bien éveillé, et votre père me paraît tranquille. Il a fait partir cette nuit son commissaire de police pour notre petite commune de Villefranche, où deux hommes ont été arrêtés. Je vous conterai la suite de ces aventures; mais que tout ce que je vous mande ne passe pas notre petit comité. Je ne dois être citée sur rien; cette conspiration avortée est une bonne chose, et déjouera d'horribles projets. Ne vous tourmentez pas pour moi; je ne m'inquiète point, et crois que nous nous en tirerons fort bien.

Je ne fermerai ma lettre que lorsque votre père aura vu M. de Villèle, et je vais vous dire une de ses petites affaires, en laissant de côté celles du maire et de l'État. On m'assure que *Manon* veut venir dans ma famille; quoiqu'elle soit bien gentille, je vous avoue que je ne me soucie point de la voir;

cette petite ferait mille caquets dans cette famille un peu follette, et ses parents auront raison de l'empêcher de faire cette course qui aurait de grands inconvénients pour quelques-uns de mes enfants[1]. J'en ai qui l'aiment, d'autres qui la détestent; elle les aigrirait beaucoup, et me donnerait des tracas pour longtemps.

Ce jeudi.

A présent, je reviens à mes récits. Hier matin, au moment où votre père allait aller chez M. de Villèle, il l'a vu entrer chez lui, les bras ouverts, l'embrassant de fort bonne grâce, et je lui dois cette justice, modeste, simple, tout uni, et point bouffi le moins du monde de l'importance qu'il avait prise à Paris, et de l'enthousiasme qu'il excite ici. Il a passé quatre heures avec votre père, l'a remercié d'une manière affectueuse de ce que la ville de Toulouse lui devait de tranquillité; à Paris, au fait de tout ce qui s'était passé ici, et tout prêt à marcher, disait-il, même de fort bonne grâce, dans la ligne que son

1. On disait que Monsieur devait venir à Toulouse, ce qui eût été nuisible à l'apaisement des passions et à la concorde. Cela ne se pouvait dire clairement, à cause de la poste, toujours suspecte d'indiscrétion.

chef lui indiquerait. J'étais présente au début de l'entretien, et je vous avoue que j'ai été touchée et contente. Votre père m'a dit qu'il l'avait trouvé plus raisonnable sur certains points qu'il ne l'aurait cru. Par exemple, il est complètement revenu de l'idée qu'il avait emportée de ce pays qu'il fallait tâcher d'éviter de donner à la France un gouvernement constitutionnel. Il a fait un progrès immense à ce sujet. Il est convenu avec votre père que cette majorité avait été quelquefois chaude et égarée; il a dit que les intentions étaient bonnes, mais qu'on s'était animé d'homme à homme. Il croit qu'à la prochaine session, on sera plus éclairé et plus raisonnable. Il convient encore que le nouveau budget augmente la dette, mais il donne des raisons sur ce point, par un système que votre père croit faux, mais enfin dans lequel il est de bonne foi. Il dit que tout le mal vient d'une mauvaise loi sur les élections proposée par M. de Vaublanc, et ne défend guère la sienne. Il a vu M. Lainé avant de partir, et ils se sont quittés bons amis; il proclame l'éloge de MM. Becquey et Pasquier, et dit que c'est mauvais signe pour les affaires publiques, que celui-ci ait refusé le ministère; que, pour sa part, il le croyait fort capable de le bien mener.

Enfin, mon ami, c'est un homme de bonne foi, de très bonne foi, honnête, foncièrement vertueux, et surtout absolument exempt d'ambition. On lui avait offert une place de sous-ministre; il l'a refusée. Si votre père reste ici, d'après cette conversation, l'accord qui existerait entre ces deux autorités, la faveur qu'a M. de Villèle, et la justice qu'on rend à présent au préfet, ce département serait sûrement bien mené. Enfin, il nous a dit que notre prince du Midi[1] lui avait parlé de nous en fort bons termes, dans la dernière audience qu'il lui avait donnée. Après celui-ci, est arrivé le Cardonnel, et cela s'est très bien passé aussi.

Le soir, j'ai été au spectacle, absolument par hasard, votre père aussi, et nous avons été bien aises d'avoir eu cette bonne inspiration, quand nous avons vu que la loge de la mairie était éclairée, ornée de bouquets et parée de MM. de Villèle, Cardonnel et d'Aldéguier. On a beaucoup crié, chanté des couplets; je vous les enverrai. Vous en verrez un pour les gros yeux[2] assez déplacé. Le cri du peuple est *Vive nos quatre députés*, et des quolibets pour l'autre. On a été jusqu'à vouloir mettre

1. Le duc d'Angoulême.
2. M. de Catellan.

une potence à la cinquième porte. Vous savez comme les esprits se montent, et, sur ce point, je trouve que les collègues devraient apaiser cette violence. Il est vrai que cela est difficile en ce moment. On s'enivre de paroles, les mauvaises têtes partent ensuite du point où elles se mettent, et ce peuple qui ne sait sûrement guère ce que c'est que loi des élections, renouvellement intégral, etc., acclame, je ne dis pas M. de Villèle, parce qu'enfin il est maire et il est aimé et considéré, mais les autres qu'il ne connaît guère, et est tout prêt à assommer M. de Catellan. L'oncle de Stephen[1] m'a dit que le voyageur, qu'il avait vu hier, lui avait parlé de *Manon* comme de la petite fille la plus médiocre et la plus incapable de sa famille, et il ne paraît pas faire grand cas d'eux tous.

En relisant mon mémoire avec attention, je vois qu'il parle de cet incendie d'hier; ni vous ni votre tante, ne vous en faites un tracas. Ce n'a rien été; seulement votre père est parti à cinq heures du matin de son pied gaillard, pour courir à l'autre bout de la ville, où était le feu, nous glissant au travers des doigts, et ne voulant pas entendre, selon

1. Cet oncle de Stephen est le préfet lui-même; le voyageur, c'est M. de Villèle, et Manon, c'est toujours Monsieur.

sa coutume, qu'avec ses chevaux il aurait été plus vite. J'ai cru que c'était quelque conspiration, d'autant que le feu était près de l'arsenal, et qu'on nous a écrit, il y a quelques jours, de Paris, l'agréable nouvelle qu'il fallait tenir pour certain qu'il y avait dans Toulouse des projets contre notre arsenal, qui est plein à nous mettre tous en canelle. Tâchez donc de décider le ministre à nous soulager d'une grande partie de cette poudre. Partouneaux[1] le demande à cor et à cri. Enfin ce feu n'a rien été.

LXXXIV.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, mercredi 15 mai 1816.

Il faudrait un volume pour répondre à toutes les théories politiques que vous m'avez envoyées. Il est hors de doute que les gens raisonnables de la Chambre ont souvent soutenu des absurdités, en politique constitutionnelle; il est hors de doute que ce parti exagéré, indépendamment de la déraison

1. Le général Partouneaux commandait à Toulouse.

du fond de ses opinions, a émis, presque toujours, des principes tout à fait erronés. Les premiers ont été monarchiquement despotiques; les seconds populairement despotiques. Or, du moment que les choses en étaient là, la question est devenue à peu près la même qu'elle l'était du temps de Louis XI. La raison et la liberté se sont trouvées du côté de l'autorité royale, parce que ce qu'il y a de pis au monde, c'est l'autorité arbitraire d'une assemblée. Mais cette liberté qui se trouvait du côté du Roi est purement relative; c'est-à-dire qu'elle résultait des circonstances et des comparaisons qu'on faisait de l'autorité oligarchique à celle d'un seul. Mais, en général, absolument, cette liberté n'est ni à droite ni à gauche; elle est au milieu, comme tous les biens de ce monde. De tout cela est résulté ce *paradoxe* que les hommes despotiques, en soutenant leurs opinions, défendaient réellement la modération, et que les libéraux se joignaient à eux, tandis que tout le contraire arrivait dans le parti opposé. C'est que ce dernier parti, cette majorité chargée de représenter l'opinion publique, ne la représentait pas. Si elle l'eût représentée, le ministère devait s'en aller; si elle ne la représentait pas, ou du moins si le ministère le croyait, il devait en appe-

ler à la nation. Et comment? En cassant la Chambre. La nation juge alors le procès entre ses mandataires et ceux du Roi. Si elle donne tort à ceux-ci, elle renomme les mêmes députés; sinon, elle en nomme d'autres. C'est ainsi qu'en 1785, je crois, le parti de Fox dominant dans la Chambre, et presque dans le ministère, le Roi, qui croyait que ce parti n'était point celui de l'opinion publique, dissolvit le parlement; les élections nouvelles confirmèrent l'idée du Roi; c'est le ministère de Pitt.

Je vous entends d'ici : « Mais, mon fils, ne vous ai-je pas dit vingt fois, et écrit dans ma dernière lettre tout ce qui devait nous empêcher de nous modeler sur l'Angleterre? » Mais, ma mère, c'est que, précisément, je ne suis pas tout à fait de votre avis. Vous me donnez plusieurs raisons qui ne me persuadent pas. Ce que vous dites de l'administration n'est point une objection. Le système de l'administration actuelle, le plus grand bienfait peut-être que nous devions à la Révolution, est une chose admirable, perfectionnée par l'esprit le plus réglementaire connu, celui de ce fou de Bonaparte. S'il a des défauts, il les doit encore au même homme. Le plus grand est la centralisation monstrueuse et toujours croissante, dont les derniers ministres de

l'intérieur, et surtout, je crois, M. de Montalivet, sont les auteurs; mais il ne faudra pas une grande supériorité de lumières à un ministre pour lâcher à présent une grande partie des fils qu'il tient dans sa main, et ne conserver que les principaux. Et cette administration, tout aussi simple, plus simple même, sera plus protectrice, plus locale, si je puis m'exprimer ainsi, et je ne vois pas comment elle nuirait au gouvernement constitutionnel. Je ne veux pas me jeter dans des dissertations sur le climat et le caractère national, attendu qu'on répète d'ordinaire que les peuples du Nord sont nés pour la liberté (ce qu'on prouve apparemment par l'exemple de la Russie) et ceux du Midi pour l'esclavage (comme par exemple Rome et la Grèce). Je vous abandonne tout cela, et je vous dirai seulement que vous ne pouvez plus malheureusement choisir que d'en appeler à l'autorité de qui vous savez. C'est à M. Molé que j'ai entendu dire, il y a quelque temps, que prétendre qu'il fallait, en France, un gouvernement constitutionnel, plus monarchique, autrement modifié qu'en Angleterre, c'était tout simplement dire qu'on ne voulait point de gouvernement constitutionnel, et qu'il nous était inapplicable. « Ce qui est possible, ajoutait-il,

je ne décide pas la question, mais je sais seulement qu'il n'y a pas de milieu : ou tout à fait constitutionnels, ou tout à fait despotiques, voilà comme nous devons être. » Ce que je vous dis là, c'est son opinion bien connue; c'est celle du *curé*. On sait même dans la société qu'il l'a soutenue au duc de Wellington, et à l'ambassadeur d'Angleterre, qui, aidés de M. Pasquier, plaidaient la cause contraire.

Je suis hors d'haleine, et vous devez être encore bien plus essoufflé que moi, après ces pages de politique. Je n'ai guère autre chose de bien saillant à vous dire. Ce pauvre abbé Morellet est bien malade; il est quelquefois très abattu. Avant-hier, il était très animé, il délirait; hier, il était animé, mais raisonnable, et aussi bien portant qu'il l'a jamais été. Il mange comme à l'ordinaire; seulement il ne souffre plus de ses démangeaisons, et c'est ce qui inquiète. On ne sait qu'en penser, ni par où le prendre. M. Moreau dit qu'il déconcerte continuellement la médecine.

LXXXV.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, dimanche 19 mai 1816.

J'ai plusieurs choses à vous conter, mais je vous les dirai demain; j'en viens tout de suite à ce qui m'intéresse dans le moment. Je veux éclairer quelques points de votre lettre : et c'est, au reste, mon plus grand plaisir de décharger dans les lettres que je vous écris toutes les opinions dont je regorge et qui m'étouffent. Elles ne peuvent sortir, et elles en ont besoin cependant; car, presque toujours, ces opinions-là sont des sentiments.

Oui, j'aime mieux Henri IV que son petit-fils. Sous celui-ci, les Béarnais voulurent élever une statue au grand-père. On ne leur permit que d'en ériger une à Louis XIV. Ils le firent, et écrivirent au bas : « Au petit-fils de notre Henri. » Henri IV, moins libéral que Louis XIV (puisque vous voulez vous servir de ce mot *libéral*) ! Il n'y a pas un seul de ses grands mots qui vaille celui-ci :

« Vive Dieu! s'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi! » Louis n'aurait jamais écrit à madame de Montespan ce que Henri écrivait à Gabrielle : « La France m'est bien obligée, car je travaille bien pour elle. » Je ne les compare point, mais je dis que les impôts allèrent toujours en décroissant sous le règne de Henri IV, que les coffres étaient pleins à sa mort, tandis que la progression fut inverse sous Louis XIV.

Quant au reproche de Burke, que Mably avait déjà fait au bon roi, on y a répondu, il y a longtemps, que les *constitutions*, dans le sens actuel du mot, étaient inconnues de son temps; que, d'ailleurs, pour en faire une, il faut attendre qu'un peuple soit mûr pour la liberté; qu'il fallait beaucoup détruire, avant de construire cet édifice ; que c'était sur les ruines seules de la noblesse et des parlements que le monument pouvait s'élever. Que fallait-il donc alors? A grandir l'autorité du Roi, aux dépens de tous les autres pouvoirs. C'est ce qu'Henri IV a fait, Richelieu suivit la même route, et, à la fin de son ministère, l'ouvrage était bien avancé; le terrain était disposé. C'est alors que Louis XIV est venu; et voilà, le grand égoïste qu'il est, qu'il se sert de tous ces préparatifs pour son seul intérêt! Il s'arroge toutes

les ressources, il en profite pour signaler son règne par la puissance et la grandeur; mais cette puissance était funeste, cette grandeur n'était pas durable. Louis XIV, voyant tout abattu par Richelieu, n'a pas vu qu'il fallait mettre quelque chose à la place; il a terminé la chute de la noblesse, comprimé les parlements, et il n'a pas vu qu'en détruisant ces obstacles à son autorité, il en détruisait les appuis, et n'en substituait pas de nouveaux; il eut la vue très courte en cela. Qu'est-il arrivé? Son successeur, sans hériter de sa force, hérita de son despotisme, que Louis XIV dans sa vieillesse ne pouvait déjà plus soutenir. Le roi s'est trouvé seul, en présence du peuple; à celui-ci se sont rattachés les parlements; cette grande cause, jointe à la corruption de la cour, au désordre, a amené la Révolution. Dès que le peuple à fait cause à part, le trône, sans base, s'est écroulé; car la noblesse sans droits n'était plus un corps; elle n'était plus là pour le soutenir, et c'est ainsi qu'on a prouvé que le règne éclatant de Louis XIV a été la cause de la Révolution. Triste sort de tous les rois qui ont régné pour eux!

Ceci n'est point une vaine théorie, c'est l'histoire des faits. Examinez-les, suppléez les mille obser-

vations qu'il faudrait y ajouter, car il y a là le sujet d'un livre, et vous verrez que cette opinion a presque la force d'une démonstration. C'est ce qu'en général n'ont pas vu les publicistes exagérés du dernier siècle. Montesquieu, plus habile, sentit bien que les rois, étant aussi peu disposés qu'ils étaient à profiter de leur puissance pour la limiter, il importait au repos public que les colonnes de la monarchie ne fussent pas détruites, et c'est pour cela qu'il défend et maintient la noblesse. Il avait raison; de deux maux, il choisissait le moindre. Nous sommes plus heureux que lui. Cette Révolution s'est faite, ses bases ont été cimentées de sang, mais, enfin, ce sang a cessé de couler. Libre à présent de fonder, malheur à celui qui ne voudrait rien rétablir que lui-même, qui ne prendrait pas un système tout entier, qui voudrait faire les choses à moitié, car la Révolution recommencerait, ou plutôt continuerait! Quelqu'un disait, l'autre jour, qu'elle était bien vieille: « Bah! répondit Népomucène [1], c'est une jeune femme de vingt-cinq ans. »

Vous nous dites, en passant, sur votre arsenal, quelques petits mots qui nous font trembler. Vous

1. Lemercier.

ne sauriez croire quels mauvais bruits on répand sur votre ville. Faites-y attention, mon Dieu! Si vous saviez quelle fermentation partout! Cela est effrayant. Votre récit sur l'entrée de M. de Villèle est bien amusant. Tant mieux si c'est un honnête homme. La vanité l'a rendu constitutionnel. Vivent les gouvernements représentatifs pour tirer les hommes de l'oisiveté et de l'oubli! Ce que vos fanatiques disent sur M. de Catellan fait frémir. Et voilà où mènent l'ignorance et l'aveuglement où l'on maintient le peuple! Et il y a des personnes assez imprudentes pour s'élever contre notre cri à nous : *Fiat lux!*

Ce qu'on vous a dit de *Manon* est loin de se confirmer. On n'y croit pas ici. On pense que votre hôte de cet été [1] sera fort mécontent de la réception qui vous a mis en joie. Adieu; toutes les folies et toutes les atrocités du monde ne m'empêcheront pas de penser du bien des hommes, puisque je vous aime, et de les aimer, puisque je suis comme eux.

1. Le duc d'Angoulême.

LXXXVI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, 20 mai 1816.

Voulez-vous savoir quelles sont les commodités de l'administration, et les inconvénients de renouveler souvent les ministres? Les voici : Le ministre de l'Intérieur vient de renvoyer à votre père trois pages de dénonciations qui lui ont été remises sur ce département et ses autorités; votre père avait été prévenu ici. Les restes des *secrets*, toujours actifs[1], ont imaginé que, dans cette mutation des ministres, il fallait tenter de nouveaux rapports, qui étaient écartés, disent-ils, par *l'amitié* que M. de Vaublanc avait pour votre père. Jolie amitié! Qu'en dites-vous? puisque ces messieurs ne se connaissaient pas; mais voilà comme on conclut, en province. Or on dit, dans ces trois pages, que le général Parthouneaux et votre père manquent de sur-

1. Sociétés secrètes.

veillance et de fermeté à l'égard des masses, qu'ils n'écoutent point assez les dénonciations des personnes éclairées, que le blé est cher, comme si on pouvait l'empêcher, et qu'il y a des rassemblements journaliers et inquiétants chez le général Compans et un autre[1]. Vous noterez que ce général est pair, et depuis six mois à Paris, ainsi que l'autre qu'on dénonce. Tout est de cette force. En vérité, c'est une pitié, dans un temps où les affaires sérieuses demandent l'emploi de tous les moments, qu'un ministre soit obligé de faire attention à de pareilles pauvretés, et un pauvre préfet d'y répondre. Votre père, à cette occasion, vient de faire un rapport sur l'esprit général de ce pays, qui me paraît fort bien. Comme M. Lainé est un homme éclairé et averti, je crois qu'il trouvera que le préfet est plus au fait des choses que ces messieurs si zélés, qui se lèvent tous les matins une heure plus tôt que les autres, pour écrire ce qu'ils ont ramassé dans la rue. Savez-vous, mon ami, ce que je pense? C'est que nous éprouvons, dans ce moment, tous les inconvénients d'une république en France, parce que tout le monde, ne se fiant point à qui de droit

1. Sans doute le général Ricard, pair de France comme le général Compans.

pour gouverner, veut se mêler des affaires, et se croit obligé de donner son avis. Cela durera jusqu'à ce que chacun se soit décidé à demeurer dans sa position, et à s'en occuper. Mais ce repos n'arrivera pas de longtemps. Les esprits demeurent inquiets après les révolutions, et le calme de l'imagination qui amènerait tous les autres est précisément ce qui revient le plus lentement.

Votre père prend la liberté de dire que votre Évangéliste et vous, vous raisonnez trop exclusivement. Votre constitution anglaise n'a point été faite en un jour; elle s'est modifiée par mille circonstances et mille localités, et, ne vous en déplaise, c'est ce qui arrivera ici. Vous avez raison de dire que le système de Bonaparte centralisait le pouvoir; mais, en rendant même aux provinces des moyens de s'administrer par elles-mêmes, vous ne ferez pas qu'on ne soit pas toujours, en France, plus obligé qu'en Angleterre de souvent recourir à l'autorité. La France est bien plus grande; le gouvernement constitutionnel y éveillera, sans doute, une sorte d'esprit public, mais il sera modifié par la médiocrité des fortunes qui ôte de l'indépendance à la conduite et aux sentiments; les propriétaires en Angleterre sont riches, et nous, nous sommes

pauvres. « Ordonnez, dit votre père, qu'il soit fait un chemin utile aux communes, personne dans nos provinces ne se présentera pour le faire, et il n'y aura point de route si l'on n'a recours à l'autorité. Cette différence existera longtemps, et, si vous lâchez l'administration, notre pauvre pays tombera à terre, parce qu'il ne va que par elle. Ajoutez la nécessité d'une armée considérable qui, nécessairement, donne plus de force à l'autorité royale, et le contact avec les étrangers qui nous touchent de tous côtés, puisque nous n'avons pas une ceinture d'eau à leur opposer, comme vos amis, et qui multiplient les occasions de guerroyer. » Voilà ce que répond votre père à vos arguments; et il vous soutient que tout ceci amènera, bon gré mal gré, une forme de gouvernement constitutionnel qui sera appuyé sur la grande base d'une assemblée toujours appelée pour concourir à la formation de l'impôt, ce qui devient la garantie de l'ordre dans les finances; mais qu'ensuite, ce qui regarde l'administration et la justice aura une forme particulière à la situation de la France en Europe, à l'esprit des Français, à l'étendue du pays, et à la différence des fortunes des particuliers.

Je voyais hier un Anglais, ami de Pitt, homme

d'esprit et de raison, qui raisonnait sur tout cela, et disait absolument comme votre père : « Notre constitution, grâce au ciel, disait-il, n'est point écrite, et quand vos Français proclament qu'il faut l'adopter, ils me donnent envie de rire, et je leur demande où elle est. Si vous vous éloignez du gouvernement représentatif, je vous regarde comme perdus; mais vous l'êtes également si vous vous calquez absolument sur nous, et la raison et l'expérience vous conduiront à un juste milieu entre tout cela. » Vous voyez que mon Anglais ne raisonne pas comme votre grave ami qui, lorsqu'il se jette dans le positif, tombe un peu dans les abstractions, mais il raisonne comme votre père qui voit, vous le savez, habituellement si juste.

Voulez-vous une petite circonstance particulière qui donnera à penser à votre bon esprit? C'est que, maintenant, nos propriétaires reculent devant la chance d'être députés, parce que, disent-ils, ils ne sont pas assez riches pour aller faire le métier *gratis* à Paris. Je ne vois que des gens, ici, qui, en cas d'élections, s'efforceraient d'y échapper. Vous conviendrez qu'il y a loin de là à donner de l'argent pour se faire nommer. Cette disposition durera longtemps, car nous serons longtemps obligés de compter

avec notre bourse, et nous ferons beaucoup d'additions avant de nous jeter dans un véritable esprit public.

LXXXVII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, 25 mai 1816.

Il faut que je vous dise que, si vous n'avez encore tâté d'aucun livre sur l'histoire d'Angleterre, je vous conseille de vous remuer pour vous procurer l'abrégé de M. Bertrand de Molleville [1]. Cela est excellent pour la faire connaître; il y a de la clarté et de l'ordre; et, après l'avoir lue, si on a du temps et l'envie de savoir les détails, il devient facile de choisir tel ou tel règne dans Hume qui intéresserait beaucoup, après s'être mis dans la tête cet ensemble. Vous me direz : « Ma mère, pourquoi ne lirais-je pas Hume lui-même ? » Parce que cela est

1. Bertrand de Molleville, né à Toulouse en 1744, avait été ministre de la marine en 1790, puis directeur de la police. Revenu de l'émigration, il avait été disgracié par Louis XVIII, et il est mort en 1818. Il a fait une *Histoire d'Angleterre depuis la première invasion des Romains, jusqu'en* 1763, en six volumes.

très long, que, dans ce moment, vous êtes fort occupé, je crois, et que, cependant, l'histoire d'Angleterre est curieuse à lire à présent. Elle m'intéresse au point que moi qui, vous savez, lis d'une façon assez décousue, je ne puis guère plus la quitter qu'un roman. Je tiens le règne de Charles Ier; c'est une occasion de rapprochements continuels avec nous, une ressemblance qui aurait dû faire trembler, il y a vingt-cinq ans, les moteurs de notre Révolution, et qui prouve qu'il faut absolument désespérer de l'expérience des hommes. Cette lecture me fait faire de belles réflexions, quelquefois d'une telle force, que votre père me demande si je n'ai pas quelque but secret, et quelque projet d'envahissement de je ne sais quel État, qui me mettrait sur un trône, et me donnerait occasion de déployer toutes mes lumières, et, lorsqu'il m'a écoutée, il me dit : « Ah ! voilà que vous faites de grands progrès, et votre fils sera content de vous. » Nous sommes convenus ensemble qu'il faudrait une force de facultés surnaturelles dans un souverain, pour tourner à bien cette disposition à une maladie politique, c'est-à-dire à une révolution qui s'empare tout à coup des nations, et qui, ne se déclarant d'abord que par de légers symptômes, n'a-

vertit point assez que le moment est arrivé où, le mal étant inévitable, il faut s'emparer en quelque sorte de la crise pour la diriger et l'arrêter ensuite, s'il est possible. Et encore, même dans ce cas, l'exécution d'un pareil plan serait-elle très difficile. Quand nous nous reverrons, nous dirons de belles choses là-dessus !

C'est une chose plaisante que la vanité de tous ces députés, et la confiance où ils sont du grand effet qu'ils ont produit. Une autre chose assez plaisante, c'est qu'ils rapportent une grande idée de Bonaparte. Ils prétendent avoir tâté tous les hommes prétendus forts qu'il employait; ils disent que ce n'est rien du tout, et que toute leur force était dans celle de leur maître. Ils prétendent que, dans leurs comités, eux-mêmes se trouvaient une grande supériorité sur les autres; enfin, ils considèrent peu MM. Becquey, Royer-Collard, etc.; ils ont évalué, disent-ils, M. Gaudin à une juste et mince valeur; M. Pasquier ne leur paraît avoir que de la facilité, mais sans profondeur, et ménageant tout le monde; et les seuls hommes à qui ils donnent de l'importance, par leur savoir et leurs moyens, c'est M. Mollien et M. Molé. Au reste, il paraît, par leur récit même, qu'une certaine partie de cette as-

semblée était complètement de bonne foi, et réellement exempte d'ambition. Ils s'étaient promis en secret de n'accepter aucune place, tant que durera cette session, et quelques-uns ont tenu parole. Il paraît certain que notre maire, par exemple, en a refusé; ils sont mécontents de voir quelques-uns de leurs collègues manquer à cet engagement; mais ils ne laissent pas d'être assurés, disent-ils, d'une majorité secrète et généreuse, qui, ne se sentant pas en état de faire effet à la tribune, s'est engagée seulement à demeurer incorruptible, et à opiner du bonnet dans le sens convenu. Au reste, je dois à la vérité et à M. de Villèle de dire que, hors de cette atmosphère de la Chambre, il se montre surpris de l'effet qu'ont produit quelques-uns de leurs discours, et qu'il avoue qu'ils ont eu tort sur quelques points, puisqu'ils ont, par leurs paroles, inquiété l'habitant des provinces relativement aux principes consacrés d'une manière inévitable par la Révolution. Il nie que leur intention fût de toucher à ces principes, et il proteste qu'ils sont convaincus de la nécessité d'une Charte et de notre forme de gouvernement actuelle. En tout, il y a de la bonne foi dans l'âme de ce Villèle, et de la simplicité. Il croit qu'on s'entendra mieux à la prochaine session,

qu'on se modèrera des deux côtés et que les députés, avertis par l'état des provinces, auront plus de prudence. Demandez à votre ami sérieux s'il a cette opinion. Il me semble, à moi, que le discours de M. Garnier doit avoir jeté bien des ferments de mauvaise humeur.

LXXXVIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, 28 mai 1816.

Je suis d'assez bonne composition; je dis que vous n'avez point tort, mais je crois cependant que j'ai raison. Vous devez, mon cher ami, me savoir gré de cette modération, et ne jamais douter de mon indulgence maternelle, puisqu'en réponse à vos légèretés sur Louis XIV, je ne vous ai pas, au moins, renvoyé quelque chose qui ressemblât à une malédiction comminatoire, comme on disait autrefois de certaines bulles de nos papes. Mais verbalisons : Je conviens de la popularité des mots de Henri IV; aussi vous ai-je accordé qu'il était populaire; pour

libéral, je le nie. Vous repoussez, justement, le tort que Burke lui fait de n'avoir pas songé à une constitution. Vous dites que la nation n'était pas mûre? Elle ne l'était pas davantage sous *mon cher ami*. « L'éclat que la grandeur et le goût de Louis XIV donnèrent à la Cour et à la société de Paris, dit M. de Bausset dans son histoire de Bossuet, a trompé sur l'état d'ignorance et même de barbarie où les provinces se trouvaient encore à cette époque. » Louis XIV a régné comme la reine Élisabeth en Angleterre, dont le siècle est élevé si haut par les Anglais, quoiqu'elle ait réprimé les prétentions de liberté que les sujets mettaient en avant, et qu'elle ait augmenté fortement la prérogative royale. Les peuples ont la raison des enfants : quand ils sentent que le despotisme les mène bien, ils se soumettent. Témoin les Anglais sous Élisabeth et sous Cromwell, et nous sous Louis XIV et Bonaparte, pendant les cinq ou six premières années de son autorité. C'est toujours aux successeurs de ces personnages forts à être avertis et à régner par les constitutions. C'était ce que devaient faire Jacques Ier et Louis XV. Les troubles de la Fronde ont effrayé Louis XIV, sa noblesse n'était pas assez comprimée pour qu'elle ne se révoltât point. Si ce roi avait

tourné au gouvernement libéral, je soutiens qu'elle eût entraîné les gens des provinces encore accoutumés à se battre pour elle, et, pour prix de la constitution qu'il eût voulu, il aurait été assassiné.

Le succès des écrits de Voltaire et de Jean-Jacques eût dû éclairer Louis XV, et l'avertir que le temps était arrivé où il fallait que le Roi s'emparât de l'esprit philosophique pour qu'il n'allât pas trop loin. De bonne foi, croyez-vous que, cinquante ans plus tôt, Voltaire eût écrit comme il l'a fait? Pensez-vous que mes amis de Port-Royal, les libéraux du grand siècle, eussent adopté un seul de ses principes? Henri IV arriva au trône à plus de quarante ans, avec Sully, tout à fait formé par des guerres civiles dans lesquelles il avait vieilli. Louis XIV forma Colbert, et cependant il n'avait, lui, été formé par personne; même il fut mal élevé, et se fit tout seul ce qu'il a été, par la force de l'extrême justesse de son esprit. Vous dites que ses coffres étaient vides à sa mort, et que ceux de son grand-père étaient pleins? Mais songez donc que Henri IV n'a régné que dix ans, et voyez dans quelle prospérité Louis XIV eût laissé la France, s'il en eût régné seulement vingt, seulement trente. Il jugea que les limites de son royaume pouvaient

très naturellement se reculer; ses conquêtes furent raisonnables, puisqu'elles nous sont demeurées; il faut toujours un peu de despotisme pour conquérir, et, s'il s'était jeté dans les rêveries constitutionnelles, nous n'aurions ni la Franche-Comté, ni l'Alsace, et ce serait un malheur. Tenez, mon enfant, convenons que tous deux ont été parfaitement les rois de leur siècle, en faisant des fautes qui appartiennent à l'humanité, et je vous accorderai que, comme homme, on peut préférer Henri IV à son petit-fils. Ensuite, Colbert, mû par son goût naturel et surtout par celui de son souverain, a ouvert une grande route à la civilisation par tout ce qu'il a fait pour le commerce et les arts, dont Sully ne se souciait pas du tout, et dont il se fût soucié cent ans plus tard. Louis XIV, dit votre père, a créé la marine française, et la jurisprudence dont nous devons nous glorifier, car elle est la meilleure connue. C'est lui, messieurs, qui vous a mis en état d'être ce que vous êtes maintenant, c'est-à-dire les juges éclairés et un peu sévères des rois. Madame de Staël dit quelque part : « Les lumières et les grandes qualités d'un prince fort équivalent pour les peuples à une constitution; ce n'est pas à eux qu'il faut en demander. »

Mais laissons les traités élevés dont nos lettres sont pleines, et venons à nos affaires; ce ne sera guère quitter la politique. Soyez sûr que nous veillons sur Toulouse, et qu'il y a bien quelque exagération dans les rapports qu'on vous a faits. Nous avons ici des gens qui aiment à s'effrayer, et qui, je crois, ne laissent pas que de contribuer par ce qu'ils écrivent à donner des inquiétudes sur nous.

Votre père va installer, ce matin, la nouvelle municipalité en grande cérémonie. Ce secret, fort bien gardé, a éclaté, hier seulement. Les remerciés et les appelés ont reçu leurs lettres en même temps. Le soir, nous avons eu les visites du nouveau corps municipal, qui remerciait votre père, et, comme son choix a tombé sur ce qu'il y a de mieux ici, il sera difficile d'oser mordre sur cette opération, quoiqu'elle déplace une municipalité qui plaisait à quelques-uns, par ses complaisances pour les amis de l'arbitraire. Je m'en vais donc entendre parler votre père, qui haranguera ces messieurs, en face de notre arrière-grand-père[1] et de tous les illustres. La première fois, je vous dirai si j'ai été contente de lui.

1. Le buste de M. de Bastard se trouvait, et se trouve encore, dans la salle des illustres, au Capitole.

Le ministre de l'intérieur nous fait bien attendre les nominations du conseil du département dont votre père avait envoyé le travail, il y a un mois, à M. de Vaublanc. Depuis ce temps, à chaque courrier, il n'a cessé de demander ce travail; personne ne lui répond. Cependant ce conseil devrait être assemblé depuis longtemps, et ce retard ralentit les affaires, et recule d'autant le voyage que votre père voudrait faire à Paris. J'espère, cependant, qu'il arrivera avant que vous ayez reçu cette lettre; à tout hasard, tâchez d'en faire parler à M. Lainé ou à M. Becquey.

LXXXIX.

MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE X***, A PARIS.

Toulouse, 28 mai 1816.

Non, ma chère, je ne vous démentirai point, quand vous dites que nous avons le cœur droit et l'esprit juste. Il est impossible, dans un temps où chacun se presse de se mettre tellement en évidence, qu'on arrive à fermer les yeux, et à ne pas s'évaluer juste ;

et, sur le point du bon sens et de la mesure dans les idées, j'avoue franchement que nous sommes à un très bon prix. Quant à moi, qui ne suis distraite ici par aucun plaisir et par aucun sentiment, je deviens d'une habileté extrême sur toutes les spéculations politiques. Mon mari me demande quelquefois si j'ai le projet caché de conquérir quelque petit royaume et de gouverner à mon tour, tant je deviens forte en constitutions. Je me suis mise jusqu'au col dans l'histoire d'Angleterre, et j'y trouve un tel intérêt, que je suis obligée de faire un effort pour employer quelques moments de ma journée à autre chose que cette lecture; c'est l'abrégé de M. Bertrand de Molleville, qui est assez bien fait, qui m'a rejetée dans le Hume et dans le Clarendon. Cette nation anglaise a toujours eu un instinct pour sa liberté, dont il est bien curieux de lui voir conserver les clartés, au milieu du plus aveugle et du plus âpre fanatisme. Les Anglais ont un avantage sur nous : leur état d'insulaires leur a conservé quelque chose de primitif qui donne de l'unité à leur histoire, et qui, au moins, leur a rendu leurs révolutions utiles. C'est comme les maladies graves, dans un corps fort, dont le tempérament se distingue nettement aux yeux de la médecine, et auquel on sait

parfaitement, d'après cela, le remède qu'il faut appliquer. Si vous étiez aussi bien dans le repos, je vous en écrirais long à ce sujet, et vous livrerais mes belles réflexions, mais elles sont de trop au milieu de votre vie de Paris.

J'espère que nos journaux de Toulouse et mes lettres à Charles vous auront conté suffisamment l'entrée triomphale de nos députés. Il paraît avéré que ce plan de réception a été concerté à Paris par la Chambre elle-même, pour répondre à ceux qui disaient que les provinces accueilleraient mal leurs représentants, et nous n'avons pas une petite ville dans notre Midi qui n'ait tiré son petit canon. Cependant, il ne faut pas croire que l'opinion y soit si unanime, et je vois ici des gens qui pensent connaître assez la disposition des esprits, et qui disent que, si on en était à de nouvelles élections, elles se feraient dans un système différent. Par exemple, il est à peu près sûr que celui que vous savez, qu'on aurait fort bien assommé ici, s'il y eût paru il y a huit jours, serait pourtant le premier réélu[1]. Voilà la nation, et puis c'est qu'il faut bien peu de pierres pour assommer.

1. M. de Catellan

Je ne sais si je me trompe, car je suis beaucoup moins habile sur le caractère français que sur ces fiers presbytériens dont je vous parlais tout à l'heure; mais je crois que la session de l'automne prochain se passera plus paisiblement. Je vois nos députés très frappés de l'effet que certains de leurs discours ont produit, et se reprochant d'avoir, par quelques paroles imprudentes, semé de graves inquiétudes. Mon mari a cru qu'il était utile de ne point dissimuler à ces messieurs de quelles difficultés leurs discussions ont hérissé l'administration, déjà si difficile et si épineuse dans ce moment. Je crois que vous trouverez qu'il a bien fait, et les nôtres s'en montrent étonnés et fâchés. Enfin, nous vous renverrons M. de Villèle avec un degré d'expérience de plus qui ne nuira à rien, et, il faut lui rendre cette justice, il ne se refuse à aucune clarté; son retour fait ici un bien extrême. Je suis de votre avis sur le peu d'importance qu'il faut attacher aux discours qu'on prête à votre voyageur; tout ce que je vous demande, c'est qu'il ne croie pas que nous soyons pour quelque chose dans ces caquets; car je ne lui crois pas un grand fond de bienveillance pour nous juger. On a toujours un peu de penchant à accuser ceux envers

qui on a quelques torts à se reprocher. Pardonnez-moi cette réflexion, ma chère amie, elle est faite sans aigreur, tout bonnement; je la crois juste; vous en serez quitte pour n'y rien répondre, et vous vous direz, à part vous, qu'elle a du vrai.

Votre lettre répond d'avance à celle que je vous avais écrite, pour vous consulter sur le degré d'inquiétude où il fallait se tenir. Vous me paraissez assez tranquille; je ne demande pas mieux de l'être aussi, et je me sens affaiblie contre l'idée de tracas nouveaux que je ne veux point prévoir. Il est bien certain qu'il existe une fermentation sourde en France, mais elle était inévitable, et je pense qu'on en viendra à bout, peu à peu. On en viendrait même à bout beaucoup plus tôt sans cette humeur alarmante de ces personnes que vous connaissez, et qui ne savent autre chose que s'affliger quand leur fille accouche heureusement. Oh! que nous avons de ces personnes-là!

XC.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, jeudi 30 mai 1816.

Vous me direz, ma chère mère, que voilà trois courriers sans nouvelles de moi. Mais j'étais las de vous écrire des lettres sur des matières générales, et j'attendais des événements, des faits, des détails. Rien de tout cela n'est venu. Si je voulais transcrire tous les bruits publics, je vous régalerais de mille sots contes. Les exagérés, pour nuire au ministère, celui-ci pour se faire valoir, les jacobins pour détourner l'attention, publient tous les jours de nouvelles histoires. Tantôt, c'est une conspiration découverte, et puis une machine infernale, et puis un amas d'armes, et trois ou quatre alertes par semaine; on met la garde nationale dans la confidence, et cela fait que Basile demanderait : « Qui est-ce donc qu'on trompe? » Il est vrai que, depuis deux ans, voire même vingt-cinq, et peut-être depuis des siècles, Basile ferait la même ques-

tion. Qui est-ce qui est cru dans ce monde? qui est-ce qui croit? Au demeurant, ne vous inquiétez pas de toutes les pauvretés qu'on peut vous écrire sur notre ville. Je ne crains pas ces petits mouvements partiels dont on nous fait tant de bruit. Chacun est tranquille; ce pays-ci est peut-être celui où l'on sait le mieux attendre. Ce que je dis est singulier; mais les Français sont le plus patient des peuples.

Nous aurons, je crois, de fort belles et fort joyeuses fêtes pour le mariage du Prince[1]. Cela nous égayera, et nous en avons besoin. Je dis que les gens gais sont les bons citoyens, et Caroline[2], qui ne songe qu'à la comédie qu'elle doit jouer, cet été, sert bien mieux le Roi qu'Aglaé avec ses scènes tragi-comiques et son royalisme *de place*[3], comme dit Molière. Oui, nous comptons beaucoup nous amuser cet été, et, vraiment, c'est un calcul fort

1. M. le duc de Berry.
2. Madame Molé.
3. Aussi, ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces *dévots de place*,
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément et se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré.
Tartuffe, acte I, scène V

sage que de se distraire. Il est vrai que le diable peut venir se jeter à la traverse de nos projets de comédie, et alors, adieu Thalie et place à Melpomène! Mais, en attendant, nous faisons des projets; on s'amuse en espérance. M. *Quand-même*[1] sera de la fête; il ne fait pas grand cas de ces dames, cette année; mais il joue la comédie chez elles, et moi aussi; cela nous mènera jusqu'à la mi-août; et alors, si vous le permettez, je m'embarque et j'arrive à Toulouse jusqu'au mois de novembre, ou peut-être jusqu'en 1819; car qui sait ce qu'on fera? Personne ne sait même ce qu'il fait.

J'aurais mille choses à répondre à votre dernière lettre, où vous me faites des objections contre notre opinion, à l'Évangéliste et à moi. Je suis si loin de vous, que je crois très facile de prouver que le gouvernement constitutionnel sera nécessairement, dans notre pays, plus libéral, plus voisin du gouvernement républicain qu'il ne l'est en Angleterre. Ainsi, jugez! Or ne croyez pas que je dise cela comme autre chose; je crois voir clair; je le dis parce que je pense le voir. Voyez-vous, ma mère, tout ceci nous mène ou à la barbarie, ou aux

1. M. de Béthisy, député, très passionné pour la comédie de société, divertissement fort goûté au Marais, chez madame Molé.

lumières : servitude ou liberté; et tous les princes qui viendront successivement, s'ils ne s'abandonnent qu'à moitié à cette pente, à cette tendance du génie humain, leur chute ou leur peu de gloire et de succès prouveront ce que je vous dis, et il faudra répéter encore d'eux ce que j'ai dit vingt fois de Bonaparte : *Non erat ille lux, sed*, etc., vous savez la suite[1].

Tout cela n'est pas sans liaison avec l'histoire d'Angleterre, dont vous me parlez. C'est une belle histoire, ma foi. Vous en concluez qu'il est impossible aux rois de tenir à cette fièvre révolutionnaire des nations; qu'il est au-dessus de la force humaine de s'en servir, de la seconder, de la diriger. Remarquez bien que le hasard a fait que ces maladies-là n'ont encore été traitées que par des médecins qui étaient trop faibles pour leurs malades. Charles Ier était bien un honnête homme, mais ce n'était pas du tout un homme vertueux. Le voyez-vous, comme il est déconcerté ? Il ne sait ce qu'il fait, il défend, il cède; c'est un despote qui se fait haïr et ne se fait pas craindre; c'est ce qu'il y a de pis. Voilà, du moins, ce que je lis dans Hume, dont

1. Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine. Joan., I, 8.

j'ouvre quelquefois deux volumes in-4° qui sont là sur ma table. Quant au Bertrand, c'est un abrégé trop long; je les veux plus courts que cela. Si je faisais tant que de lire tant de volumes, j'aimerais mieux lire mon Hume. Je verrai cependant; je n'ai, ma foi, pas le temps de lire. Personne ne lit, au reste, et ce qui vaut mieux, personne n'écrit. Il y a une nullité désespérante dans tout ce qu'on imprime. Est-ce impuissance? est-ce timidité? En vérité, notre siècle se perdra par les bienséances, les égards, etc. Si l'on faisait *les Provinciales*, à présent, chacun crierait à la calomnie, ou, du moins, on serait scandalisé, indigné; nous ne nous permettons plus ces choses-là. Nous sommes polis, et l'on pourrait nous appliquer ce qu'on a dit des femmes d'une humeur trop accommodante : elles sont trop polies pour être honnêtes.

On parle beaucoup du *Chevalier de Canolle*[1], drame historique, qu'on joue à l'Odéon. J'irai le

1. *Le Chevalier de Canolle, ou un Épisode sous la Fronde*, comédie en cinq actes en prose, a été représenté pour la première fois, et avec un grand succès, à l'Odéon, le 27 mai 1816. On nomma comme auteur M. de Saint-Georges; mais l'auteur véritable était M. Souque, né en 1767, plusieurs fois député sous le premier empire, et mort en 1820. Il a donné, plus tard, au Théâtre-Français, *Orgueil et Vanité*, qui réussit moins.

voir, et je vous en rendrai compte. Le *Charlemagne* de Lemercier se donnera bientôt. Vous avez vu la nomination à l'Académie de M. de Sèze; il est bien là, non pas comme talent. M. Ferrand[1] est à l'extrémité, probablement Ginguené lui succédera. Il sera plaisant d'entendre l'éloge de l'un dans la bouche de l'autre.

L'abbé Morellet est revenu de loin; il est prodigieux encore; il ne paraît pas, cependant, devoir résister plus d'une année. Il meurt, ou du moins il a pensé mourir, comme il a vécu; il avait le délire, et il balbutiait encore des raisonnements forts et suivis sur toutes les causes qu'il a plaidées durant sa vie. Seulement, il fait les demandes et les réponses. Il appelait M. de Chastellux, pour lui parler de *la félicité publique*. Les mots *liberté du commerce*, *civilisation européenne*, s'échappaient encore de sa bouche; il parlait de la paix du monde. Toute prévention à part, ma mère, cette fin n'en valait-elle pas une autre? Et croyez-vous qu'il y ait plus de noblesse dans cet homme qui meurt en tremblant, comme un égoïste, d'être damné, et un

1. M. Ferrand, qui venait d'être nommé par le Roi membre de l'Académie française, n'est mort qu'en 1825. C'est, au contraire, Ginguené qui non seulement ne fut pas nommé, mais qui mourut le 11 novembre 1816, à soixante-huit ans.

homme qui crie aux hommes, en mourant : « Aimez-vous, soyez heureux ; c'est le travail de ma vie, c'est le dernier souhait de ma mort. »

La réception de votre maire n'a pas plu ici. Les journaux s'en sont amusés. Celui *de Paris* a fait là-dessus, au commencement de la semaine, un article très mordant et très comique. Nous attendons avec impatience la sainte fureur de votre Manavit [1].

Mathieu est parti mardi dernier. Après les eaux de Vichy, il ira chez vous ; il passera par Toulouse ; je tâcherai de vous avertir de l'époque. C'est un bon homme, quoi qu'ils en disent, un peu faible, mais qui est fort dans le XIXe siècle ! Adieu. Soyez sages là-bas, nous le serons ici.

XCI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, samedi 31 mai 1816.

Mais, mon ami, que S*** est donc ridicule, et qu'il fait mal ici ! Il se mêle de tout, contrarie tout le monde, inquiète, agite, et, si on n'était

1. Manavit était rédacteur en chef de *l'Ami du roi*.

sans cesse à réparer ses sottises, je ne sais où il nous mènerait. Lui faire entendre raison est impossible; il n'écoute rien; il désole toutes les autorités sages. Imaginez-vous qu'il a inventé de faire venir ce pauvre M. de G***, qui tremblait de tous ses membres, et de lui reprocher qu'il donnait mauvais exemple dans sa commune, parce qu'il n'était pas assez religieux. Ce pauvre diable, qui aurait dû l'envoyer promener, s'est cru perdu. L'autre jour, il disait sottement à un général en surveillance dans cette ville : « Monsieur, après une révolution de vingt-cinq ans, le raccommodement est impossible. » Il se vanta ensuite de cette belle parole, et, quand votre père lui dit : « Monsieur, quand vous serez venu à bout de persuader à ces gens déjà mécontents qu'ils sont perdus sans ressource, quel moyen aurez-vous de les empêcher de faire quelque sottise? — Ah! je les empêcherais bien, si on me laissait faire. — Et comment? — Je les mettrais en prison, et, au moindre mouvement, je les pendrais. Bonaparte régnait arbitrairement, et régnait bien; le Roi a bien plus de droits que lui à être arbitraire. »

En vérité, cela n'est-il pas déplorable? Et, quand il parle ainsi, madame d'H. dit : « Voilà parler! » Je

vous assure que, si votre père ne lui imposait pas un peu, il mettrait le feu dans cette ville. Et pourtant, il est assez bon homme, riant toujours, avec des manières amicales, mais brouillon à l'excès. Je voudrais bien qu'on le fît lieutenant général, et qu'on nous en débarrassât; il ne faudrait, dans ce pays ardent, que des esprits calmes et sages. Le caractère de votre père est merveilleusement composé pour ces gens-ci; on s'en aperçoit, et on commence à dire assez généralement que la fermeté de sa conduite et la douceur de ses formes ont vaincu tous les obstacles.

On va donc jouer la comédie au Marais? Je pense que vous y tiendrez fort bien votre place. Cela me gâte le désir de vous voir; j'ai peur que, si je vous appelle vers moi, vous ne regrettiez ce plaisir. Dites-le-moi franchement. Je serais capable de vous faire encore ce sacrifice, et ce serait assurément le plus grand témoignage de mon affection. Au fond pourtant, si vous avez bien envie de passer votre été au Marais, je me charge d'aplanir cette négociation. Mais je ne vous veux pas l'hiver ici; cela ne vous serait bon à rien du tout. Mon enfant, tout l'échafaudage de ma raison est bien près de s'écrouler, quand je

vois qu'il faut que nous soyons si souvent séparés. Il me prend quelquefois des besoins de vous voir tellement impérieux, que je me mets à crier tout haut, de manière à faire rire et pleurer votre père. Je dis comme Mérope : « Me rendrez-vous mon fils? » Vraiment, pour vous revoir, je crois que j'eusse épousé tous les Polyphontes du monde.

XCII.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, mercredi 5 juin 1816.

Oh! je suis têtu, ma mère, et je réponds, et je répondrais bien longtemps si je voulais, car il y a bien des choses à dire sur tout ceci. C'est une question qui embrasse le gouvernement de la France pendant mille ans, et son sort pendant la révolution actuelle, et son destin à venir. Que de belles choses à dire! Expliquons-nous seulement sur deux ou trois petits articles.

Vous niez que Henri IV eût été libéral? Je suis d'un avis contraire; c'est une dispute de mots; entendons-nous. Libéral, dans le sens vulgaire, veut

dire qui aime à donner. Eh, bien ! c'est à peu près cela. La libéralité est, selon moi, la qualité de celui qui ne fait pas pour lui seul; c'est le contraire de l'égoïsme. Or, l'égoïsme des rois, c'est le despotisme. Les bons rois sont libéraux; et c'est à cause de cela que Bonaparte, en flattant, en suivant même certaines opinions qu'on appelle dans un autre sens *libérales*, ne pouvait en aucun cas être libéral lui-même, parce qu'il était personnel; il ne voyait que lui; il faisait venir tous les rayons de la circonférence au centre; et c'est tout le contraire, en géométrie, comme en politique, comme en morale. Or Louis XIV était un peu entaché de ce défaut. Il valait mieux que Bonaparte; il était plus raisonnable, et il était moins habile. Voilà pourquoi il ne fut que haï, et que Bonaparte a été exécré. Parce que je disais que *votre ami* aurait dû élever quelque chose sur les ruines dont Richelieu avait jonché la France, vous dites qu'il n'était pas temps de faire une constitution. Oui, sans doute, si vous entendez par là ce qu'on appelle *une constitution*, c'est-à-dire un gouvernement représentatif, etc. Mais une constitution en général, il en fallait une. La France en a toujours eu une, telle quelle, jusqu'à lui, et elle était l'ouvrage du ha-

sard; on la changeait sans cesse, mais elle existait. Louis XIV avait achevé sa ruine; que n'en faisait-il une! Point du tout. « Il a cru en lui, » comme dit madame de Staël. Il a dit le mot des despotes : « C'est *moi* qui suis la Constitution. »

Vous concevez donc que, dans tous les temps, on peut être libéral, et gouverner ses sujets pour eux, quoique, dans tous les temps, on ne puisse pas établir des Chambres, etc. Il était tellement nécessaire que l'édifice fût rebâti peu à peu, qu'après les règnes longs et oisifs de Louis XIV et de Louis XV, lorsque Louis XVI, au commencement de son règne, voulut, enfin, fonder quelque chose, il ne le put guère, et les manœuvres infâmes de la Cour et de la noblesse le forcèrent à renvoyer un ministre habile et vertueux. Il fallait donc que ce fût un homme fort qui commençât le travail; il fallait donc ne pas laisser pendant un siècle les corps de l'État s'habituer à se passer de système et de lois. Quant à l'exemple de Cromwell, son gouvernement a-t-il duré? Élisabeth, elle, augmenta la prérogative royale, mais elle ne détruisit point la Constitution. Et pourquoi les Anglais la souffrirent-ils? C'est qu'elle fit précisément ce qui rend les assemblées inutiles; elle régna selon l'opinion publique; elle

usa de son autorité pour opprimer la noblesse, mais elle fut populaire. Voilà comme je m'entends. Permettez-moi de croire que Henri IV était libéral, puisqu'il régna plus pour la France que pour lui; et, si vous entendez par ce mot de *libéral* la qualité des rois qui cèdent leurs droits aux peuples, je dirai encore que jamais roi, même d'Angleterre n'a dit ces mots de Henri IV à l'assemblée des notables : « Je vous ai appelés pour... bref, me mettre en tutelle entre vos mains. »

Sortons de ces hautes questions. Nous avons lu hier le discours du père à sa municipalité, et notre dédain parisien en a été charmé, tout orgueilleux qu'il est. On nous rit au nez, quand nous disons du bien de M. de Villèle, et que nous parlons de sa raison, presque de sa vertu. Son entrée triomphale a fait un bruit qui retentit encore.

J'ai vu le *curé*, avant-hier. Il ne parle que des plaisirs de la campagne. Il a reçu votre lettre, il dit qu'il conçoit vos inquiétudes, mais que c'est une belle place, plus pénible qu'un ministère, plus difficile, etc. Si le *Journal de Paris*[1] parvient jamais

1. Le *Journal de Paris* fondé en 1777, et repris en 1789 par Garat et Condorcet, était alors rédigé par Pillette, Lingay, Benaben, Vitry, etc. Il n'a disparu qu'en 1827.

à Toulouse, tâchez d'avoir celui de samedi dernier. Il a fait assez de bruit. Il est daté de l'an 1840, et il trouve de cette manière le moyen de se moquer un peu de nous. La Chambre, MM. de Talleyrand, Fontanes, de Pradt, etc. y sont fort maltraités. L'article le plus gai est celui sur Fiévée. Le fils du duc de Berry y figure. En attendant ce fils si désiré, nous nous occupons beaucoup du mariage. Tout le monde va voir la corbeille, et les robes, et le trousseau [1]. Nous comptons être très gais à la noce, beaucoup danser, beaucoup chanter ; je nous le souhaite.

XCIII.

MADAME DE RÉMUSAT,
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, mercredi 5 juin 1816.

A force d'esprit, vous en devenez bête, c'est-à-dire que vous parlez, ne vous en déplaise, sans bon sens. Le hasard, dites-vous, a fait que les maladies

1. Le mariage du duc de Berry, second fils du comte d'Artois, avec la fille de Ferdinand, héritier du trône de Naples, eut lieu le 17 juin. Ce fils, qui devait être Monseigneur le Comte de Chambord, est né sept mois après la mort de son père, en 1820.

politiques ont toujours été traitées par des médecins trop faibles pour leurs malades? Eh! imbécile, ne voyez-vous pas que c'est bien plutôt quand les médecins sont faibles que ces maladies se déclarent? Les peuples, quelque penchant qu'ils aient à la liberté, se soumettent toujours au despotisme habile, témoin Henri VIII, Élisabeth, Cromwell, et qui vous savez, tout à l'heure. Mon cher ami, en *politique législative*, je ne sais si vous comprenez ce que j'entends par ces deux mots, il n'y a guère de hasard. Mais je n'ai pas le temps de m'occuper de ces graves matières; il faut que je vous parle d'autre chose.

Si, après avoir lu ce que je vais vous dire, vous ne vous écriez pas: « Mon père et ma mère sont les meilleurs père et mère du monde! Qu'ai-je donc fait pour mériter un tel père et une telle mère? » je vous déclare le plus ingrat des enfants, qui sont toujours plus ou moins ingrats. Or donc, après avoir reçu votre lettre, fait la mine sur ces préparatifs de comédie, calculé assez tristement que nous aurions pu vous revoir un mois plus tôt, sans cette sotte bête de raison, nous disons que votre père retardera son voyage et s'arrangera de manière à vous emmener, lorsque enfin vous serez libre

de cette belle occupation[1]. Vous imaginez bien que je mets cette condescendance au nombre des plus beaux traits de ma vie; car, enfin, je sacrifie tout mon plaisir au vôtre, et je n'en ai point de reste. Voilà donc qui est fait; restez, amusez-vous, mais aimez-moi, et admirez-moi, j'y consens; je me trouve, aujourd'hui, tout à fait une femme forte, et votre père a bien aussi dans cette occasion quelque droit à vos remerciements. Mais contez-moi donc ce qu'on jouera au *Marais?* Votre tante m'écrit qu'on ne vous donne que de mauvais rôles; vous me paraissez en état d'en jouer de bons; vous auriez pu, sans manquer à la galanterie, en dire un mot à madame de Vintimille. Dites-moi un peu tout cela.

Il me semble que Paris devient, pour les contes absurdes, une vraie ville de province. Nous sommes admirables dans ce genre, et je pense comme vous qu'il y a un parti qui exagère les choses, pour faire sentir la nécessité de son système favori, l'arbitraire et la sévérité. Les jacobins ne laissent pas aussi que de se remuer. Les deux factions extrêmes, dit votre père fort bien, voudraient également prolonger la Révolution, afin de l'ex-

1. Il s'agissait de jouer la comédie au château du Marais, chez M. Molé.

ploiter chacune à leur profit. Le difficile est d'administrer au milieu de tout cela, et de démêler le vrai du faux. Nous avons, ici, un commissaire de police très honnête homme, mais fervent dans le noviciat de sa place, qui s'alarme facilement, et est souvent dupe des fagots que lui rapportent les gens qu'il emploie et qui ne peuvent se faire valoir qu'en inventant. Il me prend quelquefois l'envie de lui dire ce mot de Fouché : « On ne fait bien la police qu'en n'y croyant pas du tout. » Ce qui m'arrête, c'est que je pense qu'il ne serait pas capable de comprendre cette parole. Enfin, il est bien certain qu'il y a dans tous les coins du royaume un petit remue-ménage sourd d'officiers à demi-solde, de mécontents, de factieux qui bourdonneront encore longtemps. Mais qui est-ce qui en viendra à bout? Le gouvernement lui seul, l'unité de système, une marche réglée et positive, un ministre décidé. La Révolution, dans sa partie incendiaire, se dissipera devant tout cela, et il ne nous restera que cette chère liberté que vous aimez tant, et qui, je le crois comme vous, doit demeurer maîtresse du champ de bataille. Mais je ne pense pas, ne vous en déplaise, que, pour la conserver, nous soyons obligés en tout de cracher

et moucher précisément comme on fait en Angleterre. De même que nous arrivons à nous bien porter sans nous remplir de bière et de thé, nous aurons une bonne santé politique avec un régime propre à notre tempérament. Il ne faut point croire que les nations soient toutes taillées sur la même étoffe. Bonaparte donnait dans cette erreur, et c'est ce qui fait qu'il n'a prévu ni la résistance des Espagnols, ni l'incendie de Moscou.

Vous avez tort de rejeter le Bertrand[1]; je vous dis, moi, si vous avez de l'argent de reste, de l'acheter. C'est un ouvrage à avoir sur ses tablettes, à consulter souvent. Vous ne lirez de longtemps les gros volumes de Hume, et ceci vous donnerait une idée générale de l'histoire d'Angleterre par laquelle il faudrait toujours commencer. Ce serait une excellente lecture à faire au Marais, entre vos répétitions, et en route ensuite, quand vous viendrez me voir. Je voudrais me rappeler ce que j'ai écrit avant-hier à M. Bertrand sur toutes ces révolutions d'Angleterre; j'étais en train, cela était fort beau. A propos de lui, voilà donc son patron[2] revenu? Vous me conterez ce qu'il dit. Si vous

1. L'ouvrage de Bertrand de Molleville.
2. M. de Talleyrand.

n'étiez pas *si bête*, je tâcherais de vous faire comprendre quelque chose qu'il ne serait pas mauvais qu'il sût. Notre homme[1], dont votre père est ici maintenant le meilleur ami, à la grande surprise de quelques-uns, dit que son parti ne serait point éloigné de recourir à lui. Ils le croient très supérieur au Duplessis[2]; seulement, ils craignent qu'il ne fût pas assez solide dans la parole qu'il leur donnerait. Le parti opposé, absolument dirigé par l'esprit de l'abbé[3], que nous avons vu ici, craint ce rapprochement comme le diable. Ces paroles, et nombre de questions que cet ami a faites à votre père, m'expliquent quelques paroles que vous me mandiez cet hiver. Vous souvenez-vous que vous me disiez une fois : « Je ne comprends pas ce *curé;* il approuve tout à coup certaines opinions de ces gens-là. » C'est qu'il avait vent de cette disposition pour lui, et qu'il cherchait à la consolider. Ceci entre nous, et, si vous trouvez occasion de dire au *curé* ce que je vous mande, vous le pouvez, en tant que vous m'aurez compris[4].

1. M. de Villèle.
2. M. de Richelieu.
3. L'abbé de Montesquiou.
4. Pour expliquer ce passage, et bien d'autres, il faudrait faire une histoire complète de la Restauration et non de simples notes.

XCIV.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, dimanche 9 juin 1816.

Je profite d'une occasion pour vous écrire, et j'ajouterai à ma lettre une petite page séparée, qui vous expliquera parfaitement ce que je vous ai mandé, la dernière fois. Vous pourrez conter au *curé* ce qu'elle renferme, ou, si vous craignez de

Sans entrer dans de grands détails, on peut dire, pourtant, que M. de Talleyrand, opposé à la Russie et à M. de Richelieu, et obligé de reconnaître, avec ennui, que le ministère de celui-ci, nécessairement modéré, lui avait en quelque sorte volé sa position, en prit quelque humeur, non seulement contre le ministère lui-même, mais contre ceux qui se ralliaient au pouvoir, comme M. Pasquier, M. de Barante, M. Beugnot, qui pourtant ne pouvaient faire autrement, car c'étaient leurs opinions mêmes. Cela le rendit un peu plus favorable au côté droit, et il prit en bonne part le libéralisme de circonstance des ultra-royalistes, dans l'usage qu'ils faisaient des prérogatives parlementaires, dans leurs idées d'indépendance provinciale, etc. Il imagina même de se rendre possible avec eux, en leur donnant ce qui leur manquait : un homme d'État qui connût l'Europe. Ces tentatives n'allèrent pas très loin, et furent toujours un peu vagues et obscures. Mais, dans la conversation tout au moins, il ne ménageait pas les ministres, à ce point qu'il reçut l'ordre de ne plus se présenter à la Cour, où sa dignité de grand chambellan lui assurait un rang considérable.

lui parler, la lui faire lire; ou enfin à M. Bertrand, pourvu qu'elle demeure, ensuite, en vos mains, et que vous la déchiriez. Le *curé* est sujet à égarer les papiers; le plus souvent, il les serre sur sa table et sur sa cheminée, et je ne veux point courir cette chance. Au reste, je ne doute pas qu'il n'ait vent de cette disposition dont je vous parle, et qu'il n'agisse un peu pour la ménager. L'opinion de M. de Villèle est que lui, ou M. de Richelieu, peuvent seuls offrir une garantie à l'étranger, et le maire et son parti ont du premier ministre par-dessus les yeux. Ils le croient incapable. Est-ce aussi, dites-moi, la pensée de votre Évangéliste et des autres? Vous n'aurez qu'à me dire *oui* ou *non*, je saurai ce que c'est. Voici donc ce qui me paraît : La Cour et les grands seigneurs libéraux, mais ambitieux du pouvoir à la manière de l'abbé de Montesquiou, craignent le *curé* ainsi que les *quand-même*, c'est-à-dire les Béthisy, Laborie, etc., etc. Mais les royalistes un peu chauds, de bonne foi, le reprendraient volontiers, s'ils croyaient qu'on pût traiter sûrement avec lui. Cette clef que je vous donne, et que je crois bonne, vous servira pour être attentif à ce qui se passera dorénavant. Mais M. Lainé devenant trop malade, est-ce que nous

verrions monter Becquey[1] au ministère? Second *oui* ou *non*, que je vous demande. Nos députés n'en font pas grand cas; peut-être ont-ils tort.

J'ai vu, hier, une lettre de Grenoble; elle est du maire de cette ville. Il mande que les insurgés n'étaient qu'au nombre de quatre cents, mais que mille personnes environ de la ville devaient s'unir à eux, au moment de l'action; que le hasard seul a éclairé le général Donnadieu; que, depuis cet événement, les autorités sont brouillées entre elles, s'accusant mutuellement d'avoir négligé d'avance ce qui aurait prévenu cette explosion. Il est certain, malgré les articles des journaux, que la garde nationale s'est assez froidement conduite, et que l'air général de ce pays est mauvais. Le cri de ralliement est *l'indépendance;* on n'offre le nom de Bonaparte qu'aux soldats. Une autre lettre mande une assez singulière circonstance: c'est qu'il y a, de ce côté, un parti secret qui fait des propositions au roi de Sardaigne. Il ne paraît pas douteux que nous n'ayons en France des gens qui pensent au petit roi de Rome, d'autres à M. le duc d'Orléans, d'autres encore au roi des

1. M. Becquey, né en 1760, a été député, sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, puis directeur général des Ponts-et-Chaussées.

Pays-Bas, et au morcellement de la France, qu'ils acceptent; la République serait le passage. Voilà, je pense, les différentes épées dressées sur nous, et qui ne nous blesseraient sérieusement que si nous allions toujours les aiguisant par des imprudences, et si quelque puissance étrangère se mêlait de tout cela. Or je conclus que notre sûreté est dans la sagesse de la session prochaine, et dans l'habileté d'un premier ministre, bon ministre des affaires étrangères. Comment trouvez-vous que je raisonne?

Au reste, je vous dirai que les actions de M. de Villèle baissent ici à vue d'œil, et c'est la première preuve que je puisse vous donner de la sagesse de ses opinions. Vous savez comme sont nos amis; ils avaient imaginé que ce maire, ayant réussi à se faire une réputation dans la Chambre, allait arriver ici avec des pleins pouvoirs, et placer et déplacer à leur gré. Comme il en a été autrement, le mécontentement prend la place de l'enthousiasme, et savez-vous à qui on adresse des plaintes du maire, mon enfant? A votre père. On a recours à lui, et on lui écrit et lui dit de cent manières que M. de Villèle est un faiseur de phrases, faux, médiocre, etc. Que les hommes sont sots et fous, bon Dieu! Vous jugez

bien que le préfet et le maire rient ensemble de toutes ces pauvretés, et vont toujours leur train.

Le bruit court ici que l'on a voulu empoisonner la garnison de Vincennes, en jetant du poison dans les puits. On nous éveille tous les matins avec une conspiration soit parisienne, soit dans les départements environnants. Il est certain que le nôtre est le plus tranquille de tous; nos flatteurs disent que cela tient à la sagesse de l'administration; il se pourrait bien qu'ils eussent raison. Votre père a très bon œil, et cependant il se tient dans une méfiance des faiseurs de nouvelles que j'admire. Moi, je ne suis pas si forte; il me prend quelquefois des peurs subites de tout cela, et alors il se moque de moi, et me remet en selle. Quel métier pour de faibles femmes que de vivre dans ce temps-ci! Je crois, cependant, que nous ne sommes pas si mal que lors des batailles de Crécy et de Poitiers. Vous allez dire que je cherche loin mes comparaisons; mais c'est que j'ai fait succéder l'histoire de France à celle d'Angleterre, et que je lisais ce matin la régence de Charles V. Voyez pourtant la prévention! Un de nos amis ne nous disait-il pas, l'autre jour, qu'il valait encore mieux avoir affaire à ces bandes indisciplinées qui désolaient alors les provinces

qu'aux officiers en demi-solde? Et il trouve que Marcel, faisant tuer trois grands seigneurs, sous les yeux du dauphin qui n'osa pas souffler, était un Caton en comparaison de nos factieux. Je crois nos jacobins fort mauvais, mais Marcel me paraît digne d'être leur chef.

XCV.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, mardi 11 juin 1816.

Je vous fais mon compliment sur ce bel esprit de justice, qui fait que vous voulez bien accorder que Louis XIV valait mieux que Bonaparte. Diable! ne vous êtes-vous pas essuyé le front, après cette belle concession, et n'avez-vous pas dit ensuite que vous étiez heureux de ne pas vous trouver à portée d'un soufflet que je vous aurais donné de si grand cœur? Tenez, seigneur Charles, votre envie d'avoir raison sur tous les points vous mène à la déraison, dans cette belle discussion qui s'est ouverte entre nous, et qui pourrait nous faire écrire des volumes. Si

vous cédiez un peu dans quelques parties, vous seriez plus habile, et vous n'arriveriez pas à des conséquences forcées où je trouve, sauf votre respect, que vous arrivez par quelques sophismes. Vous ne diriez point : « C'est ce qui fait que Louis XIV a été haï, et que Bonaparte a été exécré. » Vous verriez, dans la longueur du règne de Louis XIV, la vraie cause de cette fatigue des peuples ; car il n'est pas donné aux hommes, après tout, de résister à soixante et dix ans de règne, et de valoir dans leur vieillesse ce qu'ils ont valu d'abord. Ce qui a épuisé la France, sous *mon ami*, c'est précisément les désastres de la guerre la plus juste de toutes, et qui fut la plus malheureuse. Si Henri IV eût régné aussi longtemps, et s'il avait été vaincu dans la guerre qu'il allait entreprendre, peut-être les peuples eussent-ils souhaité sa fin ; et encore, il ne faut pas croire, bon Dieu ! que Henri IV ait été aimé autant que le disent nos chansons et nos opéras-comiques. Il est assez curieux de voir que c'est le goût de Voltaire qui a remonté ce prince et son petit-fils dans l'opinion des Français. Si vous lisiez tout ce qui a été écrit contre Henri IV, par les catholiques d'une part et les protestants de l'autre, vous verriez une belle suite de paroles haineuses.

Sa mort ne fut guère pleurée que de Sully, et, à vous dire vrai, mon cher ami, quand je lis l'histoire avec un peu d'attention, je vous avoue que j'arrive à faire peu de cas de l'amour comme de dire qui aime à donner. Eh bien, c'est à peu près cela. La libéralité est, selon moi, la qualité de celui qui ne fait pas pour lui seul; c'est le contraire de l'égoïsme. Or, l'égoïsme des rois, c'est le despotisme. Les bons rois sont libéraux; et c'est la haine des peuples, car l'un et l'autre ont presque toujours une couleur de fantaisie.

Enfin, je me résume : Un grand roi, pour moi, est celui qui me paraît parfaitement le roi de son temps; or, à mon avis, Henri IV, le cardinal de Richelieu, Louis XIV ont eu cet avantage. Ils ont fait ce qu'il fallait précisément, pour leur siècle; ils ont avancé, chacun à leur manière, la nation française; depuis l'un jusqu'à l'autre, elle n'a cessé de faire des pas vers la civilisation, et vers une belle et honorable influence dans l'Europe. Ne détrônons, croyez-moi, la réputation de personne, et, comme disait madame de Sévigné : « Gardons nos vieilles admirations. » Quant à Louis XVI, votre père me charge de vous demander quel est le ministère habile et vertueux qu'il a renvoyé? Nous n'avons

jamais pu le trouver, et nous prenons la liberté de nous moquer de vous, si vous voulez parler de MM. Necker et Turgot. Hélas ! c'est un des malheurs de ce prince, dont les intentions étaient si bonnes, mais qui aurait eu besoin d'un conseil fort, c'est qu'il est toujours demeuré une empreinte de médiocrité à tous ceux qu'il a employés. Depuis cent ans, nous n'avons pas eu, en France, l'apparence d'un homme d'État.

Laissez dire ceux qui se moquent de vous quand vous parlez du maire[1]. Il se conduit, ici, à merveille. C'est un homme dont apparemment la pratique est plus sage que la théorie, et dont la présence fait un bien extrême dans cette ville; nos *verts* sont tout ébahis, et en pensent déjà assez de mal. Dans ces embarras de subsistances, l'affection du peuple pour lui nous servira beaucoup.

On nous assomme journellement de conspirations, je crois presque toutes rêvées. Votre citation de Basile est excellente; elle me revient à tous moments. Votre père ne cesse de dire à tout le monde que c'est discréditer le gouvernement, que de montrer une telle inquiétude; on s'étonne de son calme, et on commence à avoir foi en ses paroles.

1. M. de Villèle.

Nous servons beaucoup trop les jacobins, en nous prêtant à répandre tant d'alarmes; je trouve que le Ministre ne met pas assez de force à répondre à tout cela. Il devrait imposer silence de très haut, et frapper ceux qui parlent, des deux côtés. Le malheur, c'est que la société se mêle de la police partout, et que le moindre bavardage de femme est consigné sur les registres. Je ne sais s'il en est de même à Paris, mais, ici, c'est un vrai fouillis. Vous aurez vu, dans nos journaux, M. Ferrand, notre recteur de l'Université, prendre un arrêté qu'il n'avait pas droit de prendre, sur une lettre du général qu'il n'avait pas le droit d'écrire, d'après un rapport d'un maire qui n'avait pas, de son côté, le droit de le faire, et le tout pour destituer arbitrairement un pauvre maître de pension de la petite ville de Caraman, qui avait été dénoncé sur quelques propos, et qui, mis en jugement, a subi sa destitution, avant que la procédure ait avéré sa faute. Or il paraît, à présent, que cet homme, fort bon royaliste, est victime d'une dénonciation particulière. Votre père court après toute cette affaire, se plaint au général de ce qu'il demande des rapports aux maires, aux maires de ce qu'ils lui en font, au recteur de ce qu'il prend des arrêtés; tout cela lui ré-

pond qu'on ne saurait trop se mêler de servir le Roi, qu'il faut s'entr'aider, mettre tous la main à la pâte, que la loi est faite pour les temps tranquilles. Voilà comme l'administration est commode dans ce temps-ci; *le curé* a raison de dire que rien n'est si difficile que le métier d'un préfet, et j'ajoute que le bon sens est réellement un inconvénient dans ce temps-ci. C'est comme si on voulait parler raison aux habitants de Charenton.

Adieu, mon cher enfant; la Providence nous sauvera, j'espère, mais nous avons bon besoin d'elle; car les pauvres Français ne savent plus ce qu'ils font. Je ne vois que le duc de Berry qui fasse réellement ce qu'il doit faire. Il se marie; il va nous donner bien des garçons et des filles; il nous égayera. J'attends avec impatience tous vos récits. Je suis sûre que le roi et nos princes seront charmants dans cette fête de famille, et que la joie des Parisiens sera très sincère. Ce sera peut-être le premier sentiment vrai qu'ils auront eu depuis longtemps.

XCVI.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A PARIS.

Paris, mercredi 12 juin 1816.

Oui, certainement, vous êtes la meilleure mère du monde. Il y a longtemps que je l'ai pensé et peut-être que je l'ai dit. Mais, enfin, ma mère, je ne sais trop comment vous le répéter; et puis il me prend parfois envie de me fâcher; car qu'est-ce que c'est que tout ceci? C'est tout simplement vous qui vous résignez à me voir un peu plus tard, et, en vérité, cette résignation est offensante. J'ai envie de prendre cela en mal; oui, il faut que je vous fasse des reproches. Une tendresse comme la vôtre! Vous dites qu'elle est la plus désintéressée du monde, et, moi, je dirai que c'est de l'indifférence. Cette manière de raisonner m'est commode. Elle dispense de la reconnaissance; c'est l'éternel sophisme de l'ingratitude. Je vous remercie, comme je vous aime.

Quand la question de la comédie s'est élevée,

vous m'aviez tant écrit de ne pas venir à Toulouse, et le voyage de mon père semblait si incertain, que ma tante ni moi nous n'avons pas hésité à me faire prendre l'engagement. Au fait, je ne pense pas que tout cela retarde beaucoup le départ de mon père; ainsi tout s'arrangera, et puis, quand tout ne s'arrangerait pas, il n'y a rien de tel que d'avoir une mère et un père accommodants. Voulez-vous maintenant des détails sur la comédie? M. de Tourolle dit en se frottant les mains : « Ce sera faible, » et il a raison. Madame Molé joue les jeunes amoureuses, Constance les mères, et madame de Vintimille les jeunes soubrettes; voilà le côté des dames. MM. de Béthizy, Tourolle, Germain, d'Houdetot, de Barante[1], etc., voilà le côté des hommes. Quant aux pièces, elles sont assez mal choisies. La seule vraiment bonne, et excellente, c'est *le Médecin malgré lui*. Caroline joue la nourrice. C'est une grande question de savoir si on remplacera par le mot de *sein* un autre mot. M. de L. veut le retrancher, mais nous ne voulons pas; vous voyez cela d'ici.

Quant à moi, ma tante se trompe : mes rôles sont jolis. Je jouerai tous ceux que je voudrai, car la

1. MM. Germain et de Barante, comme fonctionnaires, renoncèrent, peu de temps après, à jouer la comédie.

disette d'acteurs amène l'anarchie. Je joue un amoureux dans une petite pièce, fort jolie, de l'Odéon, laquelle est de deux de mes camarades de collège et qu'on appelle *le Valet de son rival*[1]; plus un rôle de Baptiste cadet que je jouerai assez mal dans *l'Hôtel garni*, petite comédie des *Français* que vous vous rappelez peut-être. Je suis d'ailleurs destiné à boucher tous les trous, dans *le bourru bienfaisant*, *la Suite d'un bal masqué*, et *les Deux Frères*. Ce qui m'amuse le plus, c'est un certain rôle de Jockey dans *les Rendez-Vous bourgeois*, qu'en ma qualité de poète, j'ai été chargé, conjointement avec Amédée[2], de débarrasser des airs et des duos que nous avons mis en prose. Cette dernière pièce, ou amusera beaucoup, ou tombera tout à fait. Ce qu'il y a de plus amusant c'est que j'y fais la cour à madame de X*** et que je l'embrasse sur le théâtre[3]. Vive le théâtre pour rapprocher les distances! Voilà notre répertoire.

1. *Le Valet de son rival*, joué à l'Odéon le 19 mars 1816, est de Scribe et Germain Delavigne. *L'Hôtel garni*, comédie en un acte, en vers, de Désaugiers et Gentil, avait été joué pour la première fois au Théâtre-Français, le 23 mai 1814, par Damas, Michelot, Baptiste cadet et mesdames Mézerai et Mars.

2. Pastoret.

3. Mon père fut remplacé dans ce rôle par M. de Tourolle.

XCVII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, jeudi 13 juin 1816.

Je viens faire ma Fête-Dieu et mon jeudi avec vous, mon enfant. Je vous crois à Fontainebleau[1], parcourant des lieux que j'ai souvent parcourus et vus brillant des mêmes pompes que vous allez voir. Votre père dit que, si vous pouviez, en vous promenant dans cette forêt, ramasser quelques-unes des méditations graves qu'il y a faites dans un certain temps, vous les trouveriez peut-être encore assez bonnes pour les coudre avec les vôtres. J'espère que vous me ferez bien des récits de tout cela, et, moi, je vous conterai, en récompense, les cris de nos femmes des marchés, et nos embarras de subsistances. Hier, nous avons vu le moment où il faudrait faire venir la légion (car nous sommes trop prudents pour employer la garde nationale dans de

1. On croyait que mon père était à Fontainebleau, où Gustave de Grasse, qui y tenait garnison, l'avait invité à voir l'arrivée de la duchesse de Berry et les fêtes du mariage.

pareilles crises) pour assurer le débit du blé. Il hausse de prix ici, parce qu'il hausse partout ; le peuple se plaint, en conclut qu'il va manquer, en achète deux fois plus qu'il ne lui en faut, ainsi que du pain, le fait ainsi manquer réellement, et se mutine, après, précisément du mal qu'il a fait. Votre père et le maire n'ont point d'inquiétude sur l'embarras de pourvoir à la subsistance; mais ils ne peuvent pas faire que le prix ne soit très haut. Après cela, voyez ce que fait la crainte sur les hommes! Il y a cinq ou six ans qu'on vendit le blé sur la place de Toulouse jusqu'à 54 francs, et que personne ne bougea; aujourd'hui, le voilà à 36, et on se mutine. Parlez-moi, ou plutôt ne me parlez pas, des souverains qui veulent régner par l'amour. En vérité, nous ne les méritons pas. N'allez pas croire, cependant, que nous soyons très effrayés de ce bruit. Quand je dis *nous*, je ne dis pas *moi*, car parfois il me prend certaines peurs, mais je veux dire et maire et préfet. Ils sont prudents et calmes; ils vont d'accord, prêtent secours et conseils, résistent aux cris, et vous répondent, et à moi aussi, qu'ils viendront à bout de tout. Dieu les entende! Jusqu'à la récolte, nous aurons du mal. Elle est belle; point encore de grêle, et, s'il fait chaud, dans

quinze jours, nous couperons nos seigles. Comme vous êtes en admiration devant les Anglais, vous êtes capable de trouver fort bon que nous fassions du bruit pour le pain, à l'imitation de ce qui se passe maintenant dans quelques-unes de leurs provinces.

Hier soir, ce maire est venu conférer chez votre père sur tout cela. Après avoir épuisé la matière, nous sommes demeurés tous trois ensemble, et nous avons fait une bonne et longue conversation. Il nous a dit quantité de choses curieuses; il prétend que la Chambre était des plus faciles à mener, et qu'un ministre habile en aurait fait ce qu'il eût voulu. Il raconte que le serment fait à la Charte a commencé par leur déplaire, aux *chauds* de leur parti, parce qu'ils voulaient la détruire; à ce qu'il appelle *eux*, parce qu'on exigeait un serment à une chose qui n'était l'ouvrage d'aucune assemblée; « mais notre refus d'abord à ce serment, ajoute-t-il, constatait précisément notre adoption irrévocable d'un gouvernement représentatif et constitutionnel; nous l'avons senti, sur-le-champ, et nous n'avons plus hésité à nous dire qu'il devait être désormais celui de la France ». Il part de là, et prend toutes les lois proposées, les

unes après les autres, leur faiblesse, le peu d'entente des ministres, les tentatives maladroites pour gagner des gens de bonne foi et d'honneur, les concessions et les promesses données sous main, les exaltés s'échauffant au point de les entraîner eux-mêmes, « parce que, dit-il, quand des ministres ne sont point forts, il faut toujours penser qu'une Chambre sera menée par ses plus mauvaises têtes soit d'une couleur soit d'une autre », et alors eux-mêmes forcés de céder à ces têtes vives de leur bord qu'ils craignaient, et de présenter d'assez mauvaises lois qui émanaient de ces cerveaux embrasés, et qu'ils modifiaient encore tant qu'ils pouvaient. Enfin, je vous jure qu'il y a plus de bon sens dans cette tête-là que vous ne le croyez là-haut, et que ce ministère a été en effet bien mal habile.

Mais savez-vous l'idée de M. de Villèle? C'est qu'il faudrait avoir la force d'employer les gens vraiment *capables*. Il voudrait qu'on appelât M. Mollien au Conseil des finances. Je puis l'écrire, puisqu'il le dit tout haut, et il parle fort de votre Évangéliste. Il assure que, dans les gens de son bord qu'il estime, on appelait M. de La Bourdonnaye un *jacobin blanc*, et ainsi des autres qui ont parlé comme lui. Le mal vient, à son avis, de ce Vau-

blanc, qui, non seulement n'a rien su démêler de tout cela, mais qui, croyant s'affermir, s'est jeté en secret dans les bras, non des royalistes de la Chambre, mais des fous. Si, cette fois, votre ministère est plus adroit, on marchera, je crois, beaucoup mieux.

Que tout cela est embrouillé, mon enfant! et, cependant, j'ai la persuasion intime que d'utiles clartés sortiront de tout ce chaos. Laissons crier, et disons, entre nous, que la nation française sera, quelque jour encore, une belle nation, et les enfants de votre ami Henri IV d'heureux et puissants souverains. Voilà mon mot, comme dit Figaro.

Vendredi 14.

A propos de Henri IV, vous m'avez fait revenir à tous ces mots de *mon ami* que j'ai réunis[1], et j'y ai trouvé des réponses à vos calomnies abominables, sur ce que dans ses idées, despotiques à proprement parler, son peuple, dites-vous, ne revenait jamais à sa pensée. Rappelez-vous, pourtant, que, lorsqu'au temps de ses revers, ses

1. Ma grand'mère avait fait un recueil des bons mots de Louis XIV.

ennemis voulurent lui dicter les insultantes propositions que vous savez, il écrivit de sa main aux gouvernements des provinces : « Quoique ma tendresse pour mes peuples ne soit pas moins vive que celle que j'ai pour mes enfants ; quoique je partage tous les maux que la guerre leur fait souffrir, je suis persuadé qu'ils s'opposeraient eux-mêmes à recevoir des conditions aussi contraires à la justice qu'à l'honneur du nom français, et qu'ils trouveraient que je ne remplis pas mes devoirs envers eux. »

Il me semble qu'il y a quelque libéralité dans ces paroles, et vous savez avec quel élan la nation française répondit à cet appel de son Roi, et, comme la France tout entière s'indigna de l'humiliation où l'on voulait la contraindre. Rapprochez cette époque de celle où la France, il y a deux ans, appelait, imprudemment, j'en conviens, l'étranger à son secours, et trouvait un secret plaisir à voir Bonaparte lié par les dures conditions qu'on lui imposait à Châtillon! Rappelez-vous comme la mauvaise fortune abaissa le caractère de celui-ci, et comme, au contraire, elle a développé les belles qualités de l'âme de Louis XIV, et ne faites plus, mon cher ami, ces odieux rapprochements qui échauffent ma bile.

L'antipode parfait de Bonaparte était précisément Louis XIV; il le sentait si bien, que c'était celui de nos rois dont il s'acharnait le plus à détruire la réputation, de même que, parmi les anciens, il décriait, tant qu'il pouvait, César, à qui, par parenthèse, avec la différence des temps et des idées que donnent les diverses formes de gouvernement, je trouve de la ressemblance de caractère avec *mon ami*. Tous deux avaient de la grandeur d'âme, de la générosité, de l'élégance, du goût, une certaine confiance en eux-mêmes, l'estime de leurs semblables, du penchant à la clémence, un commerce doux et facile qui faisait que César était aimé de ses habitués, et Louis XIV adoré de ses valets de chambre.

Si je ne m'arrêtais pas, je pourrais vous écrire une longue lettre toute de ce train, sans qu'elle me coutât de grands frais d'esprit. J'ai retrouvé, non cette petite collection que j'avais soignée et qui s'est perdue avec tant d'autres belles choses, mais les brouillons de tout cela; je les emporterai aux *Eaux*, et je m'amuserai à les mettre au net une seconde fois[1], et je vous donnerai ce petit volume,

1. Ces deux recueils n'ont pas été perdus.

pour que vous en fassiez votre catéchisme; car, enfin, les anecdotes intimes sont le vrai moyen de surprendre le secret du caractère, et, comme vous aimez à juger, et à vous faire des résultats, je veux que vous ayez sous les yeux les pièces nécessaires. Alors, je suis sûre que, sans vous écarter de votre système d'opinion, auquel j'accorde de la vérité, parce que je ne suis point têtue contre la raison, et que ma passion ne m'aveugle pas, vous trouverez, j'en suis sûre, des motifs tout différents à la haine des Français contre Bonaparte, et à la fatigue qu'ils montrèrent à la fin du règne de Louis. Le premier était dans la force de l'âge et dans la plénitude de ses victoires, qu'il était déjà détesté; l'autre, vieux, usé, malheureux, et d'ailleurs accablé sous le poids d'une dévotion, à mon avis, trop attristante. Il est à remarquer que les peuples n'aiment jamais les vieux rois. C'est un vrai malheur pour un prince que de régner soixante et dix ans; on use la vie, et quand on meurt, on perd exactement plus qu'elle. Mais, vraiment, je suis folle et très bavarde. Que voulez-vous? cela m'amuse.

La haute politique absorbe tellement notre correspondance, que nous n'avons plus de place pour les pétoffes, qui ont aussi leur prix. Madame

de Grasse m'écrit qu'elle espère que l'amour et l'amitié ne corrompront point entièrement Gustave[1]. Elle ne me paraît pas avoir trouvé madame la duchesse de Berry jolie, mais blanche, avec de beaux cheveux, fort gaie, gracieuse, décidée, et ennuyée du duc d'Havré, qui la poursuit d'étiquette à laquelle elle échappe tant qu'elle peut. Les poissardes de Marseille ne l'ont point trouvée assez formée, et ont témoigné des inquiètudes que, je crois, M. le duc de Berry fera disparaître bientôt.

Ah! que je vous dise encore : Burke reproche à Henri IV, lorsqu'il se présente aux États de Rouen, pour y dire ce que vous me citez, d'avoir tenu la main sur la garde de son épée tout le temps que dura son discours. Moi, j'aime assez cela.

1. J'ignore quel pouvait être cet amour de M. de Grasse. Quant à l'amitié, c'était celle qu'il avait pour mon père, bien mal pensant et bien dangereux aux yeux de madame de Grasse, devenue ultra-royaliste. Elle ne s'est point trompée, d'ailleurs, en pensant que son fils ne se laisserait pas séduire. Il est resté, jusqu'à sa mort, légitimiste et intimement lié avec mon père.

XCVIII.

MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE X***, A PARIS.

Toulouse, lundi 17 juin 1816.

Souvenez-vous, ma chère, de la tragédie d'*Andromaque*, et puis encore du ton avec lequel, dans une certaine occasion, Talma disait ces mots [1] :

Et vous le haïssez?...

A présent, permettez que nous nous mettions en scène. Souvenez-vous de ce que vous m'écrivez, et imaginez-moi vous répondant du ton de Talma, ou à peu près. Pour que les choses fussent plus justes, je sais bien qu'il faudrait que je disse seulement : « Et vous ne l'aimez plus! » Mais il m'était nécessaire de rappeler l'accent de Talma pour l'intelligence de mon à-propos. Allez, madame la vicomtesse, voilà tout ce que je réponds à vos deux pages écrites si rapidement, si bien d'abondance, et qui ne se sentent ni de vos douleurs de tête, ni de

1. Et vous le haïssez? Avouez-le, madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme :
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux;
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.
Andromaque, acte II, scène II.

la pesanteur de votre poignet. J'avais d'abord envie de continuer la discussion; mais il m'a semblé qu'il valait mieux y couper court, et que ma citation répondait mieux à tout. *Voilà*, comme disait madame de Souza.

A propos d'elle, qu'est-ce donc qu'elle devient? Cet *alien-bill* qui vient de passer en Angleterre ne gènera-t-il pas son fils? J'ai lu hier, dans un petit journal rose qui me tombe de je ne sais où, et qui s'appelle le *Panorama d'Angleterre*, un article bien violent contre lui. On s'y demande, en le nommant, lui et Sébastiani, comment on laisse à Londres de pareils scélérats. Le siècle n'est pas tourné aux expressions modérées. Au reste, j'ai vu des Anglais, ici, qui m'ont dit que le ministre anglais n'avait jamais voulu le recevoir, et qu'il ne fréquentait que le parti de l'opposition.

J'ai passé, hier, ma soirée de manière à me trouver forcée, pour respirer un peu, de me mettre intérieurement en votre présence, ma chère; je soupais dans ma maison, où je trouvais quelques femmes agréables, jeunes, et au visage doux. La conversation a tourné sur le général Bonnaire[1]

1. Le général Bonnaire, chargé en 1815 par l'empereur du commandement de la place de Condé, était accusé d'avoir fait fusiller

et son jugement. On a commencé à se plaindre hautement de la douceur des conclusions, à exprimer les craintes que le mariage du duc de Berry ne fût une occasion de clémence nouvelle. De là, on a passé à des souhaits généraux de plus de sévérité, que vous dirai-je? à la nécessité indispensable de verser du sang. On n'adoucissait point même cette expression; on la jetait en avant, tout crûment. Une femme disait tout à coup : « Moi, je voudrais une conspiration pareille à celle de Grenoble dans chaque département. — Mais, madame, répondais-je tout doucement, puisque nous en sommes à souhaiter, pourquoi ne pas vouloir plutôt que l'union et l'accord s'établissent partout? Dans de pareils événements, on se bat toujours un peu, et il y a toujours du sang innocent répandu.

un émissaire de M. de Bourmont, essayant de faire arborer le drapeau blanc. Rien n'était plus faux; car les débats du procès avaient démontré qu'il s'était contenté de faire reconduire cet envoyé par un aide de camp. C'étaient celui-ci et les soldats qui l'avaient tué, ayant découvert que ce malheureux, nommé Gordon, était un soldat français passé à l'ennemi, au milieu de la bataille de Ligny. Le rapporteur lui-même faisait valoir les antécédents honorables du général Bonnaire, et déclarait que la préméditation n'était pas prouvée. Le général et son aide de camp n'en furent pas moins condamnés, à l'unanimité, à la peine de mort, qui fut commuée, pour le premier, en une détention perpétuelle; mais le second fut exécuté.

— Non, non, madame, a-t-on repris, il n'importe; un peu de sang versé de part et d'autre ferait grand bien. » Vous imaginez bien que je n'ai plus rien dit; je me suis enfoncée dans mon fauteuil comme vous faites quelquefois, j'ai laissé aller cette conversation, et je me suis mise à placer votre souvenir entre ces furies et moi. « Si elle était là, me disais-je, je la regarderais, je lui serrerais la main, et ce seul mouvement effacerait l'impression douloureuse que me font de pareilles scènes. » Est-ce donc à des femmes? A quel siècle sommes-nous? Et puis quelles vengeances ont-elles donc à exercer? car il se trouvait que, précisément, les personnes les plus acharnées dans cette soirée étaient des femmes qui ont traversé la Révolution en conservant 60 mille livres de rente, et qui ont vécu à l'abri de tout danger. Ma belle, tout cela fait horreur.

XCIX.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, lundi 17 juin 1816.

Nous sommes à la noce, ma chère mère, nous

sommes à la noce, et vous n'y êtes pas. Notre princesse nous est arrivée hier. Je ne vous raconterai pas tout ce que vous verrez dans les journaux. Le Roi a été reçu, à Fontainebleau et sur la route, avec un enthousiasme admirable. Le grand Chambellan[1] était dans sa voiture, et prenait la place du premier gentilhomme; il prenait tout; cela a fait beaucoup causer, je ne sais pourquoi : c'est l'étiquette. Pour lui, on dit qu'il a été aussi charmant qu'il peut l'être, riant, amusant le Roi, faisant mille contes; tout entier à la grâce, rien de ministériel, rien surtout d'un ministre disgracié. Quand la princesse s'est jetée aux pieds du Roi, le Roi lui a dit : « Vous êtes bien, très bien ! » puis au duc de Berry : « Voilà l'épouse que Dieu vous donne. » Il a écrit au ministre de la police : « Le duc de Berry est amoureux de la Princesse, nous sommes tous ses rivaux. » Hier, au cortège, il avait l'air du marié; sa figure était sereine; il était content, plus content, ma foi, que son neveu. La duchesse a l'air très jeune; elle est très blanche, très maigre; elle ressemble en petit, mais d'une manière effrayante, à qui? Eh! ma foi, à la fille aînée de l'empereur d'Autriche.

1. M. de Talleyrand.

Ceux qui l'ont vue en Provence ou à Lyon assurent qu'elle louche; cela serait fâcheux. Mais, jusqu'ici, nous ne nous en doutons pas, à Paris. On la dit plus jeune encore de caractère que d'âge, fort intelligente et fort simple. Le duc de Berry a couché cette nuit à notre Elysée. C'est aujourd'hui le mariage devant l'autel et encore autre part.

Mercredi.

Notre mariage est terminé, et, une fois le bal de ce soir passé et la revue de demain finie, on n'y pensera plus. Tout le monde est fort satisfait. Les fêtes ont été plus gaies que bruyantes. Il y avait dans le peuple une bienveillance, une joie douce de fort bon goût, et bien préférable cent fois aux convulsions de l'enthousiasme.

J'ai vu, hier matin, le *curé;* il est charmé et charmant; il rit, il est content de tout; pas moyen de lui faire trouver quelque chose mal. Il prétend qu'il va retourner à la campagne. Je suppose qu'il ne vous écrit pas. Il me parle cependant de vos lettres. Sa joie fait une fière peur à bien des gens.

Je ne veux point continuer la dispute. Il est impossible que nous nous entendions jamais. Nous

n'avons qu'une lorgnette à nous deux. Nous regardons le même objet, moi par le grand verre, vous par le petit, et ce que nous regardons s'agrandit pour vous et se rapetisse pour moi. Je vous prierai seulement de lire le XXVIIIe livre des *Mémoires de Sully*. C'est, selon moi, la chose la plus touchante que je connaisse. Vous y verrez qu'il est bien vrai que Henri IV ne fut pas partout pleuré; il ne pouvait pas l'être à la Cour; il ne pouvait pas l'être par la noblesse : c'était un bon Roi. Mais il fut pleuré par ses deux amis : le peuple et Sully. Quant au ministère de Louis XVI, prenez garde qu'élevée parmi des gens qui l'avaient vu, et qui, par conséquent, l'avaient mal jugé, prenez garde, dis-je, d'en trop croire les contemporains, que mille préjugés et un fond de haine pour les nouveautés pouvaient aveugler. Nous pouvons mieux juger, nous autres enfants du XIXe siècle, que les vieillards du XVIIIe, et je dis donc que le ministère de Malesherbes, Turgot, du Muy, Sartine et de M. de Vergennes ne fut pas un si faible ministère ; c'était du moins le meilleur depuis Louis XIV. Et il n'y en a pas encore eu de pareil, depuis. Je sais bien tout ce que vous allez dire. Je sais qu'on a dit, avec assez de justesse, que Turgot faisait aussi mal le bien que l'abbé Terray

faisait bien le mal. Mais croyez que, si le Roi qui l'aimait en avait toujours cru son cœur; s'il avait imposé aux manœuvres des courtisans, et j'ose dire de la Reine, croyez surtout que, si Louis XV eût un peu mieux régné (ce qui serait arrivé si votre ami Louis XIV avait voulu s'en donner la peine et songer à l'avenir), Turgot serait alors placé au rang des bienfaiteurs de la France et de l'humanité. On accorderait à son génie l'hommage qu'on rend à ses vertus. Mais non, il fallait que la Révolution s'opérât. C'est le plus bel ouvrage des hommes. La Terreur et Bonaparte en sont cependant le plus horrible. Tout cela semble contradictoire; mais tout cela peut s'expliquer. Je ris en vérité de la hauteur de nos discours. « Où en sommes-nous, bon Dieu! diraient les vieilles perruques, si les jeunes gens... etc. » Mais vous répondrez à cela, vous qui aimez Louis XIV, qu'il eut un ministre qui n'avait pas encore quinze ans.

M. Pasquier vous aura conté que nous avons été samedi, à l'ouverture du cours de M. Moreau[1]. Je me suis amusé là, parce que j'y ai vu des savants et que j'ai du goût pour les savants, et puis surtout

1. Moreau (de la Sarthe) faisait un cours de littérature médicale à la bibliothèque de l'École de médecine.

parce que j'y ai vu des hommes un peu indépendants, et que j'ai beaucoup de goût pour l'indépendance. Dans le déplorable état où se trouve notre littérature, c'est là le beau côté de l'esprit humain. Je vois, de temps en temps, Villemain, qui est bien amusant; il se moque de lui-même avec assez de grâce. Il ne faut pas grande adresse pour tirer quelque chose de lui. Il y a toujours de la ressource avec les gens de beaucoup d'esprit. Ils ne peuvent pas toujours poser, parce qu'ils gagnent trop à se montrer tels qu'ils sont. Leur charlatanisme cesse quelquefois. Les sots mentent toujours, et le plus facilement du monde.

Je ne sais si l'on vous a conté la triste histoire de M. d'H., qui est accusé d'avoir détourné 80000 francs de la caisse de son régiment. Il paraît que l'affaire n'aura pas de suites. M. le duc de Berry a sollicité, dit-on, pour lui. Peut-être faudrait-il un exemple. D'un autre côté, il est dur de condamner un homme de son âge aux galères pour la vie. Je ne dis point un *gentilhomme;* car cette raison qu'on nous répète ne devrait rien signifier du tout à présent.

C.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, mardi 18 juin 1816.

Par exemple, voilà une belle querelle d'Allemand que celle que vous me feriez là, et que je ne serais point embarrassée de soutenir ! Je voudrais, pour la rareté du fait, que vous vous missiez à me dire que c'est par indifférence que je vous laisse à Paris. Ce serait bien une autre discussion, ma foi, que celle des constitutions, et j'y serais bien autrement forte ! Voici une petite vérité que je vous prie de mettre dans le coin de votre cervelle : c'est que le plus parfait, le plus exquis, Seigneur, de tous les amours, c'est l'amour maternel, et cela parce qu'il est le plus dégagé de personnalité. L'autre est, au contraire, le plus intéressé du monde. Vous savez ce que madame de Sévigné appelait *l'autre*. Aussi, rien de si exigeant qu'une maîtresse, rien de si généreux qu'une mère. Vous verrez tout cela quelque jour, et vous vous en démêlerez comme vous pourrez.

J'espère que, dans quelques jours, vous me manderez que, pour une femme de province, je vous dis quelquefois assez juste. Je m'amuse à regarder avec ma lunette à toute cette cuisine qui se fait loin de moi; je vois mettre au feu, en même temps, beaucoup de petits ragoûts, et je démêle fort bien, ce me semble, qu'il y a encore quelque confusion dans le service. Au moment où il faudra mettre sur la table, c'est-à-dire au mois d'octobre, vous verrez que tout ne sera pas prêt, ni bien cuit; il y aura du froid, du brûlé, du doux, de l'amer, et une certaine confusion qui demandera encore un nouveau travail. Tout cela m'inquiète moins, depuis que vous m'assurez que nous sommes plus patients que nous n'en avons l'air, et mon idée est que nous finirons toujours, après quelques mauvais repas, par avoir enfin un bon dîner. Vous verrez encore changer, au moins, les garçons de cuisine.

Je lis dans ce moment le règne de Louis XI. Ah! mon Dieu, le vilain homme de roi, et le désagréable personnage! Vous autres, spéculateurs de politique, vous le ferez habile tant qu'il vous plaira. Pour moi, je le déteste, et le trouve parfaitement antifrançais. Je voyais l'autre jour quelqu'un qui me disait : « Madame, la Révolution date de Louis XI. »

Vous conviendrez que c'est la prendre de haut, et qu'à ce dire, elle est bien plus âgée que ne le pense votre Népomucène [1].

Je ne lis point encore le *Clarendon*, mais je vous avoue qu'en dépit de votre avertissement, je serais assez tentée de prendre confiance à un homme que vous accusez, vous autres, de préventions, quoiqu'il ait écrit dans son exil, et lorsqu'il avait lieu d'être si justement mécontent de son maître. Je me sens portée pour un historien qui se désintéresse de sa situation; cela est si rare. Votre père s'amuse du Bertrand de Molleville, et est fort d'avis que vous ne le rejetiez pas au diable; il démêle fort bien cette longue suite de révolutions. C'est un beau mélodrame que l'histoire d'Angleterre. Elle a du créer Shakspeare, comme le siècle de *mon ami* a fait Racine, et donc... Mais je ne dis plus mot. « Oh! ma mère, voilà bien un raisonnement de femme. — Eh! mais, mon fils, voulez-vous donc que j'en fasse d'autres? — Non, mais vous pourriez bien n'en pas faire du tout. » Monsieur mon fils, vous êtes tant soit peu impertinent.

1. Népomucène Lemercier avait dit que la Révolution était une eune femme de vingt-cinq ans.

Notre blé nous donne toujours un mal de chien; le Ciel semble s'armer contre nous; il tombe des torrents de pluie; les moissons se couchent; nous ne savons plus ce qu'elles seront. Votre père et son maire se désolent, le peuple dit cent sottises; on voudrait bien lui persuader que les fédérés font des accaparements. Cela est admirable, comme dans ce siècle de lumières et chez cette nation que vous trouvez trop éclairée pour vouloir d'un roi comme celui que je sais bien, il est difficile de faire pénétrer la raison, tandis que les sottises trouvent mille portes ouvertes. Je ne doute pas, cependant, que nous ne nous tirions de tout. Votre père est un homme admirable. Savez-vous que je pense à présent qu'il serait très bon ministre? En vérité, je ne crois pas que ce métier soit plus difficile que celui qu'il fait ici. N'est-ce pas l'opinion du *curé?* Ce *curé* vous traite-t-il bien? Qu'est-ce que vous voyez chez lui, le matin? Je sais ici un homme[1] tout prêt à convenir avec lui de certaines choses, si on voulait. Vous souvenez-vous du jugement du comte

1. M. de Villèle paraissait ainsi toujours bien disposé pour M. de Talleyrand. Il semblait plus modéré, plus libéral à Toulouse qu'à Paris, quoique son parti fût, au contraire, plus excessif en province qu'à la Chambre même.

Almaviva dans le troisième acte du *Mariage de Figaro*, au sujet d'une pièce de théâtre? *Le gentilhomme y mettra son nom, le poète son talent.* Voilà l'idée de l'homme dont je vous parle. Il voudrait cette espèce d'amalgame qui offrirait, dit-il, une garantie pour tout le monde. Je ne sais si vous ne trouverez pas ceci par trop fin, et si vous me comprendrez. Nous verrons.

CI.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, vendredi 21 juin 1816.

J'ai reçu, mercredi soir, votre lettre d'affaires, qui nous est arrivée par le voyageur. Tout ce que vous me dites, ma mère, me paraît, en général, assez juste. Mais, après y avoir bien pensé, je ne crois pas utile de montrer le papier à qui vous savez. Pourquoi, en effet, vous mêler de cette affaire? Il n'ignore absolument rien de tout cela. On lui fait, de plus haut, des propositions du même genre. Tout ceci ne lui servirait de rien. Il n'y verrait peut-être que son secret découvert. Il n'y répon-

rait rien. Laissez-le faire; il est dans son élément[1].

Je réponds maintenant à vos questions : 1° *Oui*, il est très vrai que l'opinion de ceux que vous dites ne balance qu'entre les deux hommes dont vous parlez[2]. Mais je crois que le public, les gens sensés, les libéraux ne voudraient ni de l'un ni de l'autre. 2° *Non*, je ne pense pas que le secrétaire succède à son maître malade[3]; celui-ci tient bon, il s'en ira plutôt que de céder sur certains points. Voilà-t-il pas qu'il veut reprendre les gardes nationales, et c'est un fier tapage ! Il s'en ira sans doute, et bientôt. C'est peut-être le seul homme qui, depuis quelque temps, ait mis du cœur dans la politique. Son secrétaire est bien où il est. C'est un homme actif, un homme d'affaires, et voilà tout. En masse, nous sommes assez bien ici; mais rien cependant n'est assis, excepté le Roi.

Vos histoires de blé ne sont pas indifférentes. Je vous écrirai là-dessus, et tâcherai de vous éclair-

1. Mon père ne fit pas, pour toutes ces raisons, la commission que lui avait donnée sa mère pour M. de Talleyrand, au nom de M. de Villèle.

2. Entre M. de Talleyrand et M. de Richelieu.

3. Le secrétaire, c'est M. Becquey. Le maître, c'est M. Lainé, ministre de l'intérieur. M. Becquey ne fut point ministre.

cir une foule de choses. Je vous dirai que je suis le plus content du monde, parce que je pars, demain, pour le Marais, où je passerai quelques jours tranquille, et plus libre qu'ici. Je n'ai point été à Fontainebleau. Je vous écrirai de la campagne et les dissertations métaphysiques, et mon apologie à propos de Louis XIV, et les détails de société que vous demandez.

CII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, lundi 24 juin 1816.

Vous m'avez fort amusée en me contant le *curé;* il est fort aimable, quand il se met ainsi à être content sans vouloir regarder ni à droite ni à gauche. Moi, je ne le suis guère de lui, et, au reste, je trouve que je vaudrais bien la peine qu'il m'écrive un mot; vous dites qu'il parle de mes lettres? C'est de *ma* lettre que vous voulez parler; car je ne lui ai écrit qu'une fois, et je ne lui en écrirai pas une seconde. Après cela, je lui pardonnerais assez

s'il vous traite bien, c'est-à-dire toujours à sa manière. Voyez, en êtes-vous content?

Assurément, il faut que vous me permettiez de vous dire que vous ne manquez pas, dans votre dernière lettre, de bonne opinion, ni de confiance en vous. Je suppose que vous entendez par cette lunette dans laquelle nous regardons tous deux, tout bonnement votre esprit et le mien; et, sans façon, vous vous appliquez le verre qui voit le plus juste, et par lequel il faut regarder pour bien voir. Je ne sais si vous avez raison; il me faudrait dans ce procès une tierce personne qui se connût en lunettes, et qui me donnât son avis; car, moi aussi, j'ai quelque bonne opinion de la mienne. Quant à ce ministère de Louis XVI, votre père et moi, nous nous moquons un peu de vous, mon cher ami. Il me charge de vous remercier, lorsqu'en réponse à ce que je vous dis de son opinion, vous m'écrivez qu'il ne faut point avoir trop de confiance aux vieillards du XVIIIe siècle; mais il pense que la manière de conclure et d'arriver toujours à des résultats nets vous égare un peu. Par exemple, vous parlez de M. du Muy[1]; c'était, assurément, le plus

1. Le maréchal du Muy, né en 1711, passait pour un bon militaire et un homme distingué. Il avait été ministre en 1774, à l'a-

brave homme du monde, mais le plus opposé aux idées philosophiques, aux innovations de tout genre, enfin l'ennemi des opinions que vous aimez tant. Quant au génie de Turgot, en vérité, nous ne savons ce que c'est, et vous en accordez à bon marché. Pour votre arrière-grand-oncle, vous pouvez être sûr qu'il eût toujours reculé devant la moindre tentative d'attenter à la prérogative royale. Je ne dis pas qu'il eût raison, mais il haïssait profondément les Anglais. J'ai entendu conter, vingt fois, qu'il prenait *à tic* tous ceux qui risquaient devant lui le moindre éloge de leur gouvernement, et, dans le désir qu'il avait de leur nuire, il a fait cette guerre d'Amérique sur laquelle je n'en sais pas assez pour avoir une opinion, mais que beaucoup de gens lui ont reprochée, comme une faute en politique. Mais laissons le passé, et parlons de nos affaires.

Le beau temps est revenu, et, en faisant jaunir nos moissons, il calme nos têtes, et nous rassure sur nos subsistances. Notre temps le plus difficile est passé. Le pain est cher, la misère grande, mais

vènement de Louis XVI; mais, comme il est mort en 1775, il n'a pas donné de grandes preuves de ses talents d'administrateur et de politique.

on ne manquera point dans les villes, et la campagne commence à avoir quelques ressources. Ce pays, dans cette crise, s'est ressenti dans cette bonne administration, de ses chefs, et M. de Villèle et votre père ont été d'une prudence avisée et ferme, qui nous a fait du bien. Je m'en vais m'amuser à vous prédire que, durant la session prochaine, il arrivera, comme pendant l'autre, qu'on bataillera non contre le ministère, mais contre certains ministres qui déplaisent. Nous sommes sujets, en France, à nous prendre beaucoup moins aux choses qu'aux personnes. C'est sur elles que nos *lunettes* sont ordinairement braquées. Nous sommes ici fort contents du mariage, vous n'en doutez pas; mais nous ne ferons aucune réjouissance parce que nous n'avons pas un sol, et que tous les fonds de la ville passent aux approvisionnements. Si on nous blâme là-bas, voilà notre réponse. On nous a donné votre petite pièce du *Chemin de Fontainebleau;* j'ai trouvé de jolis couplets, mais ce qui m'a amusée, c'est que notre public a pensé siffler le M. Renard[1], qui demande toutes les places, et le garde-chasse, qui débite les fausses nouvelles.

1. C'est apparemment une pièce de circonstance que je n'ai pu retrouver dans aucun recueil.

Nous ne trouvons pas bien que vos Parisiens aient applaudi à ces deux personnages.

CIII.

MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE X***, AU MARAIS.

Toulouse, lundi 25 juin 1816.

Voilà donc aux champs, ma belle; vous y recevrez cette lettre, et deux autres qui courent encore après vous, et vous me répondrez très paisiblement. Pour moi, je suis encore à Toulouse jusqu'au 20 du mois prochain. Il y a une si grande misère dans les campagnes, et particulièrement dans les environs de Bagnères-de-Luchon, que je ne veux m'y montrer qu'avec la récolte; mais ma vie est maintenant assez tranquille, et, dans les bosquets de mon jardin, j'entends fort bien ce que vous m'adressez de ceux du Marais. Vos récits m'ont charmée et attendrie. Il me semble que vous m'avez bien montré la ville de Paris; je crois que Dieu bénira cet heureux commencement, et que nous aurons, l'année prochaine, un joli maillot à présenter à nos

amis et à nos ennemis. Nous n'avons point fait de réjouissances, parce que nous n'avons pas le sou, et que notre argent passe à approvisionner la ville, mais on peut se fier aux Toulousains pour partager la joie que vous avez eue là-haut.

Ainsi, ma chère, vous êtes dans ce beau château, vous promenant, lisant vos rôles, faisant tout ce petit train qui m'a tant plu cette année. Dites-moi bien avec qui vous êtes, et parlez de moi à qui voudra vous écouter; ce sera, j'espère, la maîtresse du château et madame Molé. Vous me direz si vous savez que M. Molé ait reçu une lettre de moi, et si son projet est toujours de nous venir voir? Ce sera, peut-être, dans un temps où je ne serai plus à Toulouse; mais mon mari lui en fera les honneurs bien volontiers.

Ce serait bien le cas, à présent, de nous recorder par quelque lecture commune; je n'ose pas vous proposer, cependant, celles où je me suis jetée maintenant; elles sont d'une extrême gravité. Il m'a repris un goût d'histoire qui me fait avaler des in-4° en moins de rien. Après ce que nous avons vu depuis quelques années, il est curieux de revenir sur les faits et gestes de nos pères, qu'on envisage tout autrement qu'on ne le faisait quand on les

lisait tranquillement, et ne croyant jamais que de semblables bouleversements pussent nous atteindre. Je vous dirai, au reste, qu'en lisant l'histoire, je me sens un léger penchant à devenir quelque peu démocrate; je trouve, soit en Angleterre, soit en France, presque toujours entre les rois et les peuples une noblesse jalouse, avide, ambitieuse de pouvoir, qui a gêné les uns et opprimé les autres. Nos guerres civiles sont les résultats des passions de quelques grands, et, au fait, une constitution qui nivellerait les prétentions, en réglant les pouvoirs, serait une fort bonne chose. Sommes-nous en chemin d'y arriver? Voilà ce que nos petits-enfants sauront quelque jour. Je suis sûre que vous allez me répondre en me citant une foule de grands seigneurs distingués qui ont, direz-vous, donné pourtant de l'éclat à la monarchie, et, par conséquent, été utiles aux nations entières; mais les exceptions ne font rien à mon observation, et je conclus à ce que, si la noblesse est absolument nécessaire dans l'état de société, il faut que les institutions politiques la dirigent de manière à ce qu'elle puisse contribuer au bien, sans abuser de ses prérogatives. C'est ce qui arrivait à Rome, — pour remonter un peu haut, — ce qui est en Angleterre, et ce qui advien-

dra ici désormais. Me voilà embarquée dans une belle dissertation; vous voyez ce que c'est que de lire de gros volumes, et de vous savoir des loisirs.

Nous avons fait ici de jolies processions, dans des rues parfumées et remplies d'un peuple toujours remarquable dans de pareilles solennités. La dévotion est animée ici comme tout le reste : hommes et femmes, tous à genoux dans les rues quand on y porte le Saint-Sacrement; chacun chante et prie. Je vais user de mon loisir pour aller passer deux ou trois jours chez moi, peut-être vous écrirai-je de mes champs. Il faut convenir que, si je n'y apportais des souvenirs tout faits, ils ne me donneraient guère idée des vôtres. Je serai là une vraie fermière, vaquant à préparer mes moissons, et, pour retrouver des fleurs et de l'ombrage, il me faudra revenir à la ville.

J'ai reçu quatre grandes pages de mon cousin[1], qui m'ont toute surprise; car il ne m'écrit guère, ou plutôt il ne m'écrit pas. Il m'y parle fort bien de notre maire, et j'ai pensé qu'il ne serait point fâché que je fisse aller une partie de ce qu'il me dit à sa

1. M. Pasquier.

véritable adresse, c'est-à-dire à ce maire, à qui je l'ai lue. Il me conte fort bien les fêtes, et la grâce noble et touchante de *Madame*[1]; je suis charmée qu'elle ait eu cette occasion de montrer tout ce que son âme renferme de nobles sentiments. Il ne lui manquait peut-être que de ne pas y laisser assez lire; voilà qui est fait, et c'est tant mieux pour elle et pour nous. Le voilà donc qui va à Aix en Savoie, ce cousin? Il dit qu'il a choisi le plus près; il faut une bonne raison pour avoir préféré un lieu qui ne nous appartient plus et où il trouvera plus d'étrangers sans doute que de concitoyens. Si vous aviez eu à aller aux *eaux*, ce ne sont pas celles-là que vous auriez choisies; mais je ne pense pas qu'il y fasse un long séjour, et, après tout, il verra un fort joli pays.

1. Madame la duchesse d'Angoulême.

CIV.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Au Marais, mardi 25 juin 1816.

Bonjour, trois fois bonjour, ma chère mère. Je vous écris, le plus content du monde. J'étais las de Paris; je n'y voyais plus guère personne, et les personnes que je voyais, quelque bonnes qu'elles soient, quoiqu'elles m'aiment, et beaucoup, ne me laissent ni assez de liberté, ni assez d'abandon, pour que je ne trouve pas quelque plaisir à avoir, un moment, la bride sur le cou. Vous entendez bien que cette indépendance que je réclame, ce n'est point pour mes actions que je la veux, ni même pour mes paroles; mais c'est une sorte de liberté de penser qui me plaît. J'aime à ne pas tourner mes jugements, j'aime à n'être pas obligé d'être tout haut de l'avis d'un autre; et même souvent j'aime à n'avoir point d'avis du tout. Aussi suis-je fort bien ici.

Nous avons eu hier, et avant-hier, M. de Barante et

sa sœur, et les frères Anisson[1] dont l'aîné va se marier avec celle-ci. C'est un mariage fort beau, fort riche, qui charme tout le monde. Les futurs se sont promenés tout seuls dans le parc, et de mercredi en huit, la noce. Toute cette société est partie, et je me trouve seul d'homme avec M. de Vintimille pour six femmes. Lequel de M. de Vintimille ou de moi est le sultan, lequel est l'*eunuque* de ce sérail?

Je suis perché dans une petite chambre en haut du dôme, où je reste tant que je peux. Je n'y fais rien, absolument rien, que des mathématiques qui m'amusent à apprendre, mais qui m'amuseraient encore plus à savoir. J'en ai continuellement besoin pour comprendre d'autres choses. Par bonheur, j'ai l'esprit assez prompt et assez prévoyant; de manière que je devine souvent quelle doit être la démonstration mathématique dont on se sert pour expliquer tel fait. Je ne la donnerais pas, cette démonstration, mais je la prévois vaguement, et, la supposant connue, je vais toujours, et je ne me trompe pas souvent. Plus je m'occupe de tout cela, plus je me persuade ce que j'avais tou-

1. Mademoiselle Sophie de Barante épousa, en effet, M. Anisson, peu de temps après.

jours soupçonné : c'est que je suis né pour être compilateur. Vous ne concevez pas avec quelle facilité je compile, j'extrais, et je fonds ensemble les extraits de divers ouvrages. J'étais né pour être commentateur dans le XVIe siècle, ou abréviateur dans le nôtre; car il faut juste le même genre et la même dose d'esprit pour allonger un livre que pour l'abréger. C'est toujours écrire sur un autre, ou d'après un autre. Mon métier c'est d'être copiste, faiseur de grammaires, de livres élémentaires, etc. Par exemple, j'ai extrait de ma mémoire la petite dissertation que je vous envoie au sujet de la grosse question de métaphysique que vous m'avez soumise; je ne sais si elle vous paraîtra claire, je le crois [1]. J'ignore si le système de Condillac est la vérité, mais il est certain que c'est une hypothèse qui explique tout, s'adapte à tout, convient à tout, excepté à notre orgueil; elle devient à la fois la clef et l'instrument de toutes les sciences; elle éclaircit toutes les opérations, tous les progrès, toutes les méthodes de l'esprit humain. Elle s'accorde, enfin, avec les conjectures de la physiologie élevée; et presque tous vos amis les médecins s'en servent. D'une autre part, dans aucun des ouvrages que j'ai

1. Cette dissertation a été perdue.

lus, je n'ai trouvé une objection forte. Celles que j'ai rencontrées supposaient toujours une parfaite ignorance des opinions qu'elles voulaient combattre. Je n'ai jamais été plus à même de faire cette observation que ces jours-ci. Je me suis mis, par occasion, à lire l'ouvrage de M. Molé[1], et comme la partialité ne m'aveugle pas, je le trouve tout simplement bien mauvais. On pourrait le trouver faux; mais, moi, je le trouve faux et faible. C'est un homme qui ne s'entend pas, qui avait lu peu, ou lu trop vite, faut-il le dire? qui n'avait pas reçu d'éducation, qui avait vu vaguement la faiblesse et l'insuffisance de nos doctrines, qui avait jugé de quelques-unes par des résultats qu'il leur attribuait et qui ne leur appartenaient nullement. Et ce n'est point, croyez-moi, parce qu'il a une politique si incompatible avec mes humbles et petites opinions que je traite ainsi son livre. Point du tout, c'est la première partie; c'est sa métaphysique surtout que je ne comprends pas plus que lui, et qui me déplaît. Il y a quelque mérite de style, et voilà tout, et, par le style, je n'entends absolument que le style grammatical, et non pas ce style qui dépend autant du

1. M. Molé avait fait, dans son extrême jeunesse, un petit livre de métaphysique.

choix et de l'ordre des pensées que des expressions.

On a lu ici, le soir, tout haut, un ouvrage qui me plaît bien autrement. C'est une petite brochure écrite en assez mauvais français, et cependant admirablement écrite, pleine de verve et de profondeur, d'inspirations et d'observations. C'est le tableau le plus vrai et le plus attristant de nos misères, et j'entends par là notre faiblesse, notre indécision, la plus grande de toutes, et la qualité la plus essentielle d'une créature bornée; c'est *Adolphe*, le roman de M. Benjamin Constant. Lisez, lisez cela; et, si vous ne l'aimez point, ne m'en parlez pas. Je ne veux point disputer là-dessus, et nous ne nous entendrions jamais.

Il me semble que nous sommes près de nous entendre sur cette dispute qui dure depuis plus d'un mois. Vous ne me pardonnez pas mon petit tout doux rapprochement. Eh! sans doute, la différence est grande entre ces deux hommes. Mais ce que j'ai voulu dire seulement, c'est que l'égoïsme est le principe du despotisme. Ensuite, selon que l'âme est plus ou moins élevée, cet égoïsme entraîne plus ou moins loin. Celui de Bonaparte n'a pas eu de bornes; celui de Louis XIV en a eu, et de très éloignées. Mais, enfin, il y a de l'égoïsme

dans la fameuse révocation du fameux édit. La qualité opposée à ce défaut (qui peut devenir le plus grand des vices), c'est la générosité, c'est-à-dire la vertu qui inspire les sacrifices, même celui de la gloire, et je dis que Henri IV l'eut plusieurs fois. C'est même là ce qui fait sa supériorité sur l'homme à qui je le compare bien souvent, et auquel vous comparez votre ami César. Celui-ci en manqua une ou deux fois. Le temps où il vivait, les circonstances, l'idée qu'il pouvait avoir justement de la nécessité de sa toute-puissance peuvent, au reste, le rendre excusable. Quant à la remarque de Burke de la main sur le pommeau de l'épée, c'est un geste. Il est vrai qu'un mot de lui à Gabrielle semble lui donner quelque importance.

En voilà assez sur le temps passé. Ce que vous dit votre maire me paraît très juste sur la conduite passée de la Chambre; et d'autant plus que je crois vous l'avoir dit, dans mes lettres de ce temps-là; j'ai passé mon hiver à justifier la Chambre aux dépens du Ministère. Vous verrez peut-être un homme[1] qui est bien de cet avis. Je ne suis pas très sûr qu'il passe, à présent, par Toulouse. Il va à Saint-

1. M Molé.

Sauveur. Il restera d'abord quelques jours à Bordeaux, où je crois que votre lettre l'atteindra. Au nom du ciel, ne lui parlez pas trop de moi; ce qui vous paraît beaucoup dans mes lettres est peu de chose ici, et nous ne sommes pas, lui et moi, dans une aussi grande liaison que l'on le croirait à me lire. Mais je ne sais ce que je vous écris; vous devez voir et savoir tout cela; et vous saurez lui parler et l'entendre.

M. de Barante m'a conté que le Roi avait dit à je ne sais qui, la semaine dernière, qu'il y avait à Toulouse une madame de Rémusat, femme de beaucoup d'esprit, et qui écrivait les lettres les plus fortes et les plus spirituelles du monde. Il faut apparemment que *cet autre*, au milieu de toutes les folies qu'il lui aura dites, lui ait glissé cela; car, en vérité, je ne vois pas comment cela lui peut être arrivé autrement que par ce grand conteur[1].

On donne, demain mercredi, ou jeudi, *Charlemagne*, de Lemercier; je regrette de n'être pas à Paris, et malheureusement je ne compte guère sur une deuxième représentation.

1. Cet *autre*, dans l'esprit de mon père, est évidemment M. de Talleyrand. Il me paraît probable que la renommée, ou le texte même des lettres, étaient arrivés bien plus simplement au roi Louis XVIII par les indiscrétions de la poste.

CV.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, mercredi 3 juillet 1816.

Voilà tout, ma mère, voilà qui est fait, n'en parlons plus[1]. Ceci est ce que vous appelez un *caquet*, mais il en restera là, je pense. Vous avez fait juste ce que je vous demandais, et je vous en remercie, surtout puisque vous aviez envie d'écrire autre chose. Mais, en vérité, c'est mieux comme ceci, et

1. Tout intéressante que soit une correspondance, on ne peut tout imprimer, tantôt par égard pour des personnes ou des noms, tantôt pour éviter des futilités qui n'ont plus d'intérêt, tantôt parce que certains passages exigeraient des commentaires plus étendus que le texte. Il y a donc un grand nombre de lettres supprimées ou raccourcies, et je ne laisse que ce qui peut bien faire connaître les deux correspondants, et leur temps. Parmi ces suppressions, il faut placer les explications longues et répétées pour une affaire qui est appelée ici un *caquet*, et qui n'aurait nul intérêt pour le public. Il s'agissait de lettres montrées, perdues, renvoyées, lues par ceux qui ne devaient pas les lire, etc., et il s'en était suivi une tracasserie prolongée par le temps et la distance. Cette lettre-ci, quoique renfermant encore des allusions à cette aventure, m'a paru si remarquable, que je n'ai pas voulu la supprimer tout entière.

ce n'était pas la peine de vous fâcher. Si votre lettre a été lue, c'est plutôt ma faute. Quant au Mathieu[1], ce qu'en dit votre amie est leste, et n'est pas vrai sous beaucoup de points. Ne parlons que de sa position. Son avancement ne me paraît pas tant contre la morale, encore moins contre la politique. Je sais fort bien que beaucoup de gens le détestent. Quant à ce qu'on appelle un *club*, à son salon de cet hiver, est-ce un club qu'un lieu où M. Pasquier était lui-même orateur, où j'ai vu M. de Lally et M. de Caraman, M. de Bonnay et M. de Noailles, M. de Castellane et M. de Vérac, tous amis de M. de Richelieu, tous soutiens du ministère, sauf le Vaublanc qu'ils arrangeaient mal, mais qui le méritait bien? Du reste, je vous en ai parlé souvent ; votre amie ne veut pas voir, car de tous les côtés on lui dit la même chose que vous. M. le premier président lui écrit dans toutes ses lettres : « Est-il donc vrai que Mathieu soit ministre? » Et elle s'indigne dans toutes ses réponses, sans le convertir. Je ne vois pas Villemain qu'il ne me dise : « On dit que, si Mathieu était ministre, cela irait bien mieux. » Et, moi, je réponds : « Je n'en sais rien. » Tout cela

1. M. Molé.

peut bien n'aboutir à rien. Toujours est-il que nous n'avons pas tort : c'est ce qu'il fallait démontrer. Elle-même qui parle, je l'ai vue lui faire un peu la cour, tout cet hiver. Je ne sais donc pourquoi elle le méprise tant. Quant à sa femme, cela est différent ; elle ne lui fait pas la cour, à celle-là, et elle a tâché, avec la plus belle persévérance du monde, depuis six mois, d'être à son égard aussi complètement désobligeante qu'il est possible de l'être. Celle-ci, comme vous me le dites, n'y a guère fait attention. Cependant, il m'a paru qu'elle craignait un peu votre amie. Vous parlez admirablement bien sur leur amitié. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi madame L*** en exigerait une bien vive d'une personne pour qui elle-même n'en a point eu, car elle ne peut pas avoir cru l'aimer ; elle ne peut jamais s'être fait illusion là-dessus. Même dans le temps de leur plus grande liaison, laissait-elle échapper une occasion de lui donner un ridicule, de révéler une chose désagréable pour elle, etc.? D'ailleurs, on me prendrait dans un mauvais moment pour me dire du mal d'elle. Pendant les huit jours que je viens de passer à la campagne, j'ai mieux vu que jamais l'extrême sérénité et la bonté douce de cette excellente femme, et

votre amie, auprès de qui je n'ai point trouvé d'autre moyen pour la défendre que de dire que j'en étais amoureux, et qui en a plaisanté sans le croire, est bien loin de penser qu'il y a un charme réel pour moi à regarder vivre cette personne dont elle parle avec tant de mépris. Elle ne se doute pas que votre burlesque fils, qui ne sait dire que des bêtises pour l'amuser, aime mieux contempler les deux plus belles choses de la vie : les vertus et le bonheur.

Ceci est une transition aux autres contes qu'on vous a faits de moi. Voici l'histoire de la grosse femme : C'est une maison d'esprit. J'y ai rencontré des gens qui m'ont instruit et intéressé. J'ai la conscience d'y avoir été *assez bien*, et tout simplement d'y avoir eu de l'esprit. Comme, depuis quelque temps, il n'y a plus de soirées nulle part, et que je ne voulais pas perdre la mienne pour une seule visite, je suis resté plus de six semaines sans aller chez madame de C***. Elle m'a fait dire par Auguste Bastard de venir la voir, et M. Bastard a ajouté que je lui plaisais beaucoup, et puis il a été plus loin en plaisantant, et nous avons ri, votre amie et moi. J'y ai été deux ou trois jours après, on m'a bien reçu, mais voilà tout; on m'a reçu comme

tout le monde. Madame de C*** est une personne d'esprit qui aime la métaphysique, qui a une sorte de nonchalance dans le parler et les manières, et voilà tout ce que j'y ai vu. Le reste est une mauvaise plaisanterie que nous répétons, votre amie et moi, avec beaucoup d'autres. Telle est celle de mes infirmités. Elle n'est point neuve; et on traite de même Edouard de Ganay, M. de Canouville, etc. Étonnée de l'inaction d'un certain genre où je reste, madame L*** en rit, elle fait mille contes là-dessus, tous assez amusants. Le fait est que, par nature et par paresse, je ne cherche nullement des intrigues et des embarras pour lesquels je suis peu fait, et qu'un désir très vif pourrait seul me faire affronter. Or ce désir n'existe pas, voilà pour l'inaction de fait. Faut-il parler de l'inaction de sentiment? Vous direz tout simplement que c'est que je n'ai pas d'imagination; ce n'est pas tout à fait cela. Je m'en vais vous le dire, dans toute la naïveté de ma vanité. Je n'aimerai guère qu'une femme qui aura plus d'esprit que moi, et, autour de moi, je n'en vois guère; j'ai tort, je devrais dire que je ne les vois pas, ce serait plus vrai et plus modeste. Réclamer l'esprit comme le premier élément de l'amour, cela est bien sec, bien peu sentimental,

j'en conviens; mais il y a des gens qui ne peuvent rien faire que du bras gauche parce qu'ils n'ont exercé que celui-là. Mon esprit est la partie de moi la plus cultivée, elle mange tout, elle absorbe tout. Vienne donc une femme de génie !

Ceci vous fournira une lettre qui m'amusera, et à moi une réponse qui vous amusera aussi. Quant à madame L***, vous avez bien raison sur elle. Pour ma part, je l'aime beaucoup et je le dois : elle a pour moi la bonté la plus attentive, la plus continue, mais elle est fort légère, en ne croyant pas l'être. Son défaut, c'est de juger mal, hommes et choses. Elle est fine, et cependant elle ne pénètre guère les gens qui sont auprès d'elle; par exemple, moi. Elle ne se doute nullement de moi, elle me suppose une grande confiance en elle, et il n'en est rien. Je sais qu'elle a dit à quelqu'un que je lui avouerais toute sorte de choses que je n'oserais pas vous confesser à vous, ma mère. Elle se trompe, certes ! et en général elle croit trop facilement qu'on l'aime beaucoup. De là ses exigences, ses mécomptes. C'était à elle, cependant, à apprécier les témoignages de tendresse qu'on lui donne. Il n'est malheureusement pas vrai qu'elle soit aimée, c'est tout le contraire. Il est trop vrai que

je ne l'ai jamais vue entrer nulle part — je dis nulle part — sans que tout le monde se tût, et eût l'air plus ou moins gêné. Cela serait un malheur si elle s'en apercevait, mais qu'importe, puisqu'elle ne s'en doute pas? Je vous dis là tout, et je finis encore en vous disant que je l'aime bien.

Quant à *Bourguignon, ce fatal objet d'un amour*, etc., vous le verrez, j'espère, quand il sera à Saint-Sauveur[1]. Il sera bien grossier s'il ne fait pas une petite course pour vous aller trouver. La lettre de madame de X*** est très flatteuse, et me donnerait de l'orgueil, si je ne savais pas qu'il est très possible d'avoir cette bonne opinion de moi, et de la perdre ensuite, quand on découvre toutes les faiblesses et tous les vides que je me connais. Mon art, à moi, doit être de les cacher le plus longtemps possible.

Ce que vous dites de votre maire est bien remarquable. Voilà les hommes. Oh! quelle école que ce temps-ci! Si l'on avait un brin de courage, de temps, de liberté et de talent, quels tableaux à faire! Comment se fait-il qu'il ne se trouve pas un peintre pour tant d'originalité? Où est Tacite pour racon-

1. Cette citation de Marivaux désigne M. Molé.

ter la grande histoire, et pour écrire Bonaparte? Où est La Bruyère pour peindre nos courtisans et nos valets? Où est Molière pour faire encore un Tartuffe? Et surtout, pourquoi n'avons-nous pas un Pascal? Quelles *Provinciales*, bon Dieu! Le voyez-vous sur la scène, ce casuiste politique, si sévère pour les jansénistes, si indulgent pour ceux de sa secte? Le voyez-vous amené par degrés à se contredire lui-même, à expliquer, à professer des absurdités, des atrocités; à permettre le crime, l'assassinat ou la dénonciation, qui est la même chose pourvu qu'on dirige son intention? « On peut voler, quand on vole pour la bonne cause, et il faut bien passer quelque chose aux gens du bon parti. » Mais, vive Dieu! mes *pères*, le bon parti devient le mauvais, et la bonne cause ne sera plus bonne. Relisez *les Provinciales*.

Je vous plains fort de l'embarras où vous a mis le ministre. J'ai bien peur que votre député ne soit intervenu dans les choix[1]. Il est si animé, si tranchant; il a de si fortes opinions pour et contre certains individus de son département, que je crois reconnaître là sa main. Cela est fâcheux et sans re-

1. Le conseil général qui, dans ce temps-là, était nommé par le roi, avait été renouvelé.

mède. Au reste, le pauvre M. Lainé n'est pas en odeur de sainteté. L'injure à la mode renouvelée du milieu du dernier siècle, c'est de dire de lui : *C'est un athée.* Celui-ci est neuf. Pour comble de maux, les journaux des réfugiés font son éloge en Belgique et prédisent sa chute prochaine ; j'ai grand'peur qu'ils n'aient raison.

En vérité, votre conspiration est quelque chose, et pour une conspiration de province, elle me paraît valoir beaucoup mieux que celle de Paris. Si je ne vous voyais pas si tranquille, je m'en inquiéterais ; mais Dieu veille sur vous, j'espère. Arrêtez, et faites bien mousser cela ; faites-vous valoir, et, quand tout cela s'ébruitera, je vous promets de vous faire une réputation.

Je finirai par quelques nouvelles. Notre risible conspiration nous amuse sans nous effrayer. Il est cependant certain qu'il se remue quelque chose. Je crois que ce sont les étrangers. On parle de guerre. L'Autriche et l'Angleterre nous proposeraient leur alliance. Cette alliance, qui serait dans ma politique, ne serait point dans celle du ministère. Aussi, il paraît que les Anglais demanderaient l'autre. La mise en activité de Suchet, et l'espèce de rappel du prince d'Ekmühl semblent confirmer ces

bruits. On ajoute, cependant, que le roi n'est pas décidé. Attendons!

CVI.

MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE X***,
A PARIS.

Lafitte, samedi 6 juillet 1816.

Enfin, ma chère, nous avons pris notre temps, mon mari et moi; nous avons laissé, lui les affaires, moi rien du tout, et nous sommes venus prendre cette petite vacance qui nous a réjouis. Il fait un temps magnifique, un soleil qui me donne des forces, qui jaunit nos moissons, qui console notre misère, et nous donne du courage pour porter notre disette. Je n'ai rien à répondre à ce que vous me dites des bosquets du Marais et de ces allées où vous vous promenez libre de tout souci; mais je puis vous parler de vingt lieues de pays qui se découvrent devant moi, et qui m'offrent le spectacle de la plus riche nature, couronnée par deux ou trois lignes de montagnes dont le vert se dégrade jusqu'à leur cime toujours éclatante d'une

neige qui jette véritablement tous les feux du diamant. Si vous me demandez ce que je fais ici, je ne vous dirai point que je lis *Adolphe*, que je ne trouve pas des gens pour causer agréablement, comme vous le faites dans votre beau salon ; mais je parcours mes vignes, que j'ai plantées cette année. Je regarde six belles paires de bœufs labourant les sillons que je sèmerai bientôt ; je compte les gerbes de mon seigle qu'on coupe sous mes yeux ; je me réjouis de la hauteur de mes blés, qui ont un air de terre promise, et, quand je me suis brûlée à mon soleil, je viens m'asseoir dans ma chambre ou ma cour, au milieu de tout cet attirail champêtre dont notre ami l'abbé Delille parle si bien. Lafitte n'est qu'une ferme, ma chère, mais une belle ferme, dans une position magnifique ; et, quand on s'y trouve plantée comme j'y suis maintenant, on s'y sent allégée de mille soucis, en voyant comme la vie y serait toujours simple et facile, quoi qu'il arrivât. Il faut qu'il y ait quelque chose de bien naturel dans les jouissances du genre de celles dont je vous parle, puisque on y prend si vite, comme je sens que je le fais, quoiqu'elles aient été à peu près étrangères à toute ma vie passée. C'est qu'elles donnent du repos à l'imagination que tant

d'événements divers ont froissée, et que, si elles sont circonscrites dans un certain cercle, en récompense elles ne laissent guère de chances aux mécomptes. Vous imaginez bien qu'ici mon mari est encore de meilleure humeur que moi ; nous rions tous deux de nous voir des visages si épanouis, quand nous nous sommes quittés un moment et que nous nous retrouvons dans nos champs; et nous nous entendrons fort bien encore, quand il nous faudra rentrer dans notre noire ville.

Vous êtes toujours une bien bonne et bien aimable mère, dans tout ce que vous me dites de notre enfant; je crois comme vous qu'il n'y a point encore d'amour à tout ce qu'il fait; cela pourrait d'abord paraître un peu singulier; mais Charles n'est jamais oisif, son esprit lui fait du bruit, sa tête travaille sur des matières sérieuses, il a du dégoût de tout ce qui serait du libertinage. Quoiqu'il ne montre pas d'embarras dans le monde, il y a de la timidité dans le fond de son caractère, et il aurait de la peine à se décider à tout ce qui aurait couleur d'entreprise ; il faudrait qu'il rencontrât une femme qui lui plût; je ne la vois pas encore dans votre société ; en l'attendant, il s'occupe, s'amuse, m'écrit qu'il est heureux.

Nous l'avons accoutumé, de bonne heure, à bien voir que la liberté d'agir, de penser et de dire que nous lui donnions, tenait à la confiance qu'il nous inspirait. On élève l'âme des jeunes gens en leur montrant de l'estime, et cette petite phrase rejetée dès la jeunesse sans affectation et à propos, *quand on pense comme vous, quand on sent comme vous*, les accoutume, les force presque à bien penser et à bien sentir. J'y ai mis toute mon application dans l'enfance de Charles, de même qu'à le former à une extrême discrétion en lui confiant des choses qui avaient une apparence d'importance, de manière que, tout jeune qu'il est, il est déjà très *sûr* dans le commerce, ce qui est d'un si grand avantage; je n'ai pas de secret que je craignisse de lui confier.

CVII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, mardi 9 juillet 1816.

J'ai trouvé votre lettre ce matin, mon cher enfant; je vous en remercie. Elle est charmante,

votre lettre; vraie, aimable, naturelle comme vous. Elle est aussi toute pleine de confiance ; j'en suis digne par la manière dont je vous comprends. Enfin, il me semble qu'il y a entre nous quelque chose de plus que ce que la nature y a mis. Tout cela m'a fait un bien extrême à sentir et à penser aujourd'hui; mais je n'y réponds qu'en peu de mots, car j'ai le cœur contristé. J'avais laissé, hier, Lafitte florissant. Ce soir, un orage épouvantable, qui m'a accompagnée dans mon retour, a crevé en même temps sur une partie de nos blés et de nos vignes, et nous voilà grêlés et désolés sans que je puisse savoir encore à quel point se porte le dommage, mais je le crois considérable. Il y a eu bien du dégât dans le pays et, en même temps, dans beaucoup d'autres parties du département. Ce désastre va augmenter le prix du blé et accroître la misère qu'on supportait avec courage par l'espérance de cette belle récolte. Il y aurait de quoi faire perdre la tête à votre père et à M. de Villèle, s'ils ne l'avaient pas si bonne. Je vous avoue que je suis désolée. La petite circonstance du plaisir que j'avais trouvé à aller regarder mes belles moissons, et le mal que m'a fait cet orage qui m'a prise en route, et que j'ai vu sous mes yeux ren-

verser et briser tout dans les champs, la désolation des paysans qui pleuraient par les chemins, tout cela m'a fait mal, et j'en suis, ce matin encore, tout ébranlée.

CVIII.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, mardi 9 juillet 1816.

J'ai mille choses à vous dire, ma chère mère, et je ne sais par où commencer. Votre lettre est si pleine, mon esprit aussi; en vérité, il y en a pour un volume. Commençons par les affaires. Poussez et surveillez votre conspiration. Si on en parle ici, nous la ferons mousser auprès des *purs*, mais non des autres, car on en est las, et l'on se moquerait de nous. Je conçois tout ce que votre conseil général a dû vous donner de tracas; ma tante le sent aussi, mais tout le monde ne le sent pas ici de même; elle a eu là-dessus plus d'une dispute très vive contre M. Pasquier, même avant que vous en eussiez écrit, car on en avait parlé ici. M. de

Catellan lui en avait dit un mot; vous le trouverez bien animé. Il se trompe quelquefois. Il a l'air de croire que vous faiblissez là-bas, qu'on a de l'ascendant sur vous. Il est bien capable de l'avoir dit au ministre. Entre nous, permettez-moi un petit conseil. Personne ne sait comme moi combien votre modération est ferme, mais je vous dirai qu'il n'y a peut-être pas dans le royaume un homme plus prononcé, plus outré contre la Chambre et les exagérés que le ministre. Il y porte toute la véhémence de son beau caractère; il est continuellement contredit par des préfets qui lui désobéissent. Il ne serait peut-être pas mal que mon père, dans ses lettres, parlât très fortement contre l'exagération, afin de ne point laisser prendre à M. Lainé une idée qu'on pourrait peut-être lui donner ici, et qu'il serait trop prompt à recevoir. Vous entendez à demi-mot, et vous ferez de tout cela ce que vous voudrez. Tout cela est bien contrariant. Mais, enfin, attendons; tout s'arrange. La preuve en est que notre France s'arrange bien, elle, après tant de dérangements. Vous avez vu la fin de notre bizarre conspiration[1]. Cette affaire-là peut donner à penser, non

1. Cette conspiration est celle de Pleignier, cambreur, et de Carbonneau, secrétaire de la fédération de 1815, qui avaient rêvé

par elle-même, mais par les discours de ces hommes, leur caractère et leurs étranges opinions. Comme ces gens-là parlent! Il n'y a plus de peuple. « Cela est désolant, direz-vous, il faut le corriger. » Oh! non, non, c'est l'instrument qu'il faut corriger et non la matière sur laquelle on travaille; cela me semble évident.

Je me suis amusé l'autre jour. J'étais chez M. l'abbé de Montesquiou. Il y avait là M. Garnier. Le voilà qui se met à parler des affaires, mais en grand et avec généralité; et voilà mon homme qui nous défile tout ce que je me répète à moi-même tous les jours : et la distinction des aristocrates et des royalistes, et Louis XI et Henri IV et Richelieu, et l'amour de l'égalité, la guerre de l'amour-propre, et tout cela presque dans le même ordre et les mêmes termes que je puis bien vous l'avoir écrit vingt fois! Je l'écoutais en silence, et je réfléchissais sur la singularité d'un temps aussi instructif que le nôtre, où moi, à vingt ans, les yeux à peine ouverts, je

un second 28 mars, sans empereur. Ils avaient formé le projet d'attaquer les Tuileries, mais s'étaient querellés sur les moyens d exécution, et avaient été arrêtés avant de rien tenter. Leur procès commença le 29 juin, devant la cour d'assises. Les trois principaux accusés furent condamnés à la peine des parricides, et exécutés le 29 juillet.

me trouve les mêmes doctrines, et je fais les raisonnements d'un homme d'âge et d'expérience; lorsque voilà que, tout d'un coup, il se met à parler de la guerre et de Bonaparte, et il ajoute : « Leur Louis XIV, c'est le même système; il a fait la même chose dans son petit cercle, *il a fait le petit Bonaparte.* » Ce sont ses termes; je vous avoue que cela m'a paru curieux. Ce qu'il dit là a besoin d'être expliqué, restreint, commenté; mais le rapprochement m'a paru plaisant, et je me suis bien promis de vous le conter.

Je ne parlerai plus davantage d'une dispute où vous avez raison, et moi aussi. Quant à une comparaison de César avec Henri IV, j'y tiens. Il me semble que, quand vous m'alléguez l'air gascon de Henri IV, vous ne raisonnez pas avec votre élévation ordinaire. Ne voyez-vous pas cette grande âme qui pardonne, cette bonté toute *royale* (je ne sais pourquoi je me sers de ce mot), cette absence absolue de petitesse. C'est là le trait saillant; César aussi a envoyé des vivres au camp ennemi. César aussi disait cette inconcevable et magnanime parole : *Ils me tueront.* La vraie différence est que César méprisait les hommes. Cherchez le *Suétone* de Laharpe; lisez le morceau qui suit la vie de César. C'est ce que j'aime le mieux

dans tout Laharpe, et je suis bien fâché qu'il l'ait fait. Quant à ce que vous dites de la Ligue et du caractère des hommes de ce temps-là, vous avez bien raison. D'eux à nous, il y a la distance du fort au faible. Mais, que voulez-vous! force et barbarie, faiblesse et civilisation, voilà le lot des hommes. Vous regrettez le fanatisme? Vous n'êtes pas dégoûtée; et, moi aussi, j'écrirai des pages là-dessus, je crois même que je les ai écrites. Je vous les lirai quand je serai là-bas; mais, malgré tout cela ou plutôt à cause de tout cela, il serait facile de prouver que, quand les lumières sont le signe distinctif d'un siècle et d'une nation, c'est une sorte d'enthousiasme et de raison, de fanatisme et de lumières qu'il faut inspirer et rendre forte, en l'appuyant sur les choses.

Telle était à peu près la disposition de la partie de notre nation dans ces belles années de 1780 et suivantes. Mais, les maladroits! ils ont tout gâté; on a gêné l'essor, et bientôt on a vu remettre cette cause des lumières et de l'humanité dans les mains de ce qu'il y a de moins humain et de moins éclairé. De là, la Terreur et ce singulier mélange de la force des temps barbares, et d'un fonds d'idées appartenant au siècle le plus poli. Qu'est-il arrivé de tout

cela? Cette grande épreuve a dérouté les esprits courts, effrayé les esprits faibles, discrédité les esprits forts. Il s'ensuit que personne n'a plus de cœur à la confiance, d'enthousiasme, d'espoir; on ne croit à rien, on ne tient à rien. « Tout cela, m'allez-vous dire, fait une faible nation! » Eh! mon dieu, oui, et c'est ce qui me désole, et ce que je n'avouerais pas pour tout l'or du monde à d'autres que vous. Il ne faut pas en souffler mot; car, si on leur disait, une fois, qu'on ne fait pas de cas d'eux, ils se croiraient dégagés de tout, et ne se donneraient plus la moindre peine. Ils ne vaudraient plus le peu qu'ils valent. Voilà où j'en suis, où j'en ai toujours été, et tout cela parce qu'on a commencé un siècle trop tard à mettre les choses en harmonie avec les besoins nouveaux. On a attendu la marche des idées, il fallait la devancer; c'était là le génie, la prévoyance, la découverte à faire. Il fallait, avec les premiers termes de la progression, deviner l'inconnu qui était le dernier. Voilà tout un système tronqué, mais qui semble intelligible et très applicable aux événements. Vient à présent la grande question de l'avenir, et, celle-là, ce n'est pas dans une lettre qu'il faudrait l'attaquer. Qui est-ce qui s'en doute? Qui est-ce qui y pense? Personne. Le *curé* me disait

l'autre jour : *La civilisation expirante*, etc.; il a peut-être raison.

Parlons d'autre chose, d'*Adolphe*, par exemple. Vous me direz : « La femme aime mal ; » et je vous répondrai : Je n'y ai pas regardé. D'ailleurs, oui, elle aime mal, elle est faible et égoïste, son amour est intéressé, sans délicatesse ; cela se peut. Il n'y a même pas d'amour, j'en conviens ; et c'est le mérite particulier de ce roman. C'est pour cela qu'il est vrai. L'amour, dans presque tous les romans, est un sentiment rare, presque idéal ; ses malheurs nous intéressent sans nous rien faire éprouver, et, en effet, je ne pense pas que, partout où il y a une grande passion, il puisse y avoir de ces souffrances bien vraies, bien réelles, sans ressource, sans consolation. Mais où est le véritable malheur, la souffrance commune, sociale, pour ainsi dire? C'est dans ces amours sans enthousiasme, dans ces passions comme du moins on en trouve dans le monde. Voilà la vérité ; et c'est là ce que je trouve dans *Adolphe*. Il ne faut pas être un prodige pour rencontrer les mêmes circonstances, les mêmes sentiments que lui. Aussi est-ce une lecture pénible. Tout cela est trop près de nous ; il n'y a rien de romanesque, c'est-à-dire hors de la sphère commune ; et remar-

quez bien que les romans supérieurs sont tous dans le même cas, témoin votre *Clarisse*, et, dans un autre genre, *Gil Blas*.

Voilà mes petits préparatifs pour la discussion que ce roman ne manquera pas d'amener. Passons à un autre. Oui, *Charlemagne*[1] est tombé, et puis s'est relevé; mais il ne durera guère; on n'y va plus, et il mourra tout doucement; mais attendez un peu : vous croyez peut-être que je vous dis cela patiemment, et que je n'y pense plus? Point du tout. Savez-vous pourquoi cet ouvrage ne réussit pas? C'est qu'il n'est pas compris! « Ah! mon fils, c'est madame de V*** qui t'a soufflé cela. » Non, ma mère; avant de l'avoir écoutée, sans préventions, j'ai été aux *Français*, et j'ai été enchanté, oui, enchanté. Certainement, en y regardant bien, je trouverais quelques effets forcément amenés, quelques invraisemblances, et des vers bizarres. Mais je n'y veux pas regarder, et je dis qu'il y a des situations théâtrales, de ces nœuds tragiques qui ne se dénouent point, mais qui se déchirent, et des vers admirables. C'est un style brut, mais fort, et souvent éloquent; c'est de son bon temps,

1. Tragédie de Lemercier.

et madame de V*** avoue qu'il n'écrirait plus ainsi. Et puis, ce qui est remarquable, ce sont les caractères; ils sont d'une vérité et d'une suite, d'une continuité merveilleuses. Je vous assure, et bien froidement auprès de ma table, qu'il y a là de beautés du premier ordre. Si vous saviez comme je défends cet ouvrage, comme je prétends l'entendre! Madame de V*** est ravie de moi, et, comme, malheureusement, je n'ai personne contre qui j'ose ou je daigne disputer, je suis obligé de ravaler tout le flux d'idées qui m'étouffent. Il y a là des choses vues de bien haut, et à grande profondeur. Et puis il y a de bien beaux vers. Les journaux sont absurdes sur cette pièce-là. La société ne l'a ni vue ni jugée, et je suis fâché que vous soyez si loin pour vous crier *merveille*, en dépit de vous. Je serai désolé si la pièce vous arrive imprimée, parce qu'alors tous ces défauts pourront vous dégoûter, et vous me prendrez pour un fou. J'ajoute, en parenthèse, que Lafon joue étonnamment bien le rôle de Charlemagne. Mademoiselle Georges m'a enchanté. Enfin, depuis des siècles, je ne m'étais autant amusé au spectacle; il y avait deux ans que je n'avais vu une tragédie, et il y en avait dix-neuf que les trois quarts de celles que j'avais vues m'ennuyaient.

Mon père rit de mes mathématiques, mais vraiment il n'y a pas de quoi rire. Ce n'est pas, d'ailleurs, dans les mathématiques pures que je devine; je suis, et bien lentement je vous assure, le grand chemin. Mais c'est lorsque, en physique, je rencontre de la géométrie et de la mécanique et du *calcul différentiel* qu'avec ce que je sais, je suppose ce que je ne sais pas. Ce qui me désole, c'est que les mathématiques devraient être la plus belle science du monde, et on l'a gâtée à plaisir. Il n'y a que les parties très élevées qui soient bien traitées. Il n'y a pas eu un grand génie qui se soit mêlé d'être élémentaire, et c'est le diable de se tirer de M. Bezout et de M. Legendre. Parlez-moi de la chimie! Voilà ma science; mais comme elle est faite, celle-là! Faite? Ne trouvez-vous pas que j'en parle comme d'une maîtresse? Et puis, si vous saviez avec quelle netteté, quelle précision, quel ordre on nous l'enseigne! Comme nos livres sont bien faits! C'est là qu'on peut deviner ce qu'on ne sait pas, qu'on se passe aisément même des découvertes qui sont encore à faire, et que l'on n'est jamais gêné ni déconcerté par celles que l'on fait. Les places sont si bien faites que chaque vérité nouvelle qui apparaît trouve la sienne toute prête.

A propos, ceci est sûr autant que ce peut l'être, Zéphirine et Constantin en conviennent. Vous savez bien le frère aîné de *Manon*[1]? Eh bien, il a une maîtresse. L'auriez-vous cru?

CIX.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, mercredi 11 juillet 1816.

Je vous disais, l'autre jour, que votre lettre était arrivée fort à propos; il est assez ordinaire que ce qui me vient de vous soit ainsi reçu, mais enfin, cette fois, c'était mieux encore que de coutume. Vous savez que, quoique j'aie la prétention d'être une femme raisonnable, j'ai bien aussi ma petite part de vivacité dans l'imagination. J'avais pris chaudement à la liberté que j'avais respirée à Lafitte, et à toutes les riantes pensées que me donnaient nos belles campagnes; je jouissais de toute la plénitude d'une confiance que je me persuadais devoir être cette fois sans mécompte, mais vous conviendrez

1. Ce frère de Manon est le roi Louis XVIII.

que j'ai reçu promptement la leçon que tout est plus ou moins fragile dans ce pauvre monde. Je suis donc revenue toute constristée, et c'est vous, cher enfant, qui m'avez remontée.

Il y avait dans votre lettre je ne sais quelle ouverture de cœur, quel abandon de pensée qui m'a charmée. Il n'est rien qui me plaise plus dans mes amitiés qu'une confiance sans réserve; elle est pour moi le plus grand agrément de toute liaison naturellement sincère; je ne sais guère, je ne sais point me contraindre avec ceux que j'aime, et, quand ils se fient à moi, j'y trouve réellement une douceur infinie. Cette manière d'entendre l'affection ne se rencontre pas toujours dans le degré où nous sommes; elle acquiert même encore un prix de plus avec vous qui, en général, ne vous livrez pas. En voilà donc beaucoup à la fois pour me satisfaire dans ma tendresse, et même je pourrais ajouter ma vanité. Ainsi, je trouve que mon affection pour vous est encore embellie d'une petite pointe de reconnaissance sur l'opinion que vous avez de moi, dont je vous remercie du plus tendre de mon cœur. Car, enfin, pourquoi ne remercierait-on pas son fils? Je ne sais comment sont les autres mères, mais me voilà telle que je suis pour vous. Quant à madame

de S***, je ne crois pas trop à cette préférence que vous pensez voir; elle me paraît juger trop juste les causes de ce regain dont vous parlez pour en être séduite. On fait très facilement aux femmes une première illusion; elles courent au devant; mais, dès qu'un premier mécompte les a averties, et qu'elles ont reculé, il est rare qu'elles reviennent au point où quelquefois on voudrait les ramener, et c'est alors qu'elles disent ce joli mot de l'un des romans de madame Cottin : « Personne ne vous aimera plus comme moi, pas même moi. » Mais, tout éclairées qu'elles sont, un reste de faiblesse, et aussi un peu de vanité font qu'elles ne repoussent point de certaines apparences, parce qu'elles les remettent, aux yeux du monde, dans une situation qui affaiblit l'impression donnée par l'observation du refroidissement. Elles se dissimulent à elles-mêmes la satisfaction de leur amour-propre, en donnant à leur conduite la couleur d'un retour généreux; mais, enfin, ce retour est si calculé, ce pardon se fait tellement sentir, que, pour des yeux attentifs, il est visible que le cœur n'entre pas comme autrefois dans cette conduite.

Nous nous entendons bien encore sur notre étonnement mutuel de ces exigences sans amitié qu'on

rencontre si souvent dans le monde. Pour moi, je ne sais ce que c'est. On en est peut-être moins susceptible quand on a eu, comme il m'est arrivé, le cœur rempli de bonheur par des sentiments vifs qui occupaient beaucoup. On n'a pas mal exercé chez moi aussi, dès ma jeunesse, ce que vous appelez le *bras gauche*, et qui pourrait bien être le bras droit, quand on le dirige bien. C'était un des goûts de votre grand'mère, que d'éveiller l'esprit. Vous vous en êtes ressenti comme moi ; mais, en même temps, elle m'aimait, et me le laissait voir, de façon à donner aussi de l'activité à mes sentiments. Votre père a encore animé tout cela ; une jeune maternité[1] a comblé, en quelque sorte, mes affections, et j'ai passé un long temps sans éprouver le moindre besoin de l'intérêt du monde. De là, peut-être, soit dit en passant, cette disposition assez indulgente que j'apporte dans la société, qui me rend facile à vivre, et dont je ne puis tirer aucune vanité, puisqu'elle a été l'ouvrage des circonstances. On juge habituellement avec peu de rigueur ceux dont on n'exige rien. Le bonheur, mon enfant, fait la plus grande partie des femmes, et c'est, peut-être, d'après

1. Elle avait dix-sept ans lorsque mon père est né.

cela qu'elles ont quelque raison de se plaindre à leur mari des faiblesses dont elles se sont rendues coupables.

Mais il me semble que tout ce que je dis là est comme une parenthèse. Je viens à madame Molé, dont je voulais vous parler. Je pense d'elle à peu près tout ce que vous m'en dites, et je ne suis pas étonnée que vous ayez trouvé du charme à la regarder vivre dans le repos de la campagne. Je me rappelle y avoir reçu, une fois, la même impression que vous; c'était lorsque nous jouâmes la comédie [1]. Sa douceur inaltérable, cette absence complète de coquetterie, la naïveté de son plaisir, son attention à ce que tout le monde fût content, ou au moins point blessé, tout cela me frappa et me donna une bonne opinion d'elle. Je crois bien qu'elle a plutôt l'esprit qu'on doit à la bonne compagnie, quand on y a toujours vécu, que celui qu'on tire de son propre fonds; que la mère, devenue un peu personnelle par l'habitude constante du succès dans les petites choses, lui a inspiré quelque peu de cette disposition; de là cette froideur extérieure, cette absence de mouvement, ce certain manque d'étendue dans

1. On avait joué le *Tartuffe* en 1813. Ma grand'mère jouait Elmire, et l'acteur Fleury Tartuffe.

les idées qu'on acquiert aux dépens d'émotions, quelquefois trop fortes, qui forcent les imaginations actives à penser sur ce qu'elles ont senti; mais, enfin, elle a des vertus solides, de la sérénité, et surtout un caractère qui appelle l'estime et qui a du repos et même de la dignité. Pour dire encore un mot sur les femmes, dont, depuis quelque temps, je suis bien en train de vous parler franchement, c'est précisément du mal des préventions qu'elles ont le plus de peine à se défendre. Leur tact est prompt et actif; elles saisissent vite, et, comme tous les êtres faibles, elles tiennent à ce qu'elles croient avoir découvert seules, ou au moins plus vite que les autres.

Puisque nous sommes sur le chapitre des femmes, il ne sera pas difficile de passer, n'est-ce pas, à celui de l'amour? Dans votre galanterie, vous direz que c'est toujours traiter le même sujet. Et puis une petite réflexion vous fera peut-être penser que non. Je vous avouerai, mon cher ami, que je ne suis pas bien habile pour trouver les vraies raisons de cette belle indifférence dans laquelle on trouve mauvais que vous demeuriez. Vous en accusez votre pauvre esprit, que vous me jetez souvent à la tête comme un reproche que je devrais me faire.

Mais savez-vous que je n'aurais aucun remords, s'il m'était bien prouvé que je fusse pour quelque chose dans la manière dont il s'est développé? Comme il me semble qu'il est habituellement juste et qu'il vous mène assez bien, moi, je vous avoue que je l'aime, et que je suis toute prête à le prendre sous ma protection, quand vous parlerez du tort qu'il vous fait. Mais vous vous trompez : je ne dirai point que ce soit faute d'imagination si vous n'êtes pas encore amoureux. Il me semble, que ni la vraie sensibilité du cœur, ni même l'imagination n'entrent généralement dans le premier amour des jeunes gens. C'est un premier pas indiqué, je crois, par la nature, et que le plus ou moins d'oisiveté fait faire plus ou moins promptement. Il y a dans *Émile* de belles pages là-dessus. Enfin, vous attendez donc une femme de génie? Voilà, ma foi, une belle idée! Votre père, qui prend la liberté de se moquer un peu de ce que nous nous écrivons, me charge de vous dire qu'il parierait que vous finirez par être amoureux, au contraire, d'une femme qui manquera d'esprit. Moi, je vais vous dire ce que vous attendez dans votre paresse, dans votre modestie, je devrais dire votre timidité qui est réelle, quoiqu'elle soit toujours sans embarras : c'est une

emme assez jolie et assez aimable pour vous plaire et qui vous aime assez pour faire quelques avances qui vous mettent à l'aise sans choquer votre délicatesse, et il est très vraisemblable que vous la trouverez, et qu'alors vous ne vous soucierez guère qu'elle ait un esprit si supérieur. Quoique cette personne-là doive nécessairement me faire un peu reculer dans vos affections, mon cher fils, je vous la souhaite de tout mon cœur.

J'ai été interrompue dans cette belle dissertation par une lettre de M. Molé[1] que je vous envoie. J'aime la manière dont il me parle de vous, et

1. Voici cette lettre :

Saint-Sauveur, 6 juillet 1816.

Je reçois à l'instant, madame, votre tant aimable lettre; vous voyez que la vie ambulante que je mène m'a privé bien longtemps du bonheur de la recevoir. Mais serait-il possible que, si voisin de vos sources, je fusse privé de celui de causer avec vous? Me voilà dans un lieu que vous avez habité. Je me baigne à Saint-Sauveur et j'y bois les eaux de Cauterets; je suis persuadé que ce régime vous conviendrait à merveille. On assure que vous êtes à Bagnères-de-Luchon? Cependant on ne donne là-dessus aucune certitude. Je vous remercie mille fois de la bonne hospitalité que vous me destiniez. Il m'a été impossible de prendre la route de Toulouse, que tant de raisons me portaient à préférer à toutes les autres. Veuillez dire à M. de Rémusat combien j'ai regretté de venir dans le Midi sans pouvoir m'approcher de son département. J'aurais pourtant mis un grand prix à causer avec lui et avec vous, madame, d'un pays que l'on nous dépeint sous des couleurs qui me sont bien suspectes. Nous avons à Saint-Sauveur

surtout qu'il me dise que vous êtes modeste. Les facilités que vous trouvez dans notre société ne vous mettent à l'aise que ce qu'il faut, je le vois et j'en suis charmée; car rien n'est de si bonne grâce que de faire quelquefois oublier, par son esprit et sa raison, qu'on n'a que vingt ans, sans l'oublier jamais soi-même. D'après ce qu'il dit, vous lui écrirez si vous voulez; sinon, à son retour, vous lui direz que vous n'avez point osé; ce sera selon votre plaisir, et que ce soit simplement et naturellement, en ne livrant à la poste que ce que vous croyez qui ne le gênerait point à recevoir.

quelques-unes de vos administrées qui me paraissent peu propres à m'éclairer. Je leur trouve plus d'esprit que de ce bon sens dont vous parlez, et qui vous paraît si rare, et qui ne m'a jamais paru plus commun. Pour Bonaparte, c'était un autre genre de déraison. Mais chaque époque a le sien, et, en France, il n'y a qu'une religion à laquelle on soit fidèle, c'est celle de l'exagération et de l'extravagance. Ceci ne s'applique qu'à la bonne compagnie; pour le peuple, « le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante ».

Je vous remercie, madame, de m'avoir donné l'occasion de vous dire à vous-même ce que j'ai si souvent dit aux autres de monsieur votre fils. Je vous assure que, tout simplement, il est impossible de le connaître sans s'y attacher. Il a toutes les grâces de son âge, y compris la modestie, et il promet tout ce qu'on peut attendre d'un âge plus mûr. Je serais charmé qu'il m'écrivît et qu'il crût bien que je saisirai avec empressement les occasions de me rapprocher de lui.

Veuillez agréer, madame l'hommage de mon respectueux et bien ancien dévouement.

MOLÉ.

CX.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, samedi 13 juillet 1816.

Il me semble qu'il y a un point sur lequel je suis en retard : c'est votre dissertation métaphysique. Je l'ai lue à Lafitte, et je l'ai trouvée claire et nette. Il me semble que, si votre Condillac avait mis en effet le mot de *perception* en intermédiaire, comme vous le faites, tout se serait parfaitement expliqué. Dans les sciences, il ne faut pas de sous-entendus ; on doit, au contraire, marcher si bien pas à pas, qu'on ne puisse rien placer entre les idées de celui qui démontre. Votre père, à qui je lisais tout haut cette petite dissertation, avait bien envie de dire comme Voltaire. *Et metaphysica vanitas !* mais, comme je l'avais prié instamment de ne se moquer ni de vous, ni de moi, ni de Condillac, il a trouvé que vous répondiez juste à mes questions, et que vous aviez suffisamment l'intelligence de ce gali-

matias philosophique; pardonnez-moi cette irrévérente expression.

Il était d'assez mauvaise humeur, votre père, de ce beau caquet femelle qu'on vous a fait : « Que diantre ces femmes veulent-elles à mon garçon? Eh! qu'elles le laissent travailler, vivre et aimer en repos! » Moi, je trouve qu'il n'y a pas grand mal à tout cela. Vous y trouvez le monde dans toute la puérile importance qu'il donne à mille niaiseries; vous démêlez assez bien vos jugements des préventions qu'on veut vous imposer; vous vous accoutumez à louvoyer seul entre ces gros petits embarras; et, s'il est vrai que vous trouviez que votre pauvre femme de mère soit un peu moins susceptible de certaines faiblesses de ce genre, vous m'en aimerez davantage, et je serai bien heureuse que votre confiance soit la récompense d'une raison que je dois encore plus aux circonstances, assurément, qu'à mon mérite. Ce que vous me dites de cette personne, si bonne au fond, que nous aimons tous deux, et qui n'a d'autre tort que de se croire solide précisément sur les points où elle est le plus légère, est parfaitement juste. Elle observe peu, et juge vite sur des généralités d'opinions établies. C'est, par exemple, ce qui lui fait dire que vous

n'auriez pas une confiance entière en moi, et que vous la chercheriez pour vos aveux. Il est établi, en général, qu'il y a toujours un peu de crainte dans les relations de fils à père ou à mère, et elle part de là pour conclure. Elle vous croira léger, parce que vous avez de la gaieté dans l'esprit. Elle supposera que je suis plus sévère qu'elle, parce que je prends souvent les choses plus sérieusement, ou plutôt plus vivement qu'elle; et le fait est que je ne suis pas sévère du tout, et qu'il y a plus de gaieté au fond dans mon caractère que dans le sien. Je crois que son esprit est, ce qu'on appelle dans le monde, plus piquant que le mien; il a de la grâce et de l'originalité; je pourrais bien, moi, avoir l'inconvénient d'un peu de pesanteur, parce qu'il est dans mon goût de pousser les choses aussi loin que je puis. Je cherche le fond, comme dit madame de Vannoise; cela retarde un peu; il faut du temps et ses aises pour cela; le monde qui court toujours n'aime guère cette allure qui le retient. Aussi, je crois que, pendant la première heure, et il n'y a guère d'individus dans la société à qui on puisse en demander une seconde, cette personne dont nous parlons sera toujours plus aimable que moi. Plus tard, je pourrais bien avoir

l'avantage. Voilà, franchement, mon enfant, ce qui me paraît d'elle et de moi. Vous ferez mieux que nous deux, parce qu'il me semble que vous prenez bien le train des gens avec qui vous êtes; c'est un grand avantage qu'il faut vous appliquer à conserver. L'important, dans ce monde, c'est de renvoyer les gens contents d'eux; alors ils le seront toujours de nous.

Il serait à souhaiter qu'on exécutât votre idée de faire des *Provinciales* pour ce siècle. Les casuistes politiques nous mèneraient aussi loin que les autres, et je mets en fait que je vois ici des gens qui arriveraient, de maxime en maxime, à la nécessité d'une petite Saint-Barthélemy. La grande phrase à la mode : *Ils nous tueront, si on ne les tue,* est le fond de tout cela. Peur et vanité, voilà le mal de la France. L'inconvénient, c'est qu'il n'y a de secret pour personne; on se sait parfaitement. Il y a pourtant mille masques, mais je ne sais quelle lumière frappe toujours *d'aplomb* sur eux, et n'en fait plus qu'une gaze légère au travers de laquelle tout est surprise. Savez-vous la grande faute qui me frappe? c'est que bien des gens font comme celle que je disais tout à l'heure : les noms les trompent sur les choses. Le rétablissement des

uns leur persuade le retour des autres; ils concluent aussi sur des conséquences générales; ils vont d'après cela, et les voilà comme affublés d'un costume qui grimace et ne va plus du tout. C'est le portrait du Dévot, que vous m'aviez indiqué dans La Bruyère, qui m'a fait faire cette belle réflexion. Je suis demeurée un moment stupéfaite, en vérité, de voir qu'encore à présent, je trouverais des modèles à cette peinture. Eh! mon ami, si nous voulions marcher avec notre temps, être vrais et naturels, nous retrouverions notre énergie, et nous serions en proportion avec l'histoire de ce siècle, qui est si grande, et nous laisse si petits, absolument par notre faute. Je suis sûre que vous direz que je pense juste. Vous pousserez ces réflexions mieux et plus loin que moi.

Lundi.

Le courrier d'hier ne m'a rien apporté de vous. Je m'y attendais; mais, ces jours-là, je ne suis point pressée qu'il arrive. Madame Chéron m'écrit que vous allez à Auvers; votre père remarque, en riant, que vous faites votre Droit un peu à l'aise. Mon Dieu! que je voudrais que votre tante obtînt un

congé pour lui; car, si nous n'en avons point, mille affaires seront dérangées, et, d'ailleurs, comment viendriez-vous? Je ne vous aimerais pas trop en diligence; c'est une faiblesse, car tout le monde y va; mais je ne suis pas forte sur tout.

Notre conseil boiteux[1] s'assemble aujourd'hui. Votre père va faire son petit discours, et porter son compte rendu. Ce conseil voudrait faire l'abandon des deux millions d'impôts, à condition qu'on les abandonnât au département pour ses chemins. Nous sommes pauvres, nos chemins se gâtent, nous ne pouvons suffire à nos dépenses, nous allons demander qu'on nous agrandisse sur nos voisins, qu'on diminue le nombre des préfectures; c'est ce que demandent tous les conseils du Midi, et tout cela ira mourir dans les cartons des ministres.

Il y a ici bien des opinions différentes sur les dispositions que rapportera la Chambre. Les uns croient qu'on s'entendra mieux, et qu'on écartera les questions politiques, dont on a senti le danger; les autres pensent qu'il faut reprendre toute chose avec une nouvelle ardeur. Il me semble que je vois encore bien des aversions personnelles qui nui-

1. Le conseil général.

ront aux choses, des oppositions d'individus, des comptes demandés avec aigreur à tels et tels, non seulement parce qu'ils sont ministres, mais parce qu'ils sont *eux;* et, de tout cela, il arrivera ce qu'il plaira à Dieu. Le grand bruit de notre ville, c'est qu'un ordre du ministre exige qu'on ouvre les conseils de département par un serment à la Charte. Vous voyez que nous ne sommes pas avancés. Au total, nous allons cependant beaucoup mieux : les factions existent toujours, mais on est un peu moins obligé de les écouter; la raison qu'on a semée à grand'peine pointe un peu, et c'est à vous autres de là-haut à empêcher qu'il ne nous vienne quelque grêle qui nous la coupe, comme nos récoltes.

A propos, le *curé* devient à la mode ici. Cela est comique; je ne vois goutte à rien. Si le ministère a toujours la minorité dans la Chambre, cela me dérange. J'entends quelquefois des députés qui disent : « Mais si on nous cassait ! » Savez-vous que, si cela arrivait, je ne serais pas étonnée d'un peu de mouvement dans ce Midi. Le rôle des pauvres préfets serait alors suffisamment difficile. Mon ami, c'est un chien de métier. Le nombre est grand de soins et d'embarras dont on ne sait pas gré ; il ne faut pas moins faire son devoir, se satisfaire de sa

propre conscience, et être prêt à tout, sans trop craindre ni prévoir d'avance.

CXI.

MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE X***, A PARIS.

Toulouse, dimanche 14 juillet 1816.

Voilà une belle date, ma chère! Il s'agit de savoir si nous avons gagné quelque chose en raison depuis le jour qui l'a rendue à jamais fameuse; c'est ce que je n'oserai décider, et ce à quoi il ne faut peut-être pas penser.

L'absence est insupportable! je ne sais plus où vous en êtes, je n'ai pas de lettres de vous, je ne sais où cette lettre vous trouvera. Moi, je pars décidément lundi, et j'emporterai avec moi le *dragon*[1] de savoir si mon mari obtiendra la permission de faire la consultation qui lui est si nécessaire. Le règlement relatif aux préfets, s'il est exercé rigoureusement, me paraît singulier. Pour deman-

1. Ce *dragon* est très employé par madame de Sévigné, dans le sens d'inquiétude, de souci.

der un congé et l'obtenir, il faudra donc écrire : « Je serai malade dans trois mois, ou j'aurai affaire à Paris, » à peu près comme ce valet de chambre de je ne sais plus quel évêque mandait, dans *notre temps* : « Monseigneur a la fièvre quarte depuis ce matin. »

Je m'en vais donc, ma chère ; j'y trouverais quelque plaisir ou du moins quelque repos, si je ne laissais mon mari bien seul. Depuis un an, nous sommes devenus plus nécessaires l'un à l'autre ; tout le charme dont il avait semé pour moi les vingt années qu'il m'a rendues si douces n'est encore rien en comparaison de ce qu'il a été ici dans ces derniers temps. Je l'aime trop tendrement, trop complètement, pour ne pas lui être aussi bonne à quelque chose, et je sens que nous souffrirons tous deux de cette petite séparation. Vous direz, ma chère amie, qu'il y a un grand fonds de bonheur dans un pareil chagrin ; mais il impose des chances qui font trembler. Ce que vous m'écriviez, l'autre jour, sur la fragilité des biens de ce monde m'a fait venir les larmes aux yeux, Quand je songe à ma part, à ces vingt ans de bonheur en dépit de tout, je trouve cette part si grande, que l'avenir me fait peur. Pardonnez-moi de vous arrêter sur des pensées

sombres que j'écarte tant que je puis. Je vous jure que ce qui me rassure mieux que tout, c'est le sentiment intime que j'ai de l'affaiblissement de ma machine, qui ira encore quelque temps, je l'espère bien, mais qui ne m'offre guère de chances pour une longévité dont je ne suis pas encore tentée. Il me semble que je voudrais être sûre seulement de dix années, pour voir marier Charles. C'est le complément de la vie d'une femme et d'une mère; que reste-t-il après? Rien que de chanter le cantique de Siméon. Mais nous sommes si faibles, qu'il se pourrait qu'alors je priasse la mort de m'aider à charger mon fagot. Ah! ne parlons plus de cela.

J'ai fini un assez volumineux cours d'histoire que j'ai fait depuis six mois, et, en attendant mon départ et cet *Adolphe* qui ne paraît point encore ici, je relis les lettres de madame de Maintenon. C'est toujours un chagrin et un étonnement pour moi que vous ne les aimiez pas. Plus je vais, plus elles me plaisent. J'y trouve une dignité de sentiments, une piété si éclairée, si juste, qui va tellement au fait, une indépendance des prospérités mondaines, une telle sincérité sur les sacrifices qu'elles imposent, un accord si parfait de ce qui compose, à

mon avis, la vertu et la raison, que je suis toujours tentée de croire que vous ne les avez jamais lues assez posément pour qu'il n'y ait un peu de votre faute dans le jugement que vous portez de celle qui les a écrites. De pareilles lettres surprises au secret qui devait les faire disparaître, mettent la conscience comme à découvert; et qui pourrait se flatter de se tirer mieux d'une pareille épreuve? J'avoue que je ne voudrais pas livrer au public ma correspondance avec mon confesseur, si j'en avais un, et madame de Maintenon me montre bien une belle âme dans la sienne. Elle était même hors des préventions de son siècle sur quelques points; elle avait avec vous cette ressemblance d'être plus éclairée sur les défauts de ses amis, à mesure qu'elle les aimait davantage; elle me donne seule l'idée de ce précepte de tous les moralistes chrétiens de son temps, qu'il faut aimer *en Dieu* les créatures. C'est à mon avis le point le plus difficile de la religion. Il est certain qu'il éteint un peu ce que nous appelons l'imagination, car il nous met incessamment sous les yeux le néant de toute chose; mais c'est ainsi qu'on entendait la piété alors; elle était grave et ne souffrait pas qu'on s'exagérât rien. Enfin, madame de Maintenon était

naturelle, modeste, vraie, sensible, en même temps réservée, bonne parente, bonne amie, chrétienne, fortement chrétienne avant tout, c'est ce qui lui interdit toute exagération, et ce qui la gâte aux yeux de ce siècle-ci, qui pousse un peu sur tout, et sous l'influence duquel nous sommes nous autres plus ou moins.

Je voudrais bien emporter quelque chose à Bagnères qui me rapprochât de vous, comme nous a fait Massillon, pendant le Carême. Vous n'aurez pas beaucoup de temps, vu vos amusements du mois d'août; je vous propose cependant La Bruyère, qu'on peut prendre et laisser tant qu'on veut. Mon fils me le cite à tous moments, et cela me le fera emporter. Il y trouve à faire des rapprochements sans fin; quand il sera au Marais, faites-lui en parler; il l'applique juste, et j'aimerai beaucoup ce lien entre nous trois. L'esprit de cet enfant touche à tout, et souvent avec un grand bonheur. Il me parlait des *Lettres provinciales*, la semaine dernière, regrettait Pascal pour ce temps-ci, se le figurait mettant en scène un casuiste politique, et poussait très fort et très loin cette idée.

CXII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, jeudi 18 juillet 1816.

Si nous étions longtemps séparés l'un de l'autre, mon enfant, nous finirions par faire à nous deux de bien gros volumes qui, après tout, ne seraient pas plus mauvais que bien d'autres correspondances. Mes lettres vous paraissent assez pleines pour vous donner envie de me répondre sur-le-champ, et, quand vos réponses arrivent, il faut que je me tienne à quatre pour ne pas courir à mon écritoire. J'entends fort bien le conseil que vous donnez [1], mais on a fait ce que vous dites dans le début, autant qu'on devait le faire. Celui dont nous parlons n'aime pas trop ces sortes d'étalages de principes; il trouve qu'une certaine con-

1. Ceci est une réponse au conseil donné par mon père de faire valoir un peu auprès de M. Lainé la manière modérée, libérale et ferme avec laquelle était administré le département de la Haute-Garonne.

duite les indique assez bien, et que, si on ne juge pas de ce qu'il pense par ce qu'il fait, on en jugera encore moins par ce qu'il dira. La ligne qu'il suit est fort droite, sa marche très bonne; si on s'en écarte, il m'est démontré qu'on allumera le feu dans le pays où il est. Il ne faut pas toujours croire que la sévérité soit dans la raideur, et qu'il n'y ait pas de la raison à avoir quelques égards pour certaines petites passions qu'on empêche par là de devenir grandes; enfin, quelque fondées que soient les haines de notre député, il ne faut pas risquer de les satisfaire au risque de remuer tout un monde très vif, des vivacités desquelles on serait très embarrassé, après. Je sais bien qu'on punirait les violences; mais pourquoi faire naître les occasions de punir? Quant au blâme dont vous parlez, à l'accusation de faiblir, de se laisser aller à certaines influences, le préfet sourit de tout cela, et ne s'en montre nullement tourmenté; il suit son chemin, arrive qui plante après. Dans des temps comme ceux-ci, il ne faut pas se départir de là. On marche, dans ce temps-ci, entre beaucoup d'écueils; il faut toujours prendre garde, mon ami, à ne pas verser du côté où l'on penche. La raison elle-même, quand elle fait verser, n'est plus raison,

et, quand je vois des gens qui pensent que, parce qu'on est gentilhomme, on n'est bon à rien, je les trouve aussi faux que ceux qui supposent qu'on ne peut servir l'État qu'avec les quartiers du baron de Thundertentronckh; enfin, dans les temps de révolution, le lot des gens modérés est d'être blâmés des deux côtés extrêmes, et, s'ils sont vraiment honnêtes gens, ils n'en demeurent pas moins fidèles à leur modération. Voilà mon mot, comme dit Figaro.

Nous venons d'avoir, dans un département voisin, une très jolie petite émeute pour le pain : c'est à Castres. On avait fait deux sottises : l'une de taxer le grain, l'autre de faire marcher la garde nationale, pour apaiser le train. La garde nationale a pris parti pour le peuple; il y a eu un gendarme de blessé, et le préfet a été obligé de se transporter en personne. Tout cela me prouve à quel point votre père avait raison, lorsqu'il prenait ses précautions pour la tranquillité des marchés de Toulouse, de dire qu'en cas de bruit, la première chose qu'il ferait, c'est d'écarter toute la garde nationale. Mais ne vous inquiétez pas, nous serons sages, j'espère, et nous aurons le prix de tous nos soins.

Depuis hier, il ne pleut plus, et, si la chaleur

vient, nous commencerons nos moissons dans dix jours. Le temps qu'il a fait a été un surcroît de calamité, parce qu'il a retardé la récolte d'un mois. Si vous étiez un agriculteur administratif comme moi, vous feriez un grand *hélas!* lorsque je vous dirais qu'à Saint-Gaudens, le blé s'est vendu soixante francs, et que les malheureux paysans de ces côtés ont vécu d'herbages et de fèves qu'ils arrachaient, la nuit, en cachette, sans qu'assurément la justice entreprenne de punir aucun de ces misérables voleurs. Dans Toulouse, nous maintenons le grain à un assez bon prix. On distribue aux pauvres quatre mille soupes par jour; les jours de marché, la gendarmerie est sous les armes sans qu'on la voie, mais en cas d'événement, et tout va bien. Le plus difficile, c'est de contenir les gens qui veulent faire des affaires et gagner sur cette misère, sans les exposer cependant à la colère du peuple, qui ne demanderait pas mieux que de pendre quelque chose dans cette occasion, mais on ne lui donnera pas ce plaisir. Enfin, nous nous en tirerons avec des peines infinies dont on ne saura aucun gré. Bienheureux! si on n'en fait pas une occasion de chercher noise; car c'est ainsi que le monde est fait.

En voilà bien long sur tout cela. Il y avait beau-

coup d'esprit dans votre dernière lettre; je ne vous donne guère, ce matin, la même monnaie; mais c'est que tout ce que je vois sous mes yeux me rend un peu grossière, et je suis très touchée dans ce moment par le côté matériel de l'humanité, c'est-à-dire l'appétit. J'ai bien de la peine à concevoir tout ce que vous me dites de *Charlemagne*[1]. Les extraits des journaux m'ont mal préparée pour vos éloges. C'est un tort de l'avoir faite de manière à n'être pas comprise, cette pièce. Il me semble que je n'y vois guère de dangers; cette conspiration me paraît mal ourdie; je n'aime pas qu'on ait chargé le personnage de Charlemagne de ce roman imaginaire. Il n'y a guère de beau idéal dans une femme qui paraît sur la scène après avoir fait un enfant, et courant après un homme qui ne veut point l'épouser. Ce frère qui veut venger l'honneur de sa sœur aurait dû le mieux garder. Les journaux font encore de nombreuses citations. Ah! mon fils, quels vers! Et où sont donc ceux que vous avez trouvés sublimes? Vous me faites trembler dans votre goût et pour la pièce, quand vous me dites que vous avez été enchanté de Lafon et de made-

1. Tragédie de Lemercier.

moiselle Georges. A qui donc en aviez-vous, ce jour-là? Votre père rit de ce rire que vous lui connaissez, quand, vous et madame de Vannoise, vous dites que cela est du bon temps de M. Lemercier. Il demande où est ce bon temps? Cette pauvre cousine, elle doit être folle de vous! Je vous vois dans sa petite chambre, disant bien du mal du public, et sûrement elle ne manque pas de rappeler la chute de *Phèdre* et de *Britannicus;* et, sans rire, vous allez peut-être jusqu'à répéter toutes les paroles que Boileau adressait à Racine pour le consoler. Mais, à propos de Racine, abusez-vous assez de ma patience, avec votre maudit rapprochement éternel. Ah! que je hais M. Garnier! Me voilà de la majorité de la Chambre contre lui. Bonaparte et Louis XIV! Jour de Dieu! que vous me mettez en colère! Ils sont aux deux bouts de la ligne. Je connais mieux Louis XIV que vous; je le sais par cœur; il me semble que je l'ai vu, tant il m'est présent. Je relis dans ce moment les lettres de madame de Maintenon, qui le montrent en déshabillé; je n'ai pas mal vu Bonaparte aussi, et je vous assure qu'il n'y a pas le moindre rapprochement à faire pour l'extérieur, l'intérieur, les qualités, les défauts, les goûts, les sentiments, le cœur, l'âme, l'esprit, la

force, la faiblesse, enfin rien, rien du tout. Et n'allez pas me dire que c'est dans le système politique que, vous autres, vous trouvez un rapprochement que vous prenez de très haut. Cela est si haut, que vous êtes dans les espaces imaginaires, c'est-à-dire les rêves de l'esprit, sur tout cela. Les systèmes des hommes et leurs actions sont un peu sous l'influence de leur caractère, peut-être, et je n'en ai jamais vu de plus dissemblables. Vous me ferez écrire quelque chose sur tout cela, et je vous avertis que ce sera si bien et si fort, que je n'oserai pas le montrer.

CXIII.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, mercredi 24 juillet 1816.

L'ange exterminateur nous a donné un peu de répit, ma mère. Le jugement dernier n'est pas venu, et j'espère que nous nous reverrons avant la vallée de Josaphat[1]. C'est une chose prodigieuse

1. On avait annoncé, comme on s'en avise de temps en temps, la fin du monde pour un des jours de ce mois de juillet 1816.

comme les nouvelles se répètent, et je ne reviens pas de la rapidité avec laquelle celle de cette fin du monde s'est répandue. On a beau dire, personne n'y a cru; et ce n'est pas parce que les hommes sont raisonnables, mais parce que personne ne veut croire ce qui vient mettre un terme à ses projets, à ses espérances, à son ambition. Pour moi, à qui tout cela est égal, parce que je n'ai, je crois, ni projets, ni ambition, ni espérances, je m'occupe de vous et de moi, et voilà tout.

Je n'ai pas grand'chose à vous écrire; mais je dois répondre à mille choses de vos lettres. Dans l'avant-dernière, vous parlez de votre sérieux et de votre gaieté. Passez-le-moi, mais vous êtes plus gaie que sérieuse. Vous avez vu qu'il y avait tant de choses auxquelles il ne faut pas tenir, que vous avez, par raison, une gaieté que le naturel tout seul ne donnerait pas. Vous me direz que cette gaieté-là procède d'un très grand fonds de véritable sérieux, cela est possible, cela est vrai. Mais il faut voir plus loin pour vous juger ainsi. La personne ordinaire ou peu pénétrante ne se doute pas de cela.

Vous devenez d'une politique pratique et morale que j'admire; vous et moi, nous ferions un grand politique complet; je serais la théorie. Vous êtes

tout à fait née pour connaître admirablement les hommes. Vous êtes désintéressée, vous avez de l'expérience, un jugement mâle, et par-dessus tout cela un esprit d'observation féminin qui nous manquerait. Je ne connais que mon père qui doive être au-dessus de vous dans cet art; mais c'est qu'il est encore plus désintéressé, encore plus expérimenté, encore plus observateur que vous. Pardonnez-moi le désavantage que je vous donne.

Je savais bien que mon M. Garnier allait vous faire faire un haut-le-corps. Mais cela m'a tant amusé, que je n'ai pas pu tenir à l'envie de vous en faire part. C'est, du reste, la dernière fois que je reviens sur une question qui dure depuis trop longtemps. Elle aura eu cela de bon qu'elle va vous faire écrire quelque chose sur Louis XIV ou sur l'autre, ou sur l'un et l'autre. Puisque nous en sommes sur ce sujet, je vous citerai quelques phrases de Montesquieu, plus personnelles à Louis XIV, et peut-être assez justes; je veux que vous les connaissiez. Il dit par exemple : « Il avait les formes de la justice, de la politique, de la dévotion, et l'air d'un grand roi. » Qu'en pensez-vous? Une autre phrase où vous allez vous récrier : *Aimant les sots, souffrant les talents, craignant*

l'esprit... « Comment ! aimant les sots?... mais, mon fils, et Molière, et Racine, et mille autres? Voilà du nouveau, par exemple! Qu'aurait dit votre ami Voltaire? Les sots! » — Ma mère, tout peut s'expliquer; il ne s'agit que de s'entendre. Je vous citerai encore quelques mots : « Il n'aurait eu presque aucun de ces défauts, s'il avait été un peu mieux élevé, et s'il avait eu un peu plus d'esprit. Il avait l'âme plus grande que l'esprit. » Voyons, ceci ne vous satisfait-il pas? Je le crois juste; ce que j'aime le mieux, c'est *l'air d'un grand roi.* — « Mais, mon fils, c'est une mauvaise épigramme. » Soit; mais cette épigramme a plus de sens qu'elle n'en a l'air. Je vous ai envoyé tout cela pour vous donner lieu de le combattre. C'est une manière d'attaquer *ad hominem* que je ne me permettrais pas; je ne connais pas assez le personnage pour cela, mais on peut tout permettre à Montesquieu.

De Louis XIV et de Charlemagne à Montesquieu, il n'y a qu'un pas. Vous vous moquez de moi, soit. Mais je crois que je n'ai pas tort. Le *bon temps* de Lemercier vous fait rire? Mais vous conviendrez qu'*Agamemnon* est mieux écrit que les rapsodies qu'il nous donne depuis quelques années. Quant à la pièce, j'y ai été avec le petit Le Clerc, qui n'est

pas suspect pour la louange. Il dit qu'il y trouve de grandes beautés. Il dit comme moi: « Ce style n'est pas pur, mais il est cependant bien au-dessus de celui de tous nos poètes tragiques actuels. Il y a là de quoi faire cinq tragédies comme celles de MM. Baour[1], Delrieu, Brifaut, etc., etc. » Ceci nous a conduits à examiner pourquoi la pièce tombait; nullement par le bizarre, mais par le froid, l'indifférence, quoiqu'il y ait des situations et de l'intérêt. Nous avons trouvé, en sa faveur, qu'elle était un peu élevée et un peu savante pour le public. Et, pour faire la part de la critique, nous avons dit que le défaut de tout cela, c'était, pour parler comme les peintres, de n'être pas assez *fondu*. Il n'y a pas assez d'art, de gradations. Les métaphysiciens diraient qu'on n'y marche pas du connu à l'inconnu. On ne prend pas le spectateur où il est, on veut le faire partir du point d'où l'on part soi-même. Vous croyez m'effrayer en me parlant de *Britannicus?* Eh bien, précisément, je trouve

1. Baour-Lormian, né à Toulouse en 1770 et mort en 1854, est l'auteur d'*Omasis* et de *Mahomet II*. Brifaut a donné *Don Sanche*, qui est devenu, sans grands changements, *Ninus II*. Delrieu, né en 1763, a fait représenter un grand nombres d'œuvres dramatiques dont les plus connues sont les tragédies de *Démétrius* et d'*Artaxerxe*.

qu'il arrive, en petit, à *Charlemagne* ce qui est arrivé à *Britannicus*. Certainement, *Britannicus* n'était pas compris sous le règne de Louis XIV. Il ne l'est peut-être en France que depuis quinze ans. Je vous quitte sur ce beau rapprochement, et je vous embrasse pour six semaines.

CXIV.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Bagnères-de-Luchon, samedi 27 juillet 1816.

Me voici, mon enfant, dans ce que madame de Sévigné appelait la *billebaude*[1] des Eaux, menant une vie qui vous ennuierait beaucoup, et qui, je crois, ne m'amusera guère. Il faudrait avoir vu les montagnes pour comprendre à quel point, lorsqu'on les habite, on s'y trouve séparé du reste du monde. Ce séjour a quelque chose de l'aspect d'une prison ; elle est verte, fraîche, assez vaste, mais voilà tout.

Depuis mon départ, c'est-à-dire depuis mardi, je

1. Madame de Sévigné emploie ce mot dans le sens de confusion, désodrre

ne sais rien de personne; j'espère un peu que j'aurai quelque lettre ce soir, et, en attendant, je vous écris ce matin. Qu'on ait à dire ou non, dans ce lieu, il faut, si l'on veut donner signe d'existence aux siens, écrire à des jours et des heures très fixes, et il peut arriver que l'on cause à vide, comme je le fais maintenant. Je prévois que vous me direz le plus poliment que vous pourrez, d'ici à peu de temps, que les Eaux rendent un peu bête; car je n'aurai guère à vous dire, et je suis si déterminée à m'endormir de mon mieux, tant que je serai à Bagnères, que je vous écrirai tout bonnement pour vous prouver que je ne suis pas entièrement morte. Vous n'êtes pas, je crois, très sensible aux descriptions champêtres; je ne suis guère tentée d'en faire de mon côté; et, quant à vous parler de toutes les figures qui passent sous mes fenêtres, des beautés du bas et haut Languedoc dont ce lieu abonde, et de tous les départements du Midi, je ne m'en soucie, ni vous non plus. Resterait donc ce que je penserai, mais je ne penserai pas; ce que je sens, vous le savez, et, si je me livrais à quelque petit accès d'attendrissement, il vous arriverait fort à contre-sens, au travers de vos comédies, après m'avoir émue plus que je ne veux. Ainsi

donc, préparez-vous à dépenser votre argent, pendant ce mois d'août, pour apprendre tout bonnement que votre mère vit un peu; vous en conclurez bien tout seul que, puisqu'elle vit, elle vous aime tendrement.

Tout ce que j'ai vu du département de votre père est fort beau et fort étendu. Quelques lieues après Lafitte, on arrive dans un pays vraiment charmant. Les montagnes se font sentir par des inégalités de terrain agréables et une fraîcheur de végétation qui me fera retrouver, au retour, notre plaine un peu brûlée. A Saint-Gaudens, les Pyrénées deviennent plus imposantes, et la situation de cette petite ville est belle. J'y ai trouvé un sous-préfet qui a beaucoup de besogne. Il est à la tête de deux cent quarante communes; il parle de votre père de manière à me faire bien plaisir. Il n'en dit pas autant de S., qui a souvent risqué, par sa continuelle inquisition de la pensée et de la conduite des paysans eux-mêmes, de les échauffer de manière à amener quelque bagarre. Les hommes sont réellement comiques, mon ami; j'en vois un grand nombre qui, avec juste raison, détestent le pouvoir arbitraire dont Bonaparte n'usait que trop; mais, en y regardant bien, on trouve que ce n'est que lorsque

Bonaparte s'en servait, et qu'ils seraient, au fond, charmés d'en exploiter, encore aujourd'hui, les formes à leur profit. Les officiers militaires supérieurs ne demanderaient pas mieux que de voir encore le gouvernement militaire être ici dans toute sa vigueur, et le magistrat est obligé de lutter sans cesse avec eux, pour en revenir à une administration rangée, restreinte par les lois, mesurée, telle que la veulent notre Roi et la raison. Quelquefois, quand on se plaint de cet empiètement aux ministres, ils donnent raison à la toge; dans d'autres moments, ils répondent qu'il faut avoir patience, que les temps sont difficiles, et qu'il n'y a pas d'inconvénients à ce que chacun regarde à tout, et à s'aider des différents pouvoirs réunis. Tout cela embrouille les choses, et augmente les difficultés.

de la tenue, ce qui est difficile. Les hommes, par l'excès de la civilisation, sont devenus si polis, si polis, qu'ils font tout, même le mal, par égards, qu'ils se perdent par convenance, et perdent les autres par manie de civilité[1].

Ceci est une transition à la belle question que vous proposez au sujet de l'Angleterre, dans votre dernière lettre. Oui, vous avez raison, c'est une assez belle histoire de peuple, parce que les réclamations des communes au VIIIe siècle sont les mêmes qu'au XVIIIe, voilà tout; car ils n'ont été ni plus sages ni moins corrompus que les autres. Ils ont eu des opinions libérales, non par choix ni par élévation, mais en héritage et par habitude; à peu près comme nous n'avons jamais su avoir, pendant longtemps, que des idées d'esclavage ou de révolte. Mais les Anglais ne sont pas libéraux, dans le sens large du mot; ils sont trop patriotes pour cela. Ils sont libéraux pour eux-mêmes, et même pour une partie d'eux-mêmes (témoin les catholiques); mais ils n'ont rien de

1. Duplessis est, comme on sait, M. de Richelieu; votre *ancien hôte*, c'est le duc d'Angoulême; le père Aubry, c'est M. de Chateaubriand. La phrase signifie donc que le roi pensait à donner la présidence du conseil au duc d'Angoulême, ce qui inquiétait M. de Chateaubriand et ses amis.

cette libéralité européenne, ouvrage de la raison moderne, et qui détruira infailliblement tous les États de l'Europe les uns après les autres, jusqu'au jour où, devenue universelle, cette religion d'un genre humain meilleur relèvera ce qu'elle aura détruit, sur un autre plan, et maintiendra la paix de l'humanité. Ce résultat est sûr, sauf une exception, celle de la barbarie; auquel cas, tout sera à recommencer. Je pense bien aussi qu'il y a eu de plus grands hommes en France, et peut-être moins de gens distingués. Les Anglais peuvent opposer de très dignes rivaux aux Brisson, aux Duranty, etc., comme Morris, Russell, etc., mais non pas peut-être à cette espèce de grands hommes qui est, parmi nous, ce qu'est chez les oiseaux la race des aigles. Comme vous le dites fort bien : chez eux, rien de comparable aux Guises, et surtout à notre Henri. A propos de ce Henri, dont je parle dans toutes mes lettres, ne m'écriviez-vous pas un jour que ses mots étaient populaires? Ce mot peut s'entendre en bien comme en mal. Je le prends en bien, et je dis que voici, en effet, des mots très populaires. Cette maxime favorite de Henri : « La satisfaction qu'on tire de la vengeance ne dure qu'un moment; mais celle qu'on tire de

de la tenue, ce qui est difficile. Les hommes, par l'excès de la civilisation, sont devenus si polis, si polis, qu'ils font tout, même le mal, par égards, qu'ils se perdent par convenance, et perdent les autres par manie de civilité[1].

Ceci est une transition à la belle question que vous proposez au sujet de l'Angleterre, dans votre dernière lettre. Oui, vous avez raison, c'est une assez belle histoire de peuple, parce que les réclamations des communes au VIIIe siècle sont les mêmes qu'au XVIIIe, voilà tout; car ils n'ont été ni plus sages ni moins corrompus que les autres. Ils ont eu des opinions libérales, non par choix ni par élévation, mais en héritage et par habitude; à peu près comme nous n'avons jamais su avoir, pendant longtemps, que des idées d'esclavage ou de révolte. Mais les Anglais ne sont pas libéraux, dans le sens large du mot; ils sont trop patriotes pour cela. Ils sont libéraux pour eux-mêmes, et même pour une partie d'eux-mêmes (témoin les catholiques); mais ils n'ont rien de

1. Duplessis est, comme on sait, M. de Richelieu; votre *ancien hôte*, c'est le duc d'Angoulême; le père Aubry, c'est M. de Chateaubriand. La phrase signifie donc que le roi pensait à donner la présidence du conseil au duc d'Angoulême, ce qui inquiétait M. de Chateaubriand et ses amis.

cette libéralité européenne, ouvrage de la raison moderne, et qui détruira infailliblement tous les États de l'Europe les uns après les autres, jusqu'au jour où, devenue universelle, cette religion d'un genre humain meilleur relèvera ce qu'elle aura détruit, sur un autre plan, et maintiendra la paix de l'humanité. Ce résultat est sûr, sauf une exception, celle de la barbarie; auquel cas, tout sera à recommencer. Je pense bien aussi qu'il y a eu de plus grands hommes en France, et peut-être moins de gens distingués. Les Anglais peuvent opposer de très dignes rivaux aux Brisson, aux Duranty, etc., comme Morris, Russell, etc., mais non pas peut-être à cette espèce de grands hommes qui est, parmi nous, ce qu'est chez les oiseaux la race des aigles. Comme vous le dites fort bien : chez eux, rien de comparable aux Guises, et surtout à notre Henri. A propos de ce Henri, dont je parle dans toutes mes lettres, ne m'écriviez-vous pas un jour que ses mots étaient populaires? Ce mot peut s'entendre en bien comme en mal. Je le prends en bien, et je dis que voici, en effet, des mots très populaires. Cette maxime favorite de Henri : « La satisfaction qu'on tire de la vengeance ne dure qu'un moment; mais celle qu'on tire de

la clémence est universelle. » Et ceci qui est plus beau, et qu'il répondit un jour qu'on le pressait de faire quelque acte arbitraire : « Je ne le puis. J'ai deux maîtres qui m'arrêtent : Dieu et la Loi. »

CXVI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Bagnères-de-Luchon, jeudi 1er août 1816.

Notre Bagnères-de-Luchon est attristé par un temps vraiment déplorable. Il pleut à verse, il fait froid, on se baigne en grelottant; les nuées sont sur notre nez, il neige sur les hauteurs; enfin, tout va de travers cette année, et il faudra un peu excuser les hommes dont le bon sens doit être aussi sous l'influence de ce renversement des saisons. Je ne vois pas qu'ici, cependant, on en conclue encore la fin du monde comme vous le faites à Paris. Pour moi, si elle arrivait sans une trop grande secousse, il me semble que je ne la craindrais pas trop. Peut-être pourrais-je regretter que

vous n'eussiez pas vécu toute votre vie. Quant à la mienne, le plus beau et le plus long en est passé, et je ne tiens guère au reste. Aussi, je suis tranquille pour mon compte sur les taches du soleil.

Cette lettre vous trouvera sans doute au Marais où vous menez tous une vie qu'il me plairait fort de regarder; j'espère que vous trouverez quelques moments pour me la conter. Donnez-vous un peu congé pour vos occupations ordinaires, et quand, après les répétitions, vous remonterez dans votre chambre, écrivez-moi votre journal, qui me divertira beaucoup; les comédies, les rôles, vos costumes, enfin, toutes ces petites choses qui font que je me croirai présente à tout cela. J'espère toujours un peu que votre père ira vous chercher; ce me serait un sensible plaisir. Oh ! mon enfant, quelle joie j'aurai de vous revoir ! Quel ouf! fera mon pauvre cœur, quel caillou de moins sur lui! Que de causeries nous allons faire ! Que de questions surtout! Que je serai donc heureuse et que je vous aime!

Le blé baisse beaucoup; nos moissons avancent, et nous voilà tranquilles. Mais la misère est effrayante. Cet arrondissement de montagne surtout fait pitié. Hier, une malheureuse femme est en-

trée dans ma petite chambre, et, après m'avoir demandé l'aumône, elle s'est tout à coup jetée sur la pâtée de mon chien et l'a dévorée en ma présence, en restant à genoux devant moi, pour que je ne l'en empêchasse pas. Ma dignité ici m'expose à nombre de plaintes de ces misérables, que je soulage autant que je le puis, avec une pluie infinie de pièces de dix sols.

Je me suis remise dans les lectures de l'histoire d'Angleterre, et je lis avec plaisir ce *Clarendon*, tout long et diffus qu'il est. Je ne sais pourquoi vous craigniez son influence sur moi. Il est à peu près aussi impartial qu'un *Moniteur*, et rend un compte exact et minutieux des fautes de tous les partis. J'ai, en même temps, les *Stuarts* de Hume, que je lis aussi, et cela fait que je deviens très forte sur l'histoire d'Angleterre. Mon ami, dans ce pays comme ailleurs, de bien petites circonstances sont tout à coup devenues de bien grands événements, et je suis convaincue plus que jamais qu'il y a des temps où il est impossible aux États et aux souverains d'échapper aux crises des révolutions. Je pousserais ces réflexions loin si elles ne devaient pas vous arriver au milieu de vos plaisirs; mais il faut les respecter et faire trêve à la politique.

CXVII.

MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS
CHARLES DE RÉMUSAT, AU CHATEAU DU MARAIS.

Bagnères-de-Luchon, vendredi 2 août 1816.

Enfin, voici une lettre de vous, mon cher enfant! elle m'a réveillée; car jusqu'à son arrivée, je me trouvais ici terriblement enfouie dans la matière, c'est-à-dire dans les traitements, dans les remèdes, et tout l'ennuyeux attirail qui s'attache à la vie des Eaux. Votre aimable conversation est venue parler à mon cœur et à mon esprit, et il me semble qu'elle m'a comme ressuscitée. Mais savez-vous que, si notre correspondance devait durer encore, je ne regarderais plus autant que je le fais à me laisser aller à vous parler de moi? Quand cela m'arrive, j'en ai toujours un peu de remords; mais, pour cette fois, vous répondez si bien, j'ajouterai même que vos éloges chatouillent si bien l'orgueilleuse faiblesse de mon amour-propre, que je me sens assez tentée de livrer toute ma personne à votre examen. Je ne sais pourtant si tout ce que vous croyez voir en

moi est exact; mais, par exemple, sur ma gaieté, je trouve que vous avez complètement raison, et vous avez même beaucoup mieux dit que je n'eusse pensé à dire moi-même. Quand je m'avise de rêvasser sur mon propre compte, je m'étonne quelquefois de me sentir devenir plus gaie, à mesure que tant de choses, et enfin les années et les souffrances, devraient me rendre plus sérieuse. Je crois que vous avez touché la vérité, en disant que cela vient de ce que l'observation des hommes et de la vie m'a habituée à lâcher beaucoup de choses, et m'a fait une petite philosophie pratique qui m'a donné de la sérénité. Il faut que cela soit vrai; car, dans ma jeunesse, j'étais moins gaie que je ne le suis. Vous m'expliquez cette contradiction apparente, et vous m'avez mieux conçue que je ne le faisais, moi qui me pique de me connaître. Et il ne faut pas croire que cette disposition mène à l'indifférence; car il arriverait qu'on serait moins aimée, et pourtant je crois que j'ai plus d'amis maintenant que je n'en ai jamais eu. Elle doit rendre le *vivre* plus facile; elle n'empêche pas qu'on ne compatisse aux maux et aux faiblesses humaines; car, avec les autres, il ne s'agit pas de penser à leur démontrer le plus ou moins de valeur de

leurs peines, mais seulement de voir comment ils les souffrent, et de les soulager tant qu'on peut; mais, à l'égard de soi, on mesure mieux ce qui a le droit de nous affecter, et on conserve du calme et de la bonne humeur. Enfin, je suis charmée de cette partie de votre lettre; elle m'a révélé quantité de choses. Je suis bien de votre avis aussi sur la supériorité de votre père. Il y a dans son caractère une perfection de cette philosophie à laquelle je vois peu de gens près d'atteindre, et vous, à cause de votre jeunesse, et moi de l'infériorité féminine, nous sommes encore loin de lui.

Vous voyez comme votre lettre m'a mise en train, et que me voilà dans mes bavardages. Quand ils vous arriveront, vous serez loin de tout cela; mais il n'importe; moi, je n'ai point de comédie à jouer, et je m'amuse de cette causerie. Venons à votre Montesquieu. Voltaire disait que son livre était *de l'esprit sur les lois.* Il y a bien du bon sens caché sous ce mot, et, en effet, le défaut de Montesquieu a été peut-être de vouloir toujours donner une forme brillante à la raison. Je le retrouve, ce défaut, dans ce que vous me citez de lui sur mon *ami.* Il y a pourtant de la vérité sous ce qu'il dit; car je ne suis point aveugle dans mon admiration. Je conviens

qu'il a manqué une partie de bonne éducation à Louis XIV, et c'est précisément ce qui fait que j'admire qu'il se soit démêlé si bien tout seul de l'ignorance où on l'avait laissé. J'aime assez comme vous cette phrase : « Il avait l'air d'un grand roi. ». Voyez comme je suis raisonnable ! Mais je trouve qu'il y a dans cette autre : « Il aimait les sots, souffrait les talents, craignait l'esprit, » un jugement dont la forme recherchée accuse ce défaut dont je vous parle. Louis XIV avait beaucoup de bon sens : « Que les gens qui font de l'esprit sur tout, disait-il, sont sots ! » En effet, cette manière de faire de l'esprit lui était insupportable ; et, pour un roi, je trouve que cela est de bon goût. Louis XV, qui avait beaucoup plus de cet esprit dont parle Montesquieu, a souvent manqué de dignité. Mais le *souffrant les talents* est de toute injustce. Il a pu les encourager par vanité royale, mais le discernement avec lequel il distingua Molière contre toute la cour, prouve un tact très fin, et plus que de la tolérance pour ce qui tient aux lettres ; et, sans parler de tous ces écrivains qu'il a protégés, je répondrai à Montesquieu que tout ce qui a entouré Louis XIV, et ce qu'il a le mieux aimé, a eu beaucoup d'esprit ; que celui des Mortemart a

passé en proverbe; que madame de Montespan et ses sœurs faisaient sa société intime; que madame de Maintenon en avait beaucoup; M. de Lauzun, qui en avait trop, les La Rochefoucauld furent ses favoris, etc.; et je dirais seulement que c'était le *bel esprit* que Louis XIV n'aimait pas. Enfin, votre citation est une antithèse fausse, voilà tout; et, comme vous dites, on expliquerait cela. Voltaire, qui savait bien le siècle de Louis XIV, n'eût pas été de l'avis de Montesquieu. Il a raison, quand il dit que son âme était plus grande que son esprit; et c'est ce qui fait que ce monarque n'a jamais été à faux dans aucune des situations où l'a mis la fortune, et qu'il est resté grand au milieu de ses malheurs et de ses fautes; car je conviens qu'il en a fait.

Voilà donc encore un petit article sur Louis XIV. Si vous ne me dites pas que j'ai raison, je serai bien attrapée; car il me semble que tout ce que je dis là est modéré. Enfin, ni vous, seigneur, ni Montesquieu, ni M. Garnier, ne me tirerez de mes vieilles admirations, et je m'y tiendrai jusqu'à ce que vous me présentiez mieux.

Je suis toujours charmée de mes lectures anglaises. Le *Clarendon*, tout diffus qu'il est, m'intéresse à un point extrême. C'est un tableau si exact

des fautes de la cour de Charles Ier et de la nation anglaise, un tableau si vrai, si pas à pas, si je puis parler ainsi, qu'aidé surtout de ce que l'impression des révolutions nous a appris, on croit assister à ce qu'on lit. Je lis en même temps le règne de Charles Ier, dans Hume. J'aime l'impartialité de cet historien ; il me résume mon *Clarendon*, et me rédige parfaitement ce qui me reste informe dans mes propres pensées. Je trouve qu'il parle à merveille du cardinal de Richelieu, de l'état dans lequel il trouva la France, et de celui où il la laissa. Louis XIV a dû beaucoup à ce prédécesseur, et je pense sincèrement que, sans lui, il n'eût pas valu ce qu'il a été. C'est un grand roi que Richelieu. En tout, il semblait que le bon ange de la France fût bien éveillé quand il plaça de suite Henri IV, Richelieu et Louis XIV. Ils sont venus à merveille dans leur temps. Si Louis XV eût voulu, après le cardinal de Fleury, il eût continué à bien mener ce beau vaisseau qui flottait si bien ; mais sa légèreté et les philosophes ont tout gâté. Il fallait s'emparer d'eux, pour profiter de leurs lumières, sans se brûler.

Je conclus toujours de ce que vous me dites de Lemercier que c'est un homme de beaucoup d'esprit qui a fait une mauvaise tragédie. Miséricorde

à vous, pour soutenir sérieusement cette comparaison de *Britannicus !* La différence, c'est que le public du temps de *Britannicus* eut tort, et que Racine avait raison, et, d'après vos paroles mêmes, c'est le contraire aujourd'hui. Je vous renvoie à votre Horace avec la figure humaine qui se termine en queue de poisson, et aux vers de Boileau : *Que d'un art délicat les pièces assorties*, etc. Lemercier ne fera jamais rien de beau, il ne fondra rien comme vous dites, parce qu'il a seulement de l'invention et point de talent; il ne sait rien rédiger. *Britannicus* s'est relevé, est resté, et *Charlemagne*... Mais j'ai honte de cette profanation, et, si je trouve un joint entre deux bains, j'en demanderai raison à votre petit Le Clerc.

Je vous envoie la réponse de M. Fercoc[1]. Il n'a pas pris la chose comme vous, et je vois que messieurs les métaphysiciens peuvent dire, comme l'Intimé : « Oui-dà j'en ai plusieurs. » M. Bertrand m'écrit assez drôlement qu'il a acheté Laromiguière, et qu'il n'y a rien compris. « J'ai cru tout

1. M Fercoc était professeur de philosophie au lycée Napoléon devenu le lycée Henri IV. Il logeait chez M. de Talleyrand, près de M. Bertrand. Laromiguière venait de publier les leçons de philosophie qu'il avait professées à la Faculté des lettres de Paris de 1811 à 1813.

cela, dit-il, autrefois, bon et important à connaître. J'en suis tout revenu. Qui est-ce qui ne connaît pas son âme, son esprit, et surtout ses sens? Ma foi, c'est du radotage. *Aristote*, *Descartes*, *Malebranche*, *Stewart*, *Fercoc* et *Laromiguière*, tout cela fait un fagot mal lié, et dont je ne fais pas plus de cas que de cela. Je dis : « Je me promène, donc je suis; je » dîne de bon appétit, donc je suis; je fais toutes » choses au monde, donc je suis; » et, pour celles que je ne fais pas et que je ne peux plus faire, je m'écrie : « Donc je ne suis pas ! » Voilà toute ma doctrine. » Que dites-vous, mon fils, de la métaphysique de Bertrand?

Dimanche.

Le voici arrivé ce dimanche, et aussi un député qui vient ici soigner ses rhumatismes, pour arriver tout dispos à Paris. Il donne pour certain qu'ils seront cassés, et croit qu'ils seraient d'autant plus renommés ici qu'on aurait fait cet éclat. Je ne voudrais pas jurer que cela ne fît un grand effet dans ce pays; mon ami, je vous en demande pardon, mais les assemblées des hommes ont toujours un grand danger : c'est un foyer à passions, à vanités

locales, dont les formes détournent du fond. Enfin, les très humbles remontrances des communes qui, de supplications en supplications, ont mené Charles Ier à l'échafaud, me font trembler. « Et cependant, dit Clarendon, hors cette poignée factieuse, la nation et le Roi ne demandaient pas mieux que de s'entendre. »

CXVIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A MADAME DE X***, AU CHATEAU DU MARAIS.

Bagnères-de-Luchon, mardi 6 août 1816.

En vérité, ma chère, je vous le répète avec un degré d'affection de plus pour vous, et par conséquent un degré de moins de personnalité : je me refusais au plaisir de vous écrire ; et, certainement, si vous étiez mon amant, de peur de perdre quelque chose à vos yeux, j'ajournerais ma correspondance à un temps où je respirerais un air moins vif que celui-ci qui m'oppresse. Il faut, dit-on, supporter tout cela, vivre, c'est-à-dire respirer comme on peut, se promener, ne point penser, ne guère sen-

tir, et, d'après cela, vous voyez dans quelle belle disposition on est pour écrire à ses amis.

Mais je trouve toujours que je voudrais qu'une fois dans notre vie, les choses s'arrangeassent de manière que nous nous trouvassions ensemble dans un pays tel que celui-ci. Vos voyages, toujours tournés au Nord, n'ont pas pu vous donner une idée des sauvages beautés dont je suis entourée, et elles offrent, cependant, un spectacle qui vous plairait. C'est une belle, forte et bizarre nature, toute différente de ce qu'on connaît, un mélange de toutes les saisons, un soleil brûlant, une verdure fraîche, une végétation forte, et, tout à côté, le froid de l'hiver, des rochers informes et des glaces éternelles. En somme, un aspect imposant, et qui accuse à chaque pas une puissance supérieure qui seule a pû créer ce singulier assemblage dans son auguste fantaisie, si je puis risquer cette expression. Quand je me promène seule ici, ce qui m'arrive fort souvent, et qu'au bout d'un quart d'heure de marche, je me trouve tout à coup dans une solitude profonde, environnée de ces âpres montagnes, n'entendant absolument rien que le bruit de notre torrent, me plaisant à lui voir entraîner sous mes pas les quartiers de rochers et

quelquefois les arbres qu'il a déracinés sur sa route, je me sens entraînée à mon tour dans mille rêveries que j'aimerais à vous livrer et à démêler avec vous. Je me considère comme un si petit point alors, je me trouve si frêle, si mince, au milieu de cette foule de créations diverses qu'il a plu à Dieu de semer sur cette terre, que, n'en déplaise à l'orgueil humain, j'ai bien de la peine à croire que je sois *l'objet le plus parfait* qui soit sorti de ses mains; et puis, pourtant, si je considère à quel point je vous aime, et de quelle manière la force de mon amitié vous rend présente pour moi à la distance qui nous sépare, je trouve qu'il se pourrait bien qu'il y eût, en effet, dans mon *moi* intérieur quelque chose qui valût mieux que tout, qui valût mieux que moi.

Vous allez trouver que je vous adresse je ne sais quelles paroles qui ne sont guère au ton de celles que vous dites et que vous entendez dans votre beau salon. Mais pensez que nous sommes maintenant dans un genre de vie tout différent, et que, si vous causez beaucoup, moi je n'ai guère qu'à rêver. Ce n'est pas pourtant que je ne voie ici beaucoup de monde, mais j'ai été forcée à faire tant de nouvelles connaissances que je ne vois nulle

raison pour en augmenter le nombre en fréquentant, à présent, la foule amenée ici par tant de maladies diverses. Je m'arrange donc pour avoir à moi toute la solitude d'une longue matinée, je me baigne à six heures du matin, je bois, je me couche, je dors, je me lève, je me promène, je lis mon histoire anglaise et l'Arioste, je travaille, j'écris un peu; tout cela me mène à l'heure de mon dîner qui est à quatre heures et demie. Après le dîner, je fais des visites aux arrivants et à ceux qui m'en ont fait. Je reviens ensuite sur une très belle allée de tilleuls où tout le monde se trouve dans la soirée. Cela fait une lanterne magique assez comique. Dans une gorge de sauvages montagnes, au pied de ces informes rochers, entre deux rangs de petites maisons blanches bordées des deux côtés par les arbres de cette belle allée, on voit s'agiter à peu près comme dans une fourmilière, deux ou trois cents personnes, des infirmes, des vieillards, des enfants, des prêtres, de jolies femmes, des pauvres, des riches, des costumes de tout genre; des haillons tout à côté des falbalas. On va et on vient dans cette allée, on se salue, on s'aborde, on se parle de ses maux et de ses bains; c'est *la billebaude* dont parlait *notre amie*. Quand la nuit arrive,

on se retire chez soi, et je finis ma soirée par un loto qui me prépare assez doucement au sommeil.

Voilà comme se passera mon mois d'août; le vôtre est un peu mieux arrangé. J'attends votre lettre ce soir; il faut que j'y réponde d'avance, si je veux que celle-ci parte, jeudi, pour Paris. Notre éloignement mutuel de nos deux capitales dérange toute notre correspondance, et le plaisir que j'aurai à lui voir reprendre un peu d'ordre et de promptitude me parera fort mon retour à Toulouse. Cette pauvre ville est chanceuse cette année; voilà que j'apprends qu'une très grande et très importante manufacture de tabacs vient d'y être réduite en cendres. Je ne sais encore aucun détail sur cet accident et ses causes. Les Toulousains que je vois ici ne manquent pas de rappeler celui de notre poudrerie et de les rapprocher tous deux, en affirmant qu'une malveillance secrète les a causés. Je ne sais vraiment qu'en penser, et j'attends l'opinion de mon préfet pour en avoir une, le plaignant de le voir toujours aux prises avec les chaleurs feintes ou vraies qu'excitent de pareils événements sur des imaginations aussi éveillées que les nôtres.

CXIX.

MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS
CHARLES DE RÉMUSAT, AU CHATEAU DU MARAIS.

Bagnères-de-Luchon, samedi 10 août 1816.

Ainsi, mon enfant, vous partirez à la fin du mois; votre père n'ira point vous chercher, et nous vous attendrons avec une joie dont vous ne pouvez vous faire qu'une simple idée. Je suis fâchée que vos comédies aient été dérangées, et pourtant, à vous dire le vrai, je le comprends fort, et ce plaisir, cette année, et dans une société aussi marquante, n'était point trop convenable. Je ne concevais guère surtout un directeur des impositions indirectes[1] quittant ses affaires pour répéter des rôles, et je pensais que cette occupation lui ferait quelque tort. Enfin, la misère est grande, la France encore un peu agitée, l'ennemi aux portes; ce n'est pas un temps de réjouissances, et je ne suis pas fâchée pour madame de Labriche qu'elle l'ait

1. M. de Barante.

senti. Ce contre-temps vous aura peut-être ramené à Paris plus tôt, et vous aurez fait tous vos petits préparatifs de voyage. Je serai un peu dans cette carriole qui va nous traîner, et je ne respirerai que lorsque je vous saurai descendu dans le cabinet de votre père. Je crois qu'il vous attendra pour commencer une tournée dans son département. Il viendra de mon côté, et vous ferez connaissance avec un très beau pays dont vous n'avez nulle idée. Cette course vous amusera, et, en la faisant, Dieu sait quelles belles causeries vous ferez avec ce pauvre père! Il est aux prises avec des embarras sans nombre maintenant; ce funeste incendie[1] a mis les têtes à l'envers. Il m'écrit qu'il fait en vain jouer les pompes pour jeter de l'eau sur ce feu; mais qu'il lui semble que les machines qu'il est forcé d'employer brûlent elles-mêmes, et ne produisent aucun effet. Il voudrait remonter à la vraie cause d'un semblable malheur; il se refuse encore à la malveillance comme auteur de ce désastre, mais on lui jette à la tête l'explosion dernière, de petites circonstances qui embrouillent les choses, et puis le directeur de l'établissement a bien son intérêt à

1. L'incendie de la manufacture des tabacs à Toulouse.

donner à cet événement une autre cause que la négligence. Enfin, tout cela est triste, et la réflexion laisse dans un doute fort pénible.

Vous imaginez que ce désastre m'a tirée de l'engourdissement dans lequel je me tenais ici. J'avais résolu de n'y penser à grand'chose, de soigner ma santé, de vous oublier tous un peu; mais j'ai été prise comme en sursaut, et, maintenant, me voilà sur un *qui-vive* très désagréable. Quel temps que celui où nous avons été jetés, et du moins que vous êtes heureux d'y apporter votre caractère tout à fait *philosophique*, dans la bonne acception de ce mot! Vous voyez juste en général, assez loin, et puis vous avez la très avantageuse faculté de secouer vos réflexions et de les détourner de ce que vous avez prévu. C'est un avantage immense de n'avoir dans cette vie que des passions douces; mille choses alors ne vous atteignent point, et on se fait facilement un petit abri au travers des tempêtes. Votre père est admirable sur ce point, et moi, dans ma vivacité d'imagination féminine, je suis cependant, proportion gardée, assez digne de vous deux; aussi nous entendrons-nous fort bien tous trois.

Bonjour, mon ami; quand je prolongerais cette

lettre elle ne vous avancerait guère. Je suis préoccupée de cet incendie et de votre retour. Voilà les deux points fixes sur qui mon imagination est clouée. Ils me fourniraient beaucoup à dire; mais vous n'aimez guère, et en cela vous avez raison, qu'on épuise la matière. Ainsi, je vous dis un tendre adieu et je vais rentrer dans ma baignoire. Cette vallée entière y ressemble un peu; il y pleut à verse. J'ai peur que ces pluies continuelles ne gâtent vos chemins. Si je savais faire des vers comme Horace, assurément j'adresserais une ode à cette malle qui va vous chercher.

CXX.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A BAGNÈRES-DE-LUCHON

Au Marais, 10 août 1816.

Vous lisez la date de ma lettre, ma chère mère, et vous prévoyez ce que je fais; vous devinez que je suis ici fort tranquille, bien traité, un peu libre, et assez content, quoique souvent ennuyé. Il y a eu ici beaucoup d'agitations depuis quinze jours.

Vous connaissez nos projets de comédie. Un beau matin, M. de Barante, qui devait jouer, a découvert qu'il ne le pouvait pas. Grand embarras! Il pleuvait alors, et les nuages du ciel joints à la noirceur de l'horizon politique ne disposaient point à la gaieté. Voilà donc M. de Barante qui commence à attaquer assez vivement les préparatifs de plaisir que l'on faisait depuis si longtemps avec son agrément. Madame de Labriche, qui ne jure que par lui, est ébranlée. M. Pasquier s'y joint, et, à propos de je ne sais quelle inquiétude qui le rendait ce jour-là noir comme de l'encre, il conseille gravement de ne pas s'amuser. Madame Molé succombe; tout est rompu. Le lendemain, grand soleil! Que faire? Le temps, la pluie, la récolte, la famine ne sont plus des raisons à la société, surtout à M. de Béthisy. Madame Molé revient à la charge; on décide que tout est ajourné. Le temps qui reste au beau ranime toutes les espérances. Mais tout était contremandé: La fête du roi, les congés de nos acteurs militaires, tout empêchait de rien essayer, le mois d'août. J'écris de mon côté que je ne suis pas libre, le mois de septembre. On n'en tient compte. Je viens ici avec ma tante; on m'assaille de toutes parts; on me représente que tout roule sur moi. M. Pasquier

décide que je ne puis pas refuser. Il y aurait eu, en effet, de la mauvaise grâce à le faire, et je suis trop peu de chose pour répondre par de la désobligeance aux bontés qu'on a pour moi. J'ai donc cédé, et voilà où nous en sommes.

Il faut que je vous amuse. Hier, M. de Barante, M. Pasquier et Élisa[1] sont venus ici dans la même voiture. Ces messieurs se sont mis à traiter assez mal A., qu'on n'a jamais aimé, et dont il est du bon ton de faire peu de cas, à présent qu'il vit plus retiré que jamais, et qu'il ne communique plus rien, quand par hasard il va dans le monde. Élisa, qui l'aime, l'a défendu. M. de Barante a dit qu'il ne tenait pas ce qu'il avait promis. Élisa a demandé ce qu'il avait promis de plus, et ce qu'on en savait? M. Pasquier a dit qu'à vingt-cinq ans, on devait s'être fait connaître, et avoir montré tout ce qu'on devait valoir par ce qu'on valait. Élisa a demandé à M. Pasquier ce qu'il valait lui, à vingt-cinq ans. Cette réponse *ad hominem* n'était pas mauvaise[2]. Après cette dis-

1. Madame de Bazancourt.

2. L'argument n'est pas aussi décisif qu'il paraît à l'auteur de cette lettre et à son amie. M. Pasquier, né en 1767, était en 1787, à vingt ans, conseiller au Parlement par dispense d'âge, et il passait pour distingué parmi ses collègues. Que pouvait-il de plus, dans sa profession? A vingt-cinq ans, en 1792, on ne pouvait rien

cussion, on a parlé de moi, et on en a dit ce *bien* qui me désole, ce *bien* qui fera dire, quand j'aurai vingt-cinq ans : *Il n'a pas tenu*, etc. Quoi qu'il en soit, ils ont dit tous deux, en parlant de moi, de ces phrases qui commencent ainsi : « Ah! voilà par exemple, un jeune homme, etc., etc. Peut-être, ont-ils ajouté, sera-t-il moins aimable dans le monde que A.; il n'y fera ni effet ni éclat; mais il est fait pour le sérieux. C'est un esprit des plus secs et des plus froids. » Élisa m'a raconté ce singulier éloge, qui me plaît à moi beaucoup, et qu'elle ne con-

lui demander, et il devint très rapidement, plus tard, maître des requêtes, puis conseiller d'État, préfet de police, directeur général des ponts et chaussées, ministre de la guerre par intérim. Il était en ce moment même, 1816, membre du conseil privé, ministre d'État, député et président de la Chambre. On sait qu'il a été plus tard ministre des affaires étrangères, pair, puis chancelier de France sous le Gouvernement de juillet. Il serait d'ailleurs juste de remarquer qu'il faut distinguer entre les diverses professions et aptitudes. Un homme de lettres ou d'imagination qui n'aurait point donné de preuves de talent ou d'esprit avant vingt-cinq ans, risquerait fort de n'en avoir jamais. C'est le cas de M. A., dont il est inutile de dire le nom. Il en est tout autrement de ceux qui ne doivent marquer que par le travail, le sérieux, la conduite, l'habileté dans les Chambres, et un talent oratoire fait de mesure et de clarté. Mais on a dû remarquer plus d'une fois, dans ces lettres qu'à cette époque, malgré un tour bien sérieux dans l'esprit, mon père était plus frappé des grâces spirituelles et mondaines de l'aimable M. Molé. Il a rendu, plus tard, pleine justice à M. Pasquier, dont il est resté l'ami jusqu'à la fin. M. Pasquier est mort en 1862.

çoit guère, elle, que j'amuse assez et qui m'aime comme je suis. Car, si vous voulez que je vous dise, après mon père et vous, c'est, je crois, la personne qui m'aime le plus ; je ne veux pas dire par là qu'elle m'aime beaucoup. Quant à moi, que ces messieurs jugent, ils ne se doutent peut-être pas que je les juge aussi de mon côté, et avec moins d'indulgence qu'ils n'en ont pour moi, apparemment parce que je suis le plus faible. Je n'ai pas assez de place pour dire *tout* sur M. de Barante, et je ne dirais pas mieux sur M. Pasquier que cette phrase que me dit un jour de lui Villemain : « *Par negotiis neque supra*[1]. » Si vous ne l'entendez pas, mon père, qui la lit, voudra bien vous l'expliquer. Quand ils sont tous trois là, que M. Molé est plus fort ! Quand ils ont parlé une demi-heure, il parle, il conclut, et ce qu'il dit, aucun de ces messieurs n'y avait pensé, et c'est cependant la seule chose qu'il y eût à dire. Il sort de lui quelque chose de conçu et de senti plus fort qu'eux, et trop fort pour un salon, et cela à tous les moments de la journée.

1. Tacite.

CXXI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS

Bagnères-de-Luchon, mardi 13 août 1816.

Je ne sais plus où vous êtes, ni ce que vous faites. Certaines lettres me disent que vos comédies sont renvoyées à l'année prochaine; d'autres, que vous les jouez ; je ne comprends rien à rien, et prends patience de mon mieux, en vous attendant toujours à la fin de ce mois. Votre père vous aura sans doute écrit sur votre voyage et sur l'incendie. Il ne veut pas que je m'inquiète de ce dernier. Quelquefois, je m'avise de me méfier des gens trop raisonnables qui se refusent à croire que, dans certains esprits, la malveillance puisse s'unir à l'absurde, et puis ensuite, comme mes spéculations à ce sujet me fatiguent et m'attristent, je me soumets, je tâche de ne plus penser à rien, et je m'abandonne au courant.

Je voudrais bien tâcher aussi de ne plus penser à vous, mon enfant, jusqu'à ce que je vous susse

arrivé à Toulouse. Mille gens viennent par le courrier, et ne regardent pas ce voyage comme une entreprise; mais ma belle imagination accumule toutes les chances, les mauvais chemins, les postillons ivres, les chevaux rétifs, et je ne serai pas tranquille quand je vous saurai en route. Profitez, je vous en prie, de l'ascendant que vous donnera la dignité de votre personnage pour descendre aux mauvaises montagnes et dans le bac. Enfin, soignez-vous bien et arrivez-moi en bon état. Je serai si parfaitement heureuse de vous voir, mon cher ami, que je m'étonne moi-même de me préparer à une si grande jouissance, et cela dans si peu de temps. Il fait beau; votre père vous prendra dans sa chaise, vous courrez son département; vous verrez un admirable pays, qui vous gâtera un peu la plaine brûlée de Lafitte; mais, après cette course, nous nous y reposerons ensemble. Nous y parlerons de cent choses; je vous écouterai, je vous regarderai et je serai la plus contente du monde. Arrivez donc, apportez-moi votre aimable visage; il va me rendre toute ma bonne humeur.

Je mène toujours ici ma vie de baignoire; ce petit village regorge de monde. J'y vois plus habituellement notre receveur général et sa femme,

notre procureur général, notre cousin d'Aldéguier, que je raille un peu sur les chaleurs de la Chambre, qui le prend fort bien, et qui dit qu'on devrait chanter aux ministres : *Les esprits dont on nous fait peur sont les meilleures gens du monde.* Il serait assez plaisant que ceux qui viendront du Midi ne fussent pas si échauffés, cette fois. Je ne sais ce qu'ils feront, mais du moins ce qu'ils disent, à présent, me semble raisonnable. Au reste, ils se préparent à être cassés. Vous allez me dire que tout cela vous est égal, et cela me l'est bien aussi, mais je ne sais plus de quoi vous parler. Votre prochaine arrivée m'a fait mettre le signet à nos graves dissertations; je ne vous écris que pour vous donner preuve que j'existe, et, par suite de votre système de sensations, je conclus que je vis, tant je sens battre mon cœur à l'idée de vous revoir bientôt. Voilà, cher et aimable enfant, la pensée sur laquelle je m'endors et m'éveille. Puissiez-vous éprouver la petite moitié seulement du plaisir que notre réunion me donnera et ma tendresse maternelle n'en demandera pas davantage.

CXXII.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A BAGNÈRES-DE-LUCHON.

Paris, mardi 13 août 1816.

Vous savez maintenant, par ma dernière lettre, le désappointement qui m'est arrivé; vous en sentez le contre-coup, et nous ne nous verrons que dans plus de trois semaines. Il faut s'y résigner, comme à beaucoup d'autres choses. Vous espériez que mon père viendrait. Le contraire me paraît sûr à peu près, et son incendie me semble devoir le fixer plus irrévocablement encore à Toulouse. C'est une chose affreuse que cet événement, et il doit rendre grâce au ciel, comme moi, de ce que vous étiez absente. Quelle inquiétude, sans cela! quel tourment! Heureusement, vous étiez loin! L'absence vous met en train, et votre lettre contient beaucoup de choses. Ce qu'il y a de pis, c'est que j'en débattrais presque tous les points, et je vais me donner le plaisir de vous contredire encore; ce plaisir-là, je me le refuse rarement.

Prenez garde, s'il vous plaît; vous jugez bien sévèrement Montesquieu. La phrase de Voltaire au prince de Ligne n'est qu'un quolibet. Elle était suivie de ces mots : *Je n'ai pas l'honneur de le comprendre*, et Voltaire n'a jamais dit plus vrai. Les ouvrages de haute politique n'ont jamais été entendus par lui; c'était la matière où il était le plus faible. Je citerai pour exemple deux volumes de ses œuvres intitulés : *Politique* et *Législation*. Beaucoup d'esprits frivoles, et par conséquent sans théorie, ont jugé Montesquieu comme Voltaire, et ce qu'il y a de singulier, c'est que ces esprits-là croyaient, en prononçant ainsi, donner une preuve de force et de solidité. On fait un crime à Montesquieu d'être amusant. S'il était lourd, on l'admirerait. Son tort, c'est son esprit. Par un reste de barbarie provenant de la théologie et de la scolastique, on s'imagine qu'un livre sérieux doit être ennuyeux. On croit qu'on ne doit parler de religion qu'avec la pesanteur d'Abbadie, de morale qu'à la manière de Nicole, de lois que du ton de Domat ou de Cujas. Il a fallu bien du temps pour découvrir qu'on pouvait être profond, et être tour à tour éloquent ou piquant. C'est d'après cette dernière idée qu'il faut juger Montesquieu. Il y a toujours une pensée forte

sous cette forme brillante, et dont les vingt pages qui précèdent ou qui suivent démontrent ou confirment la vérité. Quant aux notes sur Louis XIV, je ne les défends pas; personne n'a mieux senti ni mieux loué la grandeur de son caractère, témoin la phrase fameuse de *Grandeur et décadence: La résolution qu'un prince de nos jours*, etc. Je dirai, en passant, que je ne pense pas que Montesquieu entende par *esprit* celui de Lauzun et des Mortemarts, et j'explique ainsi le *souffrant les talents*. On peut dire que Louis XIV aimait Villeroy, et souffrait Luxembourg, Catinat, même Turenne; aimait Phélypeaux, et souffrait Colbert, car il ne l'aimait pas. Voilà pour Montesquieu.

Vous ne voulez pas absolument croire qu'il y a des beautés dans *Charlemagne?* Je vous ai fait pourtant bien des concessions. J'accorderai même que c'est un peu ennuyeux. Je reconnais des vices dans le sujet. Mais je n'en démordrai pas. Il y a de beaux vers, des caractères bien faits, de la belle histoire et de la belle politique. Lemercier n'a que de l'invention, je le veux bien. M. de Barante disait l'autre jour : « Il se croit de l'invention, et n'a que de la critique. » Je le veux bien encore; avouez que, puisque les gens d'esprit s'entendent si bien,

il est permis de ne penser comme personne.

Passons à la métaphysique. Je n'aime pas la réponse de M. Fercoc. Son Laromiguière est un homme médiocre, puisqu'il sacrifie la vérité à de petites considérations. J'aime mieux M. Bertrand. Il n'aime pas la métaphysique, cela ne m'étonne pas. L'autre jour, il m'en a dit autant de l'astronomie et puis de la physique; au moins, il est conséquent. Il fait peu de cas et doute des sciences; permis à lui. La sottise serait d'admettre les sciences et de rejeter la métaphysique, et cette sottise-là est commune. Elle convient encore à ces esprits qui croient que c'est là de la raison, de la solidité, et qui ne prouvent par là qu'un esprit court et qu'une vue faible. Pour moi, qui me suis mis un peu à regarder aux sciences, et qui en ai le goût, sans les connaître, je crois à la métaphysique; je l'aime, j'en fais cas, et je ne doute pas de son utilité, quand je vois l'homme qui a consolé la France de Newton et de Linnée, Lavoisier, déclarer que la métaphysique moderne a été l'instrument, la clef, de ses découvertes. Vous qui aimez les médecins, lisez le plus bel ouvrage de ce temps-ci : le *Dictionnaire des sciences médicales*. Vous y verrez, à toutes les pages, l'éloge et la confirmation des découvertes des

philosophes modernes. Pour moi, j'avoue que je suis d'autant plus disposé à défendre la métaphysique que je ne la vois attaquée que par ceux qui attaquent à la fois la raison et la liberté. J'en dirais long sur cette matière; car j'y pense vingt fois par jour, et même je ne pense qu'à cela.

C'est aujourd'hui mercredi. Je viens de relire ma lettre qui me paraît passablement singulière. Elle est comme ma tête, toute pleine de réflexions sérieuses jetées un peu au hasard, de décisions sans y avoir pensé, et d'opinions qui, pour paraître hasardées, n'en sont pas moins des résultats.

Je pense que ce que je vous ai écrit sur M. Pasquier et sur moi l'autre jour vous aura amusée. N'en écrivez à personne, je vous prie; cela ferait de la peine à Élisa, qui me l'a dit en confidence. Au reste, je passe ma vie à être jugé au Marais. Élisa et madame de Vintimille ont parlé de moi séparément, et je ne sais pourquoi, à M. Molé. Il dit tout autre chose de moi, lui. Il me trouve gracieux; c'est quelque chose. Madame de Vintimille prétend qu'il me suit toujours, et je crois qu'elle a raison. Je ne sais si c'est une illusion de ma vanité, mais il lui arrive souvent de me regarder quand on dit devant lui et moi quelque chose de remarquable; il a l'air

de chercher quelle impression cela me fait, et, quant à moi, je le lui rends bien, et je cherche toujours dans ses yeux ce qu'il pense, ce qu'il faut penser de ce que M. Pasquier ou M. de Barante viennent de dire. Je vous avoue tout cela comme je le crois, au risque de me tromper peut-être, et de dire une inconvenance.

CXXIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT A PARIS.

Bagnères-de-Luchon, jeudi 22 août 1816.

En vérité, mon enfant, je ne me sens plus guère en train de vous écrire. Le désordre de ce mois d'août m'a toute dérangée. Je ne puis m'accoutumer à l'idée qu'il ne vous ramènera pas près de moi, et je me sens fort maussade. Votre bon père prend ce changement avec sa raison ordinaire. Il pense que vous avez bien fait; moi, j'en conviens aussi; mais je suis femme, et, partant, j'ai un peu d'humeur. Madame de Vintimille, qui me paraît une de celles qui mettent le plus d'importance à ces

plaisirs du Marais, me dore la pilule tant qu'elle peut, en me faisant par avance un long récit des succès que vous aurez. Elle dit que vous jouez à merveille Dalancour et le médecin des *Deux Frères*[1]. Je le crois facilement et volontiers; mais, puisqu'il faut en passer par là, savez-vous ce qui m'occupe? C'est votre costume dans tout cela. Si vous jouez en habit habillé, j'ai peur que la poudre ne vous aille très mal, et j'aimerais mieux, s'il faut vous en mettre, que vous en missiez sur vos cheveux en les frisant comme vous faites. Les perruques collent mal sur le front et donnent l'air dur, à moins que d'être arrangées par des mains très habiles. Votre tête ronde de cette manière et poudrée serait beaucoup plus jolie que la bourse, qui n'est plus de mode, et qui, d'ailleurs, n'a pas le sens commun. Et de même pour le *médecin*, pensez à cette idée si elle

1. *Les Deux Frères*, comédie en quatre actes, en prose, traduite de Kotzebue et arrangée pour la scène française par M. Weiss, L.-F. Jauffret et J. Patrat, représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, le lundi 29 juillet 1799. C'est un des plus médiocres mélodrames du genre larmoyant, et le choix était détestable, étrange pour des gens d'esprit, surtout le rôle du médecin étant joué par un jeune homme de dix-neuf ans. On sait que c'est le sujet de la pièce des *Rantzau*, jouée en 1882 au Théâtre-Français, avec tant de succès. Quant à Dalancour c'est le neveu de Géronte dans *le Bourru bienfaisant*, comédie de Goldoni; mais cette pièce ne fut point jouée.

ne vous est pas venue. Vous conviendrez que voilà un soin bien maternel. J'en ai beaucoup d'autres. Notre ville est endiablée; ils ne rêvent que feu et conspirations; nous sommes vraiment malheureux d'être jetés dans cette fournaise. Votre père m'écrit que le ministre de la police lui mande des choses tout à fait obligeantes sur cet incendie et sur sa conduite. Mon Dieu, mon enfant, que nous sommes donc séparés l'un de l'autre, puisque je n'ai rien reçu de vous sur ce malheur, et combien nous avons le temps d'user nos impressions avant que nous soyons arrivés à nous les communiquer!

Certes, si le Marais était dans ce pays-ci, vos comédies qui dépendent, ce me semble, des fantaisies, du soleil, n'auraient point eu lieu. Il pleut toujours à verse. Imaginez que, dans cette partie du département, on ne peut trouver un jour pour couper les moissons; je crois qu'on a fini dans la plaine. La récolte est moins mauvaise qu'on ne le présumait, mais les pauvres habitants n'en sont pas moins ruinés, parce qu'ils ont emprunté pour vivre tandis que le blé était cher, et qu'il faut qu'ils payent, maintenant que le prix baisse beaucoup. Je ne sais comment on fera face aux impositions et, partant, aux dépenses, et, si c'était l'état attristant

de la France qui dérangeait vos spectacles, en vérité, je ne conçois guère comment on les a repris. De vous à moi, et à part le vol qu'elles me font, je trouve que ce divertissement n'a pas le sens commun, cette année, et plus cela est vrai, après tout, plus vous avez bien fait de rester; car ce n'était pas à vous à donner cette leçon. Je voudrais bien savoir ce qu'en pense votre grave évangéliste? A propos de lui, des lettres de Paris le remettent sur le tapis pour le ministère; on écrit que tout va être changé, que la querelle est ouverte, quantité de choses auxquelles je ne vois goutte. Tous ces changements rendront toujours l'administration de plus en plus difficile.

Mais quel ragot je viens vous faire au travers du feu de vos répétitions. Vous voilà la mémoire chargée d'une bien belle prose. Je ne comprends pas ce choix des *Deux Frères*. Il y a deux actes ennuyeux à mourir; les pièces où mademoiselle Mars a de jolis rôles attrapent toujours un peu madame Molé. Je ne sais pas qui joue vos deux frères, mais je gage que, sans que ce soit la faute de personne, la scène des deux berceaux et la reconnaissance seront détestables. Je n'ai, dans tout cela, bonne opinion que du *Médecin malgré lui*.

Après tout, qu'est-ce que cela me fait, misérable provinciale que je suis?

Mon fils, je vous avertis que je sais l'histoire d'Angleterre admirablement. J'ai tout à l'heure fini les six volumes de Clarendon [1], et je m'en suis très amusée; nous en parlerons beaucoup. Cette histoire est admirable; j'y fais des rapprochements infinis. Un roi honnête homme, plein de droiture, et marchant au précipice avec mille vertus; une noblesse brave, inconséquente et vaine qui se fait tuer à merveille les jours de bataille, et qui conduit vaillamment son roi à sa perte; une nation réveillée avec raison d'abord, trompée ensuite par ses protecteurs, sacrifiée et enfin opprimée par une tyrannie complète qui s'élève au milieu de tous les fantômes de liberté dont on la séduit; les presbytériens devenant victimes comme les girondins; les jacobins représentés à merveille par les indépendants; la puissance militaire élevant Cromwell, enfin toujours les mêmes folies humaines et les mêmes malheurs. Il est pourtant singulier que cette expérience ne nous ait servi à rien.

1. *Histoire de la rébellion depuis* 1641 *jusqu'au rétablissement de* 1660, par Édouard Hyde, comte de Clarendon.

CXXIV.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A BAGNÈRES-DE-LUCHON.

Au Marais, 22 août 1816.

Si le sort et madame Molé l'avaient voulu, chère mère, je serais maintenant en route pour aller vous joindre; mais je n'ai pas été libre, et, après bien des remises, bien des caprices, de fausses promesses, faussement révoquées, me voilà encore retenu loin de vous pour quinze jours. Nos indécisions auront dû vous étonner un peu, et nous serions bien embarrassés d'expliquer tous les partis contraires que nous avons pris. Quoi qu'il en soit, me voilà ici par un temps médiocrement beau et assez froid, et je ne m'y amuse guère, malgré le nombre de gens aimables ou d'esprit qui sont ici. Vous ne sauriez croire combien il y a peu de conversation. La journée se passe en arrangements : « La voiture ira là, vous partirez pour Paris, tel jour vous reviendrez, il faut écrire, etc., etc., » et autres propos de la sorte. J'ai tort sans doute, car ils

mettent à ces niaiseries toute la grâce et toute la gaieté qu'on y peut mettre ; mais j'aime tant les choses sérieuses, que je n'admets que la conversation grave, et je ne trouve point ici mon fait. Je ne suis pas encore assez âgé, assez revenu de tout comme M. Molé pour trouver grand plaisir à cela. Il est de fait que cet homme si ambitieux jadis, si préoccupé des hautes affaires, est très content d'être ici. Dernièrement, il a été obligé d'aller à Paris passer trois jours, il mourait de peur de la meilleure foi du monde d'y en passer quatre, et il est revenu au bout de deux. Il a tout simplement le goût du repos, et n'a point la petite prétention des petites affaires. Il n'en est pas venu au point de n'avoir plus de répugnances, voilà ce que j'ai observé. Nous nous disons quelques mots à la volée, et il me plaint de n'être pas à Toulouse, où il a vu que je voudrais être.

Il me semble que mon père a beaucoup à faire, et je voudrais bien qu'on lui en sût gré. Je l'espère. Nous sommes ici dans une assez bonne ligne; le ton de nos journaux, si vous les lisez, doit vous le faire apercevoir. Le ministère se rallie assez de monde; je ne crois pas cependant qu'il ait pris un parti pour la Chambre. Il paraît sûr, cependant, que,

comme on vous l'a dit, il la rappellera, mais ne la cassera pas. Il s'en gardera bien[1]. On nous promet bien des déraisons pour ce temps-là. J'y compte, et cela nous fera rire, jusqu'au jour où cela nous fera pleurer.

Avez-vous su l'administration établie par le pape? Nous en sommes fiers, nous autres libéraux. Nous n'avons eu ici que deux disputes, l'une sur le concordat, l'autre sur la potence. Madame N*** parlait contre l'un et plaidait pour l'autre. Elle a cité M. Bastard, qui voudrait, disait-elle, qu'on rétablît la pendaison. Elle lui a rendu là un fier service dans l'esprit de ces messieurs.

1. Il est impossible de ne pas remarquer que le secret était bien gardé, et que M. Molé dissimulait à merveille les affaires importantes qu'il allait traiter à Paris, entre les répétitions de la comédie. Chacun sait, en effet, que c'est à ce moment qu'on discutait, dans le Conseil et parmi les amis du ministère, la question de la dissolution de la Chambre. C'est précisément alors que cette grave et utile mesure fut décidée, et bien peu de temps après fut promulguée l'ordonnance du 5 septembre.

CXXV.

MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS
CHARLES DE RÉMUSAT, AU CHATEAU DU MARAIS.

Bagnères-de-Luchon, samedi 23 août 1816.

C'est une assez sotte chose de s'entêter à écrire quand on n'a rien à dire, et cependant m'y voilà encore, à cette petite table solitaire, venant vous conter que je me porte assez bien, que je mène toujours à peu près la même vie, et que je pense à vous vingt fois par jour, comme de coutume. Il ne m'arrive guère de vous souhaiter à Toulouse autrement que pour mon propre plaisir; mais, ici, je vous voudrais un peu pour le vôtre, et je suis sûre que l'aspect de cette singulière nature, dont vous n'avez point d'idée, vous aurait amusé à connaître. Il est quelquefois bon de cesser de regarder les hommes pour tourner les yeux sur les choses, et, quand elles sont naturelles et importantes, et belles comme celles dont je vous parle, elles donnent à penser au moins autant que la plupart des conversations dont vous êtes témoin dans ce moment.

Mais il ne s'agit pas de cela. Vous voilà dans le feu de vos répétitions, et ce spectacle qui m'impose une privation si sensible me cause encore une petite préoccupation journalière parfaitement en disparate avec mes sérieuses méditations au pied de mes montagnes, et les petites inquiétudes vagues que nos têtes méridionales me donnent toujours un peu. J'admire combien l'esprit d'une pauvre mère peut contenir d'idées incohérentes à la fois. Tout y passe, depuis les plus fortes spéculations politiques jusqu'aux appréhensions qu'une laide coiffure ne vienne défigurer l'aimable visage de son fils. Et c'est toujours ce fils qui se trouve au bout de ce qu'elle veut, de ce qu'elle craint et de ce qu'elle souhaite. Vous ne connaîtrez jamais qu'imparfaitement, mon cher ami, cette préoccupation continuelle de l'esprit, ou plutôt du cœur. Le ciel, en vous faisant *homme*, vous a privé ou peut-être sauvé des embarras d'un pareil métier. Je ne crois pas qu'en commençant cette lettre, j'eusse voulu vous dire ceci; ma plume avec vous a la bride sur le col, et je la laisse courir où il lui plaît.

A propos de cela, votre métier d'observateur, que vous faites assez bien, doit vous amuser, au milieu de toutes ces liaisons sans amitié dont vous

êtes entouré. Si nous étions ensemble, dans ce grand salon, je suis sûre qu'il m'arriverait quelquefois de vous regarder en souriant à un sourire qui vous serait échappé, et, sans nous être rien dit, nous nous serions entendus fort bien. Mais adieu jusqu'à demain.

Dimanche.

Voici une lettre de vous qui m'en ferait écrire des douzaines, ou plutôt qui redouble ma mauvaise humeur de votre absence, parce que j'aurais bien des choses à dire. Je commence par vous faire remarquer que, si je ne m'entends pas avec M. de Barante sur Lemercier, je me rapproche davantage de votre évangéliste sur le compte d'un certain jeune homme, et que ce mot *gracieux* qui s'est trouvé au bout de sa pensée, est arrivé à peu près de la même manière au bout de ma plume. Oui, il a raison M. Mathieu, vous avez de la grâce; conservez-la soigneusement; enduisez-en vos gestes, votre maintien, votre conversation, un peu même vos opinions, et, pour me servir d'une expression qui sent le Montaigne : « Faites-en comme la garde

avancée de tous vos discours et de toutes vos actions. »

Vous avez bien dit : votre lettre est singulière ; elle renferme bien quelques opinions tant soit peu hasardées. Il est de votre âge et de votre goût particulier de courir toujours après les résultats, et, comme la raison humaine arrive souvent par l'expérience à demeurer suspendue entre un assez grand nombre de ses jugements, vous qui voulez forcer les conclusions, peut-être vous égarez-vous quelquefois, et, ne vous en déplaise, vous contournez quelques faits, ou rêvez les caractères autres qu'ils ne sont. Au reste, je vous jure que je me garde bien d'avoir une opinion arrêtée sur Montesquieu. D'abord, je ne le connais pas, et puis j'ai vu un grand nombre de gens distingués dans la théorie et la pratique des affaires, qui m'ont accoutumée à l'idée qu'il leur avait été extrêmement utile. Mais je dis simplement que, son goût le portant habituellement à une rédaction brillante de la pensée ; il a bien pu lui arriver de sacrifier celle-ci, parfois, à certaines formes, et je le trouvais dans ce que vous me citiez sur Louis XIV. L'explication que vous me donnez ne change pas mon opinion ; je ne la comprends même pas tout à fait. Qu'est-ce donc

que Montesquieu entendait par l'*esprit*, si ce n'est celui dont je vous parle? Si c'était quelque chose de plus fort, son idée rentrerait dans le *souffrait les talents*, qui vient après. Je ne saisis pas trop non plus votre interprétation sur cette dernière phrase. La manière dont vous la prenez porterait à croire que Louis XIV avait secrètement un peu de jalousie envers les hommes supérieurs; et cela ne se retrouve dans aucun des détails que les historiens ont accueillis sur toute sa personne. Cette faiblesse ne s'allie guère avec la grandeur de l'âme, qui est la qualité distinctive de ce roi, et puis, pour satisfaire votre petit penchant un tant soit peu malveillant, j'ajouterai que son orgueil royal l'en garantissait aussi. La devise que prit Louis XIV fait encore plus connaître son système que sa vanité. Ce système, je ne le défends pas, il a été plus ou moins bon à son siècle, il en a été plus ou moins le résultat; mais, enfin, l'idée du soleil agissant peu, et faisant agir en distribuant habilement ses rayons est celle qu'il avait de la royauté. Il ne s'embarrassait pas si on lui était supérieur comme homme, parce qu'il voulait l'être surtout comme Roi; il faisait remuer les belles machines qu'il avait le secret d'appeler autour de lui, et vous voyez qu'il

se jugeait assez bien lui-même, et capable de se tromper, mais dans les petites choses. Il disait : « Il ne faut pas qu'un roi se trompe, » et il interrogeait Boileau quand il fallait avoir un avis sur certains vers.

Quant à avoir aimé Phelypeaux, ma foi, je ne l'ai lu nulle part. S'il n'aimait pas Colbert, ce que je ne sais pas, c'est que Colbert n'était pas aimable le moins du monde; et savez-vous ce dont il manquait, Colbert? C'est positivement d'esprit. Les lettres de madame de Sévigné racontent des choses de lui qui prouvent qu'il avait une grande sécheresse de formes et de paroles, et Louis XIV aimait la bonne grâce, comme M. Molé et moi. Pour Turenne, je crois qu'il avait conservé une certaine rancune du mal qu'il avait fait à la régence de sa mère, et à ses jeunes années, et cependant, après tout, cela ne l'a point empêché de le faire maréchal, de le défendre contre Louvois, qui le détestait; de lui pardonner, avec des manières vraiment charmantes, son indiscrétion sur ses plans secrets, lorsqu'il les confia à sa maîtresse, et de permettre que sa mort fût proclamée en chaire, comme une calamité publique. Il fit même, en cette occasion, tout ce qu'un roi pouvait faire; car il rompit un voyage de Fontainebleau qui était des-

tiné aux plaisirs, et la famille du maréchal fut extrêmement touchée de cette marque publique de ses regrets. Enfin, croyez-moi, l'homme qui a pleuré de premier mouvement la mort de Ruyter, quoiqu'il lui fût un ennemi dangereux, mais « par la raison, disait-il, qu'il est impossible de ne pas être ému de la fin d'un grand homme, » faisait autre chose que *souffrir* les talents, et ne mérite pas que vous tiriez une conséquence sévère de sa vieille amitié pour Villeroy, qui lui fait d'autant plus d'honneur que les rois n'ont guère coutume de s'amuser à aimer *gratis*, c'est-à-dire quand on ne leur a été bon à rien.

Enfin, je me résume, et je dis encore que l'habitude de donner toujours une forme brillante à la phrase, ou de tirer sans cesse des résultats peut bien égarer le raisonnement. Il y a bien des démarches dans la vie humaine, mon cher ami, et après avoir approché, dans une foule d'observations, de la plus simple expression, il faut se garder de croire qu'il soit possible d'arriver à ce qu'on appelle *un compte rond*. Je voudrais bien savoir où vous avez trouvé que, depuis le temps où Montesquieu a paru, on l'eût accusé à tort, parce qu'on croyait qu'il ne fallût parler de la religion et de la

morale que comme Abbadie et Nicole? Notez que vous n'avez lu ni l'un ni l'autre, et que madame de Sévigné, qui était femme, et dont l'esprit avait de la grâce et de la légèreté (je veux dire la bonne), les aimait tous deux. Mais passons. Est-ce qu'il n'avait rien paru jusque-là qui eût montré comme on devait traiter ces deux sujets? Est-ce que, sans parler des autres, Bossuet n'avait pas montré comme le génie doit parler de Dieu et de sa Loi? Est-ce que Montaigne, La Bruyère et Pascal n'avaient point fixé le goût sur les dissertations morales? Qui vous parle de Cujas et de Domat, que personne n'a lus? Si quelques esprits ont blamé Montesquieu, trouvez-en une autre raison. Au moment où il a paru, bien au contraire, Voltaire n'avait que trop accoutumé à traiter toute sorte de matières légèrement, et ce n'est pas la pesanteur du style et du goût qui distingue le siècle dont nous venons de voir la fin.

Mais, mon Dieu, que de pages! Aurez-vous le temps de les lire? Vous serez dans votre coup de feu; je voudrais bien que vous eussiez le temps de m'en conter quelque chose. Ah! il faut que je vous dise qu'en m'écrivant, vous ne me donnez aucun titre; cela m'est égal, parce que je sais fort bien ajouter dans vos lettres celui qui me convient; mais

prenez-y garde, si vous écriviez à d'autres, que cette étourderie ne vous échappe pas! Cela est de rigueur dans la civilité puérile et honnête, à moins que... Mais, quand je vous verrai, je vous expliquerai tout cela.

CXXVI.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE REMUSAT, A BAGNÈRES-DE-LUCHON.

Au Marais, samedi 31 août 1816.

Vous êtes la meilleure mère du monde, ma mère, et je ne connais que mon père qui vaille mieux que vous. Vous avez pris tout doucement mes retards, et vous m'attendiez sans trop d'impatience. Allons tant mieux, et vive la joie! Je serai le 16 à Toulouse; je ferai le voyage vite, et nous nous embrasserons tendrement, en cœur et en esprit. Nous allons faire de belles conversations, que je crois, et mener une vie tranquille; j'en ai une grande envie, et mon séjour ici n'est pas propre à me la faire passer. La frivolité de notre manière d'être m'ennuie, et j'en ai par-dessus la tête du tatillonnage de M. de T...,

des gravelures de M. de V... et des scrupules de madame de Labriche. Madame Molé est bien heureuse de s'amuser de tout cela.

J'ai lu ici quelque chose d'une histoire de la session de 1815, par Fiévée. Je vous la porterai; cela me paraît amusant; il y a des endroits remarquables, quelques-uns sont beaux. Il y a beaucoup de vérités, des raisonnements forts et hardis, mais beaucoup de mauvaises conséquences et de conclusions sophistiques. Là où l'esprit de parti commence, là où, forcé de louer quelque chose, il loue la majorité de la Chambre, il se trompe ou il ment; mais ce sont ses éloges dont je ne veux pas, et j'admets presque toutes ses critiques.

Je suis bien fâché de n'avoir pas été à Paris le 25. La séance de l'Académie a été curieuse. Outre le discours de Villemain plus brillant, plus fin, mieux écrit que profond, comme il me l'a dit lui-même, on a eu le discours de Sèze. Mon petit professeur[1] écrit à madame Chéron qu'il l'a trouvé plat et enflé. M. de Fontanes a été, suivant lui, hardi, adroit, noble et pathétique. Malgré la mauvaise volonté de quelques journaux, il est facile de voir

1. M. Le Clerc.

qu'il a eu tous les honneurs de la séance. C'était une comédie, dit-on, et les sujets qu'on traitait, et l'académicien mort, le président, le récipiendaire, tous ces assistants si divers, tant d'habits, de couleurs, de masques, tout cela composait un spectacle unique qui donnait à penser.

La convocation de la Chambre est ici la grande question; on ne croit guère qu'elle soit convoquée pour le 1er octobre. Sera-t-elle bien folle? Ne le sera-t-elle pas? Autant de mystères. Cependant tout va. Nous avons une apparence de santé qui me suffit, à moi et à presque tout le monde. Mais je vois des médecins qui n'en sont pas là. Marchons toujours et *Domine salvum*.

Je vous dirai que nous jouons, dimanche, *les Deux Frères* et *le Médecin malgré lui*. Devinez ce que je joue là dedans? Je vous le donne en cent. Eh bien, c'est le médecin. Qui? Sganarelle? Non, mais ce sentencieux docteur des *Deux Frères*, si bien nasillé par Damas, et ce qu'il y a de pis ou de mieux, c'est que je m'en acquitte assez bien. Je vous rendrai compte de la représentation.

CXXVII.

MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS
CHARLES DE RÉMUSAT, AU CHATEAU DU MARAIS.

Bagnères-de-Luchon, samedi 31 août 1816.

Que vous êtes un drôle de corps, mon fils! C'est par cette belle vérité que je terminerai notre correspondance; car il me semble que, plus tard, du fond de ce trou, je ne serais plus à temps pour vous écrire. Comment, dans le plus beau lieu du monde, entouré de jeunes et jolies femmes, assez bien traité par elles, vous vous ennuyez, et vous sentez qu'il vous manque quelque conversation? Allons! hâtez-vous de prendre la poste et arrivez; venez dans ma masure, vous n'aurez ni colonnes de stuc, ni belles dames, mais de la causerie bien solide tant que vous en voudrez. Votre père m'écrit des lettres qui prouvent qu'il est fort en train, et, moi, j'ai fait de si belles lectures et de si belles réflexions, que j'aurai à vous présenter des questions sans fin. A propos de cela, j'en ai trouvé une (réflexion) hier, dans *Hume*, qui m'a frappée. Elle me paraît d'un

historien citoyen, supposant que cet historien serait anglais. Quand vous l'aurez lue, vous me direz. « Ma mère, malheur à la nation chez laquelle une pareille pensée serait déplacée! » Il semble que je vous entende d'ici aborder cette belle discussion. Voici ce que j'ai remarqué : Hume parle de la fidélité que la noblesse anglaise porta à son souverain, pendant le règne de Charles Ier : « Noble et généreux principe, dit-il, qui n'est inférieur en excellence qu'à celui de l'attachement pour une constitution légale, dans lequel on doit reconnaître quelque chose encore de plus lumineux. » N'est-ce pas bien à moi d'avoir remarqué cela? Mais, mon fils, quelle belle manière d'écrire l'histoire a ce Hume, et qu'elle me plaît! Je la lis et la relis avec un plaisir extrême. Il dit encore, ailleurs, une autre chose qui pourrait être une leçon pour les gouvernements qui ont adopté le système représentatif. L'élection d'une Chambre mécontente prouve que la nation l'est aussi, et la dissolution brusque et chagrine de cette Chambre ne manque jamais d'augmenter le mécontentement général.

Vous me contez très plaisamment cette vie que vous menez maintenant; c'est une chose assez amusante que ma correspondance de ce moment-ci.

Tout mon monde est réuni dans le même lieu, et la manière différente dont chaque personne est affectée des mêmes choses, me divertit à retrouver dans les lettres que je reçois. Je pense qu'aujourd'hui, vous répétez habillé, et demain vous jouez; mais je ne sais quelle pièce, et cela me dérange. On me mande que vous excellez dans le pathétique, et que vous ferez pleurer votre auditoire. Mon Dieu! si j'étais là, que j'aurais des larmes à votre service; mais il se pourrait bien que je pleurasse encore, même en vous voyant jouer *Le Médecin malgré lui*. Mon fils, je vous le dis à l'oreille, toutes ces mères sont créatures un peu étranges; elles font attendrissement de tout. La vôtre est une folle qui sent son mal, et qui le dissimule un peu mieux qu'une autre.

Je ne sais pas un mot de l'administration du pape, mais je suis de son avis sur tout ce qu'il fera, parce que c'est un homme que je révère, qui n'a jamais rien cédé par faiblesse, qui a mis de côté la vanité humaine, qui s'est dit une fois pour le bien de l'Église et le repos du monde : « J'irai jusque-là, » et qui, lorsqu'il a eu atteint le point convenu, n'a pas bougé. Je suis donc pour le Concordat, et ne vois contre lui que quelques vieux

évêques qui voudraient ravoir quarante mille livres de rente.

CXXVIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, lundi 11 novembre 1816.

J'aurais cru, mon enfant, que ma première lettre serait pour vous parler de ma tristesse et de mes regrets[1]; mais nous voici dans des scènes qui

1. Mon père partit du Marais le 10 et de Paris le 11 septembre, avec des dépêches et des instructions de M. Decazes qu'il vit alors pour la première fois. Le ministre lui-même se défiait fort de la poste, et le chargea de remettre des lettres à plusieurs des préfets dont il traversait les chefs-lieux. Tout cela était important; car il s'agissait de l'exécution de l'ordonnance du 5 septembre. Dans un grand nombre de départements, cette exécution devait réussir et même ne pas présenter des difficultés trop sérieuses. Mais, dans cette lutte de la France nouvelle contre l'ancienne, des royalistes raisonnables contre ceux qui ne l'étaient pas, le département de la Haute-Garonne et la ville de Toulouse n'offraient aucun point d'appui solide. Ils étaient loin d'être alors ce qu'ils sont devenus depuis, et l'on ne pouvait prévoir qu'ils seraient jamais à la tête du mouvement de liberté et de résistance à l'oppression comme il leur est arrivé plus d'une fois. En ce temps-là, notre département était fort étranger à la politique, et comme on a pu le voir par les lettres précédentes, peu disposé à

me font remercier Dieu de votre absence. Je crois que je vous en aurais épargné le récit, si je ne croyais qu'il arriverait là-bas, et j'espère, d'ailleurs, avoir demain matin à vous donner des nouvelles tranquillisantes. Voici le fait : Samedi dernier, le peuple s'est rassemblé en masse considérable sur la place du marché, en demandant tout à coup et à grands cris le blé à vingt-quatre francs. Il se vendait à trente. Les officiers municipaux se sont rendus sur la place, et ont refusé de taxer le blé. Malheureusement, ils n'avaient avec eux que de la garde nationale qui n'imposait guère. On est venu

saisir les nuances sans lesquelles il n'y a point de politique véritable. Même dans le Nord et à Paris, le parti modéré n'approuva pas tout entier la dissolution, et beaucoup de personnes qui avaient été jusque-là opposées au côté droit de la Chambre y revinrent brusquement, ou s'y réunirent peu à peu. C'est ce qui arriva nécessairement aux quelques royalistes modérés de Toulouse, et la situation du préfet y devint très difficile. La bourgeoisie était faible et intimidée, pressée entre le peuple et l'aristocratie, qui appartenaient également au royalisme absolu, intransigeant comme on dirait aujourd'hui. L'opposition de droite avait donc le nombre, la fortune, et la confiance. Aussi triompha-t-elle complètement. Le préfet et M. de Villèle en sortirent à peu près brouillés, et alors commença la classification des hommes et des partis, qui, avec quelques modifications, subsiste encore. L'ordonnance du 5 septembre fut donc un des grands événements de la Restauration, et l'on peut deviner quel intérêt y prit mon père, préparé comme il l'était. Il passa deux mois à Toulouse et à Lafitte, et partit pour Paris, où il arriva le 13 novembre 1816.

demander à votre père ce qu'il fallait faire. Sa réponse a été de ne pas céder et de demander de la troupe. On l'a fait. Mais, pendant le temps qu'on a perdu à requérir cette troupe, un marchand, effrayé ou complice, a vendu à vingt-quatre francs. Il a fallu que les autres en fissent de même. La troupe est arrivée; elle a fait évacuer la place, le marché a été fermé, et le peuple renvoyé sans désordre. Hier, pendant toute la journée, il y a eu un peu de fermentation; les autorités se sont réunies; votre père à demandé en grâce qu'on éloignât la garde nationale. On lui a représenté que la légion ne vaudrait guère mieux. On a décidé que les dragons marcheraient; on a fait des proclamations; on a avisé, ce qui était le plus difficile, à rassurer les marchands, et à ce qu'ils apportassent leur grain comme de coutume.

Dans la journée, on avait appris que le prix du blé baissait, et, en effet, ce matin le marché s'est ouvert à vingt-huit francs, mais la foule était extrême, la chaleur à l'excès; on voulait vingt-quatre francs, ou plutôt on voulait piller. Les troupes en bataille faisaient bonne contenance, recevant même des pierres sans faire autre chose que se porter en avant et présenter leur sabre par le côté plat. Votre pauvre père s'est porté à pied au milieu de ce tumulte; il est

demeuré deux heures entières, pérorant, menaçant, repoussant la foule, recevant les réclamations ou les injures, entendant des propos violents contre les nobles et les riches. On n'est pas suspect ici dans les éloges qu'on lui donne, et on convient qu'il a montré un courage incroyable. Les généraux sont arrivés, au bout de ces deux heures. Il s'est élevé, sur le lieu de la scène, une discussion entre eux et votre père. Ils ne voulaient point donner l'ordre de faire avancer les dragons ; ils disaient qu'on répandrait du sang. Votre père soutenait que c'était le seul moyen de l'empêcher. Vous comprenez comme une pareille division d'opinion était commode au milieu de cette bagarre. Enfin, votre père a dit au général Parthouneaux qu'il le prenait sur lui, et qu'il lui donnerait, après, sa demande par écrit s'il le fallait. Le général, voyant, en effet, que la douceur ne menait à rien, a donné l'ordre aux dragons de marcher, et alors le peuple s'est retiré. On a fait des patrouilles dans les rues; une patrouille de dragons vers cinq heures a enfilé le pont pour entrer dans le faubourg Saint-Cyprien. Les gens de ce faubourg ont barricadé le pont avec des charrettes renversées pour arrêter ces patrouilles; ils criaient après les dragons et jetaient des pierres

par-dessus les charrettes. Parthouneaux s'est présenté; il a vu tomber des pierres autour de lui, il a fait charger les armes; la nuit arrivait et a dissipé le monde.

Dans ce moment, il est huit heures, le pont est toujours barricadé, c'est-à-dire encombré, les troupes sur le quai, le peuple est retiré. On tient conseil chez votre père. Il me paraît qu'on enlèvera les embarras du pont pendant la nuit. Demain, il va paraître des proclamations de votre père et du général. On a arrêté quelques boutefeux; on déploiera l'appareil le plus militaire qu'on pourra, et on tâchera d'effrayer pour le marché de mercredi, qu'on approvisionnera à tout prix. Je fais venir mon pauvre blé de Lafitte pour donner l'exemple; mais bien peu de gens le suivent. Il est odieux de voir de gros propriétaires riches, et royalistes en perfection à les entendre, qui spéculent sur la cherté du pain et ne sont occupés que de leurs intérêts. Il se mêle à tout cela des propos fâcheux, le renvoi des ministres, la garde royale, ayant pris, dit-on, le parti des princes contre celui du roi, comme si la famille royale faisait deux partis! Le discours du roi, doux et bon, faisant relever la tête à mille imprudents, et les jacobins ou plutôt la

partie pauvre du peuple voulant profiter du désordre qu'ils espèrent. Au milieu de tout cela, dites bien à nos amis d'appuyer sur les demandes que votre père ne cesse de faire aux ministres d'aviser à nos forces militaires; car il est affreux d'avoir affaire aux cousins, frères et fils de ceux qui menacent, dans les émeutes pareilles à celles de ce matin.

CXXIX.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, vendredi 15 novembre 1816.

Vous voilà donc à Paris, mon enfant, du moins je l'espère. Votre petit billet daté de Limoges, écrit dans cette petite chambre si proche de moi, m'a fait du bien, et j'ai pleuré plus doucement qu'il ne m'était arrivé depuis six jours. Ah! mon enfant, que je bénis le Ciel de votre départ et qu'il m'eût été pénible de vous voir partager mes anxiétés! Nous avons un peu de repos depuis trois jours, du moins la ville; car, pour votre pauvre

père, il ne peut guère compter, d'ici à longtemps, sur des jours sans soucis. Les arrivages du grain ont cessé depuis notre désordre. Les propriétaires effrayés retiennent leur blé, ou le vendent au dehors à un prix plus élevé; et, comme vous savez que nous n'avons guère d'esprit public dans ce pays, nous ne nous prêtons point à aider l'administration dans un moment si difficile. Il faut donc qu'elle travaille toute seule à fournir les marchés, et cela jusqu'à ce que la confiance se rétablisse; il faut ensuite veiller à l'effet que ce qui s'est passé produit aussi dans le département, et puis, ce qui est vraiment difficile, donner ici à tout le monde une activité et un zèle dont il semble que chacun ne soit susceptible que pour blâmer et contrecarrer. Comme dit Miégeville[1], qui s'est fort bien conduit en cette occasion-ci : « Il faut convenir que, dans cette ville si royaliste le Roi est bien mal servi. » Il est certain qu'un acte d'autorité à présent serait bien important. Il y a une sorte de terreur et de mauvaise humeur répandues dans toute cette ville. Les bourgeois se plaignent de la noblesse, et disent que, dans les occasions de danger,

1. Procureur du roi à Toulouse.

elle ne paraît point. La noblesse dit que les bourgeois sont des coquins qui ne les défendraient pas, et le peuple crie contre tous, prenant pour noble tout ce qui est riche, et pour riche tout ce qui vend du grain au lieu de l'acheter.

Notre terre dans ce département a donné lieu à une accusation d'un nouveau genre. Dans le faubourg Saint-Cyprien, on a répandu le bruit que votre père avait une récolte énorme, qu'il l'augmentait par un achat considérable de grains, et que c'était pour cela qu'il se refusait à le taxer. Quand ce raisonnement est dans le peuple, il faut en gémir sans s'en étonner; mais, quand il se trouve aussi dans quelques salons, alors il y a certainement une bien mauvaise intention. Cependant, il me paraît qu'en général on rend justice à la conduite de votre père, et on convient qu'au moins il est bien courageux, bien actif et bien habile à prendre un bon parti. Il a vraiment fallu un moment qu'il fût général, maire, préfet et commandant de la garde nationale. Placé dans la grande salle du Capitole, il dictait les ordres; comme tout le monde est plus ou moins effrayé dans ces moments, et que les militaires eux-mêmes, du courage personnel desquels on ne peut pas douter, craignent cependant de se

commettre dans des émeutes populaires et disaient eux-mêmes : « Si c'était en pleine campagne, nous ne les craindrions pas; mais, ici, nous craignons les fenêtres, les encombrements de rue, et enfin d'allumer une guerre civile. » Comme la municipalité est sans maire, tous revenaient à votre père et lui reconnaissaient alors un pouvoir énorme : « Vous êtes l'homme du Roi, disaient-ils, tout pose sur vous, c'est vous qui êtes responsable. » Et il ordonnait, vaquant à tout, et cela, le malheureux, avec un visage enflé, des douleurs de tête effroyables. On m'a assuré que, dans ce désordre, il conservait même de la gaieté, et ce qui a frappé beaucoup M. Hocquart[1], qui a souvent été avec lui dans ce moment, c'est qu'il mettait une adresse infinie à ménager les vanités, à paraître consulter en décidant, et à empêcher les discussions qui auraient ralenti la marche. Aussi, toutes les autorités de la ville sont contentes de lui; je les ai toutes vues, et toutes disent qu'il a sauvé Toulouse, et, d'après cela, peut-être le Midi. Les légions des environs marchent, dans ce moment, pour venir ici; mais, d'après l'avis de Parthouneaux, nous n'avons

1. Premier président de la cour de Toulouse.

pas assez de forces dans le Midi. Il y a un corps de malheureux dragons qui n'a fait, le lundi, que dissiper la foule, en tournant autour du marché au petit trot. Ce corps a eu un officier blessé et sept à huit soldats par les pierres, et il est devenu l'objet de l'exécration de la populace. Parthouneaux, le mercredi, avait caserné ses dragons par prudence. Votre père lui a demandé en grâce de les faire paraître comme à l'ordinaire, et qu'ils fussent rangés sur la place du Capitole ; on l'a fait, et il ne leur est rien arrivé que d'imposer beaucoup. Il y avait ici un général inspecteur, celui dont M. de Panat contait une si drôle d'histoire, qui était au Capitole aussi, et qui, voyant votre père, lui prenait la main et lui disait en jurant d'une manière effroyable et tout haut : « Brave homme, il n'y a que vous qui sachiez votre devoir ici, et, sacré n..... je ne vous quitterai pas; et, si on vous touche, je vous défendrai contre toute cette canaille. »

Tous ces détails me reviennent à présent, cher enfant; ils vous causeront une partie de l'émotion qu'ils m'ont causée à moi-même. On est, en général, content de la proclamation de votre père, parce qu'on trouve qu'elle est courageuse et forte

en raison. Il a vu, hier matin, le chef de bataillon de Saint-Cyprien qui est un artisan. Cet homme lui a fait des excuses de ce qui s'était passé dans le faubourg. Il a dit que les honnêtes gens de ce quartier déploraient la conduite du reste, que les émeutiers méritaient d'être punis ; mais, en même temps, il a fait une sortie sur la noblesse qui prouve à quel point elle a besoin d'être sage et mesurée. « Monsieur, disait cet homme à votre père, les honnêtes gens du peuple obéiront aux ordres d'un homme comme vous, parce qu'enfin vous êtes ici le *monsieur du Roi*, et que le roi est bon et qu'il ne nous trompe pas. Mais, si les gentilshommes veulent reprendre les anciens droits, et nous marcher sur le ventre, ma foi, malheur à eux ! » Vous voyez quelle est l'opinion de ces gens, même dans le Midi. Vous pensez bien que votre père lui a répondu de manière à le calmer et à lui redresser les idées, et cet homme revenait toujours à dire : « N'est-ce pas que le roi ne nous trompe pas, et qu'il ne rendra pas aux nobles leurs privilèges ? »

Tout ce que je vous écris n'est pas trop rangé, parce que ma tête ne l'est guère encore. Je suis dans ce moment comme une personne qu'on aurait assommée de coups, et qui commence à sentir

ses meurtrissures. Quoique assez souffrante, je me suis trouvée des forces pendant ces trois jours, dont je ne me serais pas doutée; mais, aujourd'hui, je suis d'une faiblesse extrême, et je me soigne et me repose pour tâcher de me ravoir.

Ce samedi matin.

Voici encore un mot. Je veux tâcher que vous ayez de mes nouvelles; jusqu'à l'heure du départ du courrier.

Notre journée d'hier a été paisible, le marché calme, le blé à ving-sept et vingt-huit francs, point de murmures, et toujours un peu de terreur utile dans nos faubourgs.

Si j'étais un peu tranquille, je vous entretiendrais des premières discussions des Chambres. Il me semble que M. de Villèle se déclare bien promptement et un peu maladroitement. On trouve ici qu'il a fait une imprudence. Les candidats de la présidence ne réussissent guère; on avait pris son parti, faute de mieux, de vouloir de M. Ravez. Enfin, il y a bien de la grognerie à tous les étages de nos maisons [1].

1. La Chambre des députés, réunie pour la première fois le 4 novembre 1816, avait, dans les séances du 11 et du 12 novembre,

CXXX.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, dimanche 17 novembre 1816.

Enfin, ma mère, je puis causer avec vous! J'ai tant de choses à vous dire, que je ne sais guère par où commencer, si ce n'est en vous disant que vous me manquez plus que jamais, et que les personnes que je vois ici vous remplacent encore bien moins que l'année dernière.

Je n'ai pu avoir de rendez-vous du ministre que pour aujourd'hui, à quatre heures. Je vous en rendrai compte. Il marche bien ferme dans sa route, comme vous voyez, et M. Molé le trouve habile. Du reste, il l'est, s'il tient; car jamais personne n'a eu un parti plus nombreux et plus acharné contre lui. C'est une guerre à mort. En général, la société

procédé à l'élection des cinq candidats à la présidence qui devaient être soumis au choix du roi. C'étaient MM. de Serre, Pasquier, Bellart, Ravez et Beugnot. M. Pasquier fut désigné par le roi.

est tellement divisée, qu'on ne dispute plus. On se rencontre, on se salue froidement et on se déteste; calomnies, fausses nouvelles vont leur train; mais la volonté du roi est bien prononcée. M. de Chateaubriand a eu cinquante-six voix pour être nommé secrétaire de la Chambre des pairs. Le roi a dit tout haut, en pleine Cour, qu'il s'en trouvait d'autant plus offensé qu'il savait les noms des votants, et qu'ils étaient tous très rapprochés de sa personne. Tous les jours, il s'exprime sur ce sujet avec la même force. Vous avez vu les petits combats qui ont servi de prélude aux députés. Notre maire a été, ce me semble, bien maladroit. Il affecte, depuis quelques jours, une grande modération. On revient à lui, et peut-être on a tort : on risque de lui donner toute l'importance qu'il perdrait si l'on voulait le laisser faire. M. de Talleyrand est connu pour être à la tête du parti mécontent. L'autre jour, madame de Staël lui a demandé s'il était vrai qu'il fût un *ultra*. Il a répondu en demandant ce que c'était, puis il a ajouté : « Si vous voulez dire que je suis contre le ministère, oui, je suis contre le ministère en général, et nommément contre M. Decazes. » Et cela, devant quatre-vingts personnes.

Nous sommes inondés de brochures. Il y en a de

bien ridicules. Tâchez d'avoir celle de M. Guizot : *Du gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France.* Elle passe pour un chef-d'œuvre; puis celle de Villemain, qui n'a pas le même succès auprès des gens d'affaires, mais qui est, je crois, beaucoup mieux écrite et qui est fort amusante, car elle est bien spirituelle et bien maligne. On lui reproche, cependant, d'avoir été un peu trop loin en idées démocratiques. Pour moi, cela m'est égal; mais cela déplaît à beaucoup de gens. Un ouvrage qui a le plus grand succès, c'est un petit volume anonyme de M. de Marbois sur les États-Unis et la conjuration d'Arnold contre Washington. Je vous indique tout ce qu'il faut que vous lisiez.

Parlons maintenant de nos affaires : Le *langoureux* s'était vanté trop tôt. Il a été bien reçu d'abord. Il l'a été fort mal, mais fort mal, depuis. On lui a dit qu'il faudrait prendre *les gros yeux*. D'abord, votre hôte est hors de lui, et ils sont tous de même; c'est un bruit, c'est un scandale ! Cadet en recule. Duplessis en faiblit. Voilà le mal, car cela perdrait tout. Au reste, Dupré tient encore et je me fie à lui. Je compte aller voir M. Bertrand, ce matin. Je verrai un peu où ils en sont là. Ce sont des gens curieux à regarder. Je ne sais ce que ma tante vous

écrit, mais elle est fort inquiète, et passe ici pour une *ultra;* et, pour votre amie madame de X***, je la trouve déraisonnable. Je ne suis pas trop content de M. Molé, non plus. Je crois ma tante bien désolée de voir son cousin enferré comme il l'est[1].

CXXXI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, mardi 19 novembre 1816.

Maintenant que je suis plus tranquille, le besoin de vous savoir arrivé reprend sa place dans mon esprit. J'ai été si troublée pendant trois jours, que

1. On entrevoit que tous ces noms sont supposés, et qu'il s'agit de détails politiques qu'on n'osait point confier à la poste. Il est difficile de comprendre ces allusions, et l'éditeur est souvent embarrassé. Les écrivains qui emploient de tels subterfuges et les gouvernements qui les rendent nécessaires devraient songer que c'est bien inutilement :

Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

On peut pourtant entrevoir, en s'aidant d'autres lettres, que le *langoureux* est M. de Bastard, qui avait été président du collège électoral de Toulouse contre M. de Villèle, ce qui avait mécontenté M. le duc d'Angoulême. *Les gros yeux*, c'est M. de Catellan, *Duplessis*, le duc de Richelieu; *Cadet*, peut-être M. Lainé par antiphrase, et enfin, sans doute, *Dupré*, M. Decazes.

j'ai eu à peine le temps de penser à vous : c'est vous donner la mesure de la situation dans laquelle je me suis trouvée. Nous allons mieux dans ce moment; mais nous serions plus tranquilles si on se prêtait mieux à nous aider. L'avidité, la première passion des hommes, je crois, se refuse au moindre sacrifice. Une grande partie des négociants, une beaucoup plus grande partie des propriétaires, malgré leur danger et les menaces du peuple, tournent leurs envois de blé là où il est plus cher, en laissant ici à la municipalité et à votre père tous les embarras d'un approvisionnement qu'il faut renouveler trois fois par semaine. On n'ose pas toucher à des réserves qu'on s'était assuré pour l'arrière-saison; c'est donc un tracas continuel qui durera jusqu'à ce que la confiance se rétablisse dans nos environs. Ainsi, au milieu d'un pays qui a fait, cette année, presque pour deux ans de récolte, la ville de Toulouse est à tous moments prête à manquer. Ce besoin de gagner un peu plus d'argent me paraît une chose odieuse, et me prouve à quel point il faut peu se flatter de voir poindre en France la moindre apparence d'esprit public. Imaginez que le marquis d'E., par exemple, à lui seul, a recueilli cette année

pour sa part trois mille hectolitres de blé. Et, mercredi dernier, quand il était si important de calmer le peuple, quand, moi, je faisais porter mon pauvre reste et le vendais au plus bas prix du cours, M. d'E. se refusait à envoyer le sien, le vendait dans la ville, à un prix fort cher, à un négociant qui devait l'envoyer dans un autre pays. Je lui ai fait quelques reproches : il s'est mis à rire, m'a dit que j'avais un patriotisme de femme, que chacun devait penser à ses affaires, et qu'on était bien dégoûté de faire quelque chose pour le peuple, qui n'en assommerait pas moins les nobles, s'il le pouvait. D'autres encore m'ont tenu le même langage, et, quand je leur disais : « Mais, si ce n'est point pour le peuple, que ce soit au moins pour le roi, que vous aimez, dites-vous, et à qui il faut conserver ses provinces tranquilles. » Savez-vous la réponse : « Ah ! le roi a ses ministres, qu'il aime ; c'est à eux à le tirer d'affaire. »

Enfin, mon fils, les vertus mêmes, en ce pays, sont une opposition aux mesures d'administration les plus sages. Votre père en a reçu ces jours-ci des preuves si remarquables, que j'ai juré que je vous les manderais. Votre ami souvent a raison, il y a dans cette ville un reflet des mœurs et des habitudes

espagnoles qui encourage tous les vices qui tiennent à l'oisiveté. Toulouse est inondé de mendiants; depuis six mois, votre père met tous ses efforts à soutenir les dépôts de mendicité, et il y trouve une opposition, naturelle dans les pauvres, qui aiment mieux ne rien faire, mais très extraordinaire dans la classe élevée. Les curés et les prêtres se plaignent de cet établissement; ils sont venus représenter à votre père que le mendiant, étant un représentant de Jésus-Christ sur la terre, devenait un être respectable auquel l'autorité ne devait point toucher. Et d'assez grands personnages de cette ville, dévots et charitables, mais bien peu éclairés, s'offrent pour caution de ces misérables, afin qu'on leur rende la liberté et le droit d'encombrer les rues, et peut-être de voler, après, ceux qui les auront protégés! Avec ces façons de voir, il s'ensuit qu'un administrateur qui ne veut même faire que des choses utiles, est obligé de donner une forme arbitraire et de forcer à tout; ainsi, il faut encore de la gendarmerie pour arriver à faire travailler les malheureux.

Si vous contez ce fait à quelques-uns de nos amis, leur droite raison sera bien étonnée de ces obstacles qu'on ne saurait prévoir. En vérité, je ne comprends

pas comment votre père vient à bout de quelque chose, et comment il ne se dégoûte pas de cette déraison qui le harcèle à chaque instant de la journée. Quelques-uns, cependant, commencent à lui rendre justice, et on m'a dit hier que la phrase à la mode est celle-ci : « C'est bien dommage cependant, car c'est un homme courageux et un fort administrateur; mais... »

Pour nous achever de peindre, il faut encore poursuivre cette affaire de l'assassinat de Ramel; il n'est que trop certain que tous les coupables ont été prévenus par ceux qui les devaient arrêter. Tous ces gens font, en apparence, des discours fermes, et, sous main, se prêtent à tout. Cependant, la nuit dernière, à l'insu de la police dont il a fallu se cacher, avec des militaires que votre père a fait demander pour mission secrète, on a saisi un des assassins les plus importants et qui va jeter un grand jour sur cette malheureuse affaire. On finira par tout savoir; mais ce sera encore une seule personne à qui on le devra.

CXXXII.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, mercredi 20 novembre 1816.

Quelles nouvelles, ma mère, quel tapage! Et que tout cela m'inquiète et m'impatiente! Je ne puis vous répondre qu'en vous disant ce que j'ai fait. Ma tante vous dira ce que nous faisons. Dès dimanche, j'avais entendu parler de votre émeute. Je vis à quatre heures le ministre de la police[1], qui m'en confirma la nouvelle; il me donna quelques détails, et ajouta qu'il voulait écrire à mon père une lettre sévère, non pas pour lui, assurément, mais pour qu'il la montrât aux militaires. Heureusement, dans la conversation, je lui dis que M. Thoron est un homme modéré, car, sans cela; il avait déjà écrit une lettre pour provoquer sa destitution[2]. Il m'a dit qu'il n'enverrait point sa lettre. Je

1. M. Decazes.
2. M. Thoron, négociant considéré, était adjoint au maire de Toulouse.

suis bien heureux d'avoir épargné cette marque de mécontentement à votre maire, s'il est vrai, comme je le crois, qu'il ne la méritât pas. Je ne vis le ministre qu'un instant; il me dit qu'il avait à me parler et de venir dîner chez lui, le lendemain.

En rentrant, je trouvai votre lettre. Ma tante, M. Pasquier, M. Molé en eurent connaissance tout de suite, afin qu'ils pussent parler avec connaissance de cause. Moi-même, le lendemain, j'en ai lu une grande partie au ministre. Il m'a raconté que, la veille, il a avait eu chez lui une scène (c'était son mot) avec M. de P., qui prétendait que la sédition était arrivée par la faute de mon père, qu'il l'avait traité vertement; et en effet, d'après ce qu'il m'a dit, ses expressions étaient bien fortes et bien précises : « L'opinion d'un homme, comme vous, importe fort peu, sans doute; ce qui importe, c'est celle du roi, qui a été parfaitement content de M. de Rémusat dans cette occasion, comme dans toutes les autres. » Au reste, il n'y a point de calomnies de tout genre que lui et, j'en ai peur, toute la députation, ne répandent sur votre compte, surtout auprès du ministre de l'intérieur qui, en général, écoute beaucoup les députés.

Hier, est arrivée votre lettre à ma tante; j'ai été

sur-le-champ la porter à M. Pasquier chez M. de Barante, où il dînait avec le ministre de la police. Il l'a montrée à celui-ci, qui l'a prise et emportée. Il s'ensuit que le roi pourrait bien l'avoir lue. Quoique vous nous annonciez du mieux, votre lettre est cependant encore inquiétante. Ce maudit faubourg me tracasse. Déjà il court ici mille bruits absurdes; les partis s'arment à l'envi de cette nouvelle pour se la reprocher. On veut toujours savoir qui dirige le mouvement, et c'est la seule question à laquelle je ne puisse répondre; j'attends un plus ample informé. Nous mourons d'envie de vous voir sortir de ces difficultés. Quant à Lille, j'ai changé d'avis, et je passe du côté de vos amis qui le désirent. Tout le monde y pousse. M. de Mézy[1], M. de Brigode, la députation du Nord y mettent une obligeance et un zèle extrêmes. La seule raison qu'oppose le ministre de l'intérieur, c'est que Toulouse est trop agité pour choisir un pareil moment pour vous en retirer. Il est bien fâcheux que l'impossibilité de remplacer mon père

1. La préfecture de Lille devenait vacante, par la nomination de M. de Mézy à la direction générale des postes. M. de Brigode, pair de France, ancien chambellan de l'empereur, avait été maire de Lille.

tourne toujours à son préjudice. Au reste, si nous réussissons, n'allez pas vous en fâcher. La préfecture est immense, importante et remarquée. Vous serez près de Paris, plus tranquilles et plus riches. D'ailleurs, quant au Conseil d'État, il n'y faut pas penser ; les ministres disent que cela est impossible. Vous savez que je ne conçois pas que vous puissiez désirer Marseille, qui n'est pas vacant, et que personne ne vous souhaite.

La proclamation de mon père a beaucoup réussi ; elle est ferme et maternelle. En vérité, c'est un bien bon préfet. J'ai toujours pensé ce que vous venez d'éprouver si cruellement, c'est que les magistrats sont meilleurs que les militaires dans les troubles populaires. A moins qu'un militaire ne soit un homme très distingué, auquel cas il n'y a plus de difficultés à rien, il doit manquer de décision, puisqu'il n'est habitué à prendre son parti que dans une route toute tracée.

CXXXIII.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, dimanche 24 novembre 1816.

Nous sommes plus tranquilles, ma bonne mère, puisque vous l'êtes davantage. N'ayez plus d'émeute, car le contre-coup se fait sentir ici, et nous sommes de moitié dans toutes vos inquiétudes. Vous devriez bien essayer de nous dire, au juste, la cause de votre soulèvement. On ne sait à quel parti l'attribuer, et, quand on m'interroge, je n'ai pas de réponse. D'après votre lettre, il semblerait que les factions les plus contraires conspiraient ensemble, et les cris « A bas les ministres! — à bas les nobles! » qui semblent s'exclure l'un l'autre, me paraissent inconcevables. Les *jacobins* se seraient-ils réunis aux *ultra* dans votre département, comme ils l'ont fait, à ce qu'on dit, dans d'autres provinces? Dans la Chambre même, votre maire promet à ses partisans les voix de ceux qu'il appelle les *jacobins;* il veut parler, je crois, des *ultra-libéraux*. Vous

avez vu peut-être M. de Marcellus marcher avec d'autres raisons et d'autres paroles au même résultat que M. d'Argenson[1]. Celui-ci a publié ici une opinion qui fait du bruit, où, parmi beaucoup de reproches, il dénonce l'administration comme coupable de la disette et de la cherté du blé; c'est là qu'il y a cette phrase que quelques-uns trouvent étrange : « La nation désire, je dirai même la nation veut... »

Ce dont on parle encore davantage, c'est de l'aventure de M. de Talleyrand. Je vous ai déjà dit quelque chose de ses singuliers propos; il les a continués, répétés avec plus de violence. Mercredi, chez l'ambassadeur d'Angleterre, il a apostrophé M. Pasquier, et lui a fait un morceau contre la Chambre, puis contre la police, qu'il appelle un *bourbier*, et enfin, dit-on, contre le ministre lui-même, qu'il avait déjà injurié avec indécence, et cela dans plus d'une occasion. Il est résulté de tout

1. M. Voyer d'Argenson, petit-fils de Marc-Pierre d'Argenson, ministre de la guerre sous Louis XV, était entré au service en 1791, à l'âge de vingt ans. Il avait été plus tard, en 1809, préfet du département des Deux-Nèthes (Anvers). Député sous la Restauration et sous le Gouvernement de juillet, il se fit toujours remarquer par ses opinions libérales, même républicaines. Il avait épousé la veuve du prince Victor de Broglie, mère du duc Victor de Broglie. Il est mort en 1842.

cela qu'il a eu défense de paraître à la Cour. Il est en disgrâce. Mais beaucoup de gens vont à Chanteloup. Tous les exagérés le portent aux nues, et le voilà sur la même ligne que M. de Chateaubriand. Il n'y a rien de plus comique que la versatilité de ces hommes qui le détestaient naguère, de si dégoûtant que l'effronterie de ces dévots qui vont partout déplorant la perte de la religion, et le prennent pour leur chef. Vous prévoyez combien cette nouvelle fait de fracas, et elle en fera encore. Du reste, si le ministère n'avait que cet ennemi, je crois qu'il ne courrait aucun risque. Mais le nombre des ambitieux mécontents est immense; les bruits les plus calomnieux sont répandus de toutes parts ; les intrigues les plus dangereuses s'ourdissent. Les ministres ont besoin de beaucoup de force matérielle et morale. Quant à la société, on a renoncé à se disputer. On a fait bande à part. Les personnes que je vois sont heureusement à peu près du même avis. Notre société est complètement ministérielle, et pas autre chose. Si j'osais, je dirais qu'elle l'est trop; elle donne à la raison la couleur d'une faction.

Nous attendons de vous, aujourd'hui, une réponse décisive pour ce département du Nord. Est-

ce que mon père n'en est pas tenté? Dès que je suis arrivé ici, j'ai bien vu que M. Bertrand a raison. Ce que vous preniez pour de l'oubli est la preuve d'une amitié délicate, à bien plus forte raison aujourd'hui[1]. Veuillez avoir de votre côté pour vous le même soin que l'on a ici. On n'a pas besoin d'une preuve de souvenir; c'est moi qui vous représenterai à cet égard. Du reste, il n'y a pas la moindre petite aventure de salon, pas le moindre petit caquet à vous raconter. La société est muette sur elle-même, elle ne s'envisage plus que comme société politique.

CXXXIV.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, mardi 26 novembre 1816.

Vous me demandez les auteurs de ce tumulte? En vérité, on n'en sait rien. Vous savez que la police

1. Je ne sais si l'on comprendra bien que ceci veut dire que, selon M. Bertrand, M. de Talleyrand n'aurait un peu négligé mes grands-parents que pour ne pas les compromettre. Cela est bien subtil.

n'est pas dans les mains de votre père et qu'elle jetterait toujours un voile sur les torts d'un parti; elle n'accuse point l'autre. Enfin, on pense assez généralement que l'occasion a amené de la chaleur. Ce département a fait en général, à l'exception de quelques particuliers grêlés de nos côtés, une belle récolte. Le peuple s'attendait donc à une baisse considérable. Les demandes des autres provinces tiennent le blé haut; la misère un peu volontaire, parce qu'on ne veut rien faire, et la crainte de voir arriver le prix du blé à cinquante francs ont causé du mécontentement; enfin, la sottise du maire, voilà les causes prochaines. Il y en a d'éloignées dans la disposition inquiète dans laquelle les passions tiennent tous ces gens-ci. Les deux partis se mesurent et se menacent; ils ébranlent la confiance en semant mille inquiétudes; ils sont dans un état de fièvre qui les rend tous propres à s'enflammer tout à coup.

Ce qui est curieux et ce qui est évident, c'est que ce qu'on appelle les *jacobins* se remuent moins que les autres. Ils ont l'expérience des troubles révolutionnaires; ils savent fort bien qu'il n'y a pas un désordre dont ils ne sussent profiter, et ils semblent laisser à leurs antagonistes le soin d'allumer

la mèche. Ceux-ci, en vérité, dans leur folle passion, ont quelquefois l'air de n'être que leurs agents.

Les lettres des ministres ont été obligeantes par ce courrier, et M. Lainé juge moins sévèrement la conduite qu'on a tenue. Je ne reviens point qu'il ait trouvé la proclamation faible. D'abord, elle a fait un grand effet ici, et, si on pouvait rire dans ces occasions, on le ferait de ce qui est arrivé ce jour-là dans ce faubourg. Vous vous rappelez que votre père disait : « On connaît les factieux, etc. » Quelques individus, effrayés, voyant les commissaires de police parcourir le quartier, disaient : « Monsieur le préfet connaît ceux qui ont fait du train. » Et ils demandaient tout haut : « Suis-je sur la liste? » Ils se sont livrés de cette manière. La difficulté est de trouver des témoins contre eux; car, le premier moment passé, personne n'en veut plus servir.

Il est arrivé ici un aide de camp du ministre de la guerre; il a vu d'abord votre père, qui l'a mis au courant sans charger personne; vous savez que ce n'est pas dans sa manière. Notre général s'étonne qu'on ne soit pas content de lui, et croit de bonne foi avoir fait pour le mieux. Je suis charmée du changement de la légion; nous en garderons le plus

grand secret ici, car elle a été si mal comprise, que, lorsqu'il faudra la faire partir, elle désertera beaucoup, à ce que disent les chefs militaires. Tous ces messieurs se sont ici beaucoup plus occupés de politique que de leur affaire, et n'ont point du tout leurs soldats dans leurs mains.

Nous avons de bien mauvaises nouvelles de Bordeaux. Un convoi considérable de grains a péri; le prix y hausse beaucoup et haussera ici encore. Nos propriétaires ne le montrent guère; il y en a un bien petit nombre qui offrent des secours; parmi ceux-là, il faut nommer M. Adrien de Rességuier, qui, tout franchement, est venu trouver votre père, et lui a dit : « Monsieur, notre pays vous doit tant, que je crois qu'il est du devoir de vous aider dans ce moment; je ne vendrai plus un setier de blé, et tout ce que j'ai est à votre service. » Quant à la famille V***, elle ne se pique pas d'esprit public. Le père et la femme ont vendu fort cher leur récolte ces jours-ci ; ils en ont retiré dix mille francs et n'ont pas envoyé un sac au marché. Je n'ose pas conclure qu'ils avaient eu le temps d'écrire à Paris, et d'avoir une réponse. En général, le mot de ce parti est toujours : « C'est l'affaire du préfet et des ministres; » et on ne fait que trop courir ce pro-

pos dans le peuple. Quand je dis *on*, ce n'est pas tout le monde; car, enfin, il faut rendre justice à quelques-uns, mais l'humeur qu'une certaine classe a ici contre la Charte et contre les ministres l'a refroidie sur tout ce qui pourrait tendre au repos. Si vous voulez une autre preuve de la folie humaine, quand elle s'unit à l'ignorance, voici un grand nombre de nos prêtres qui prennent parti pour M. de Marcellus, et qui crient tant qu'ils peuvent contre les libertés de l'Église gallicane. Je vous l'ai déjà dit, je crois, nous sommes ici encore sous la couleur des mœurs espagnoles.

Pour changer de propos, je vous dirai que mademoiselle Georges a joué *Mérope* hier. Ces beaux vers m'ont fait du bien ; on craignait un peu qu'elle ne fût sifflée. Il y avait beaucoup de monde. Le parterre a hué le vers

Le premier qui fut roi, etc. [1]

et applaudi le second. Ces applications prises dans ces deux sens m'ont paru remarquables, et feraient mon texte si je faisais notre histoire de ce moment-ci. Un ordre du ministre de la police fait partir mademoiselle Georges, ce matin, pour Paris.

1. Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
Qui sert bien son pays, n'a pas besoin d'aïeux.
MÉROPE, acte I, scène III.

CXXXV.

MADAME DE RÉMUSAT,
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, jeudi 28 novembre 1816.

Il faut, mon enfant, que je m'amuse à politiquer un peu avec vous aujourd'hui, et, puisque je suis plus tranquille, que je me tire un peu de cette guerre puérile dont je vous assomme depuis quinze jours, pour me jeter dans les grandes spéculations. Votre tante m'a écrit une grande lettre qui me donne bien à rêver. Je trouve que c'est une grande question que ce parti à prendre entre la Russie et l'Angleterre, pour ou contre l'Autriche, et je crois, quand je me rappelle que M. de Talleyrand conseillait à Bonaparte le mariage allemand, que, somme toute, l'intérêt de la France est dans cette seconde alliance.

Voilà donc, ce me semble, M. de Talleyrand très bien assis au fond dans son blâme, par un grand motif très plausible, et quelques autres encore, sur la politique intérieure de la France, qui ont

bonne mine, qui plaisent à beaucoup de gens et qui auraient encore de la force, même dans d'autres bouches que la sienne. Mais les hommes sont tellement faits, que, bien souvent, ils ne font servir la raison qu'à aider leurs passions particulières, et qu'elle devient le prétexte de leur haine ou de leur ambition. Je crois que le patron de Bertrand en est là; il est mécontent, il a pris à tic un homme qui a contribué à le renvoyer; il espère une petite vengeance, peut-être aussi une grande, et il se met dans une situation fausse par tous ces motifs réunis; car c'est toujours un tort que d'ébranler son propre ouvrage, et puis il s'isolera complètement en s'attaquant au Roi, dont le nom devient tous les jours plus populaire et la personne plus chère aux Français. M. de Talleyrand ne peut pas, au fond, compter sur un parti qui voulait le pendre il y a six mois, et qui, six semaines après son retour aux affaires, se séparerait de lui. Il demeurera seul, ou s'appuiera donc sur les étrangers pour conserver sa puissance, et, en vérité, cela ne serait pas trop beau. Et puis les étrangers lui manqueront aussi; et je lui prédirais, si je le voyais, les mécomptes qu'il aura mérités. A la fin des révolutions, il me semble que ce sont les

choses qui l'emportent sur les hommes, et j'ai toujours ma vieille confiance en elles. Si on veut les démêler sous les voiles si bigarrés par les partis qu'on jette sur elles, on les trouvera assez simples et fortes ; elles sortiront enfin comme ces maladies contrariées par une mauvaise médecine qui ne laissent pas de se développer cependant, quand le corps est sain, et de faire leur crise, et elles dévoreront tout ce qui les aura gênées.

Si quelqu'un ouvre ma lettre, il dira peut-être que je radote ; et je lui en demande bien pardon à ce quelqu'un, mais à vous, mon enfant, je parle à tort et à travers, et je vous donne mon thème à développer. Ce sujet ferait un beau sujet de conversation, si nous étions ensemble, moi me déshabillant tout en causant, et vous vous promenant en long et en large avec votre père d'un bout à l'autre de ma chambre. Au reste, gardez, je vous prie, mes spéculations pour vous. Je ne veux avoir d'opinion avec personne dans ce moment sur les individus et sur les événements ; je ne veux ni me battre ni être battue, et je vous engage fort à vous tenir aussi à l'écart et dans le silence. Vous êtes assez jeune pour ne point vous hâter de prendre une couleur dans toutes ces nuances plus ou moins fausses.

Gardez vos réflexions pour vous, ne fréquentez les gens d'aucun parti, suivez votre droit chemin, voyez venir. Votre génération jouira du repos qui doit suivre nos tristes démêlés; conservez-vous pour le temps qui doit vous appartenir.

Toulouse est dans ce moment tout panaché des portraits de M. de Chateaubriand; c'est une rage, et il y a des maisons, dit-on, où il a remplacé les petites gravures du Roi. Ce vieux radoteur d'E... se vantait à nous, en riant, d'avoir porté dans sa voiture des pacotilles du fameux ouvrage pendant les élections, et votre père lui répondait par ce rapport reçu de Saint-Gaudens, dans lequel on lui dit que les jacobins se frottent les mains, en disant : « Quand ce Chateaubriand eût été payé par nous, il n'aurait pas mieux fait. » Voyez un peu la belle confusion de noms et d'idées! J'ai demandé à ce vieux marquis pourquoi il s'était entêté à nommer les quatre députés, et s'il n'y avait pas de meilleurs choix à faire : « Hors un, m'a-t-il répondu, il y en avait d'infiniment meilleurs; mais il fallait contrarier les ministres, justifier notre réception de cet été, et garder notre couleur d'opposition. » Ne trouvez-vous pas que voilà de belles raisons? « Et à quoi bon tout cela? » — Ah! à quoi bon?

Ma foi, je ne sais pas une réponse sérieuse à vous faire là-dessus. Il y a pourtant des gens de notre parti qui disent que cela peut servir pour empêcher les jacobins de rentrer dans les places où on les remet de partout. — La preuve? — Oh! la preuve est facile. Voyez : on vient de renvoyer M. d'Herbouville[1] et de prendre M. de Mézy ? — Connaissez-vous M. de Mézy ? — Non ; mais on assure que c'est un jacobin. Au reste, nous avons 94 voix, nos députés l'écrivent ; il y a 77 jacobins dans la Chambre ; nous nous entendrons avec eux pour discuter sur le budget ; on le tiraillera tant, qu'on le mettra en morceaux, et cela fera un bon petit train. — Et après, comment payerez-vous ? » Alors la grande réponse : « Ce n'est pas notre affaire, c'est celle du Roi et de MM. les ministres ! »

Voilà, mon fils, une belle logique que je vous soumets. Ma foi, je ne me suis pas impatientée. « Mais, monsieur le marquis, lui ai-je dit, savez-vous qu'il y a en France de vrais jacobins qui se flattent aussi de faire un bon petit train, et que qui ne

1. M. d'Herbouville, avant d'être directeur général des postes, avait pourtant été préfet de Lyon, sous l'Empire; mais il passait pour avoir soumis toute l'administration à *Monsieur*.

vous connaîtrait pas, pourrait douter de la couleur que vous portez. — Non, non, les jacobins disent du mal du Roi; moi, je n'en dis que de ses ministres. La Charte veut le gouvernement représentatif; donc, elle veut une opposition, et nous la servons, nous sommes l'opposition, toujours l'opposition. Toulouse a pris couleur, c'est une ville d'opposition. Il faut qu'elle y demeure, cela est honorable pour elle, et Toulouse sera toujours à l'opposition. — Est-ce que vous faites de M. de Villèle, a dit votre père, un sir Francis Burdett [1] ? — Villèle est l'homme de la ville, l'homme du Midi, il fera comme il l'entendra; mais Toulouse est dans l'opposition, et son maire est son représentant ! »

Et tout cela sur ce ton, et ricanant, et jouant sur la mine qui pourrait si bien le faire sauter, le malheureux. Car, mon ami, tout est excès ici. Voulez-vous une autre scène? Votre père a, vous le savez, décidé, le jour de notre émeute, que tout garde national qui ne se serait pas rendu à l'appel, et qui ne donnerait pas des raisons va-

1. Sir Francis Burdett était, comme on sait, un membre du parlement anglais, très libéral, très populaire, très passionné pour toutes les réformes. Il est mort en 1844 à soixante-quatorze ans.

lables pour s'excuser, serait rayé du tableau. Il veut faire exécuter cette sage mesure et pense qu'il doit prendre dans le corps municipal une commission composée de bourgeois, de préférence, parce que ces jugements portés par la bourgeoisie de la ville n'en seront que plus marquants, et moins sujets à réclamations. Il fait donc appeler des négociants estimés et des marchands importants, et leur expose le fait. « Bien volontiers, monsieur, lui répond-on, et nous ferons bonne justice; mais nous profiterons de ceci pour expulser de la garde nationale tous les gentilshommes. — A d'autres! Eh! pourquoi? Ils étaient à leur poste. — Qu'est-ce que cela fait? c'est un moyen de nous débarrasser d'eux. Il y a trop longtemps qu'ils nous commandent, qu'ils se pavanent à notre tête, qu'ils se regardent comme humiliés de se mettre à nos côtés, et qu'ils ne veulent que marcher devant. — Mais, messieurs, vous n'avez pas le droit d'exclure une classe; en l'éloignant, vous la distinguez ou vous l'insultez, et l'un et l'autre est également mal et maladroit. — C'est égal, qu'elle fasse un corps à part, et puis nous nous mesurerons s'il le faut, et nous verrons alors si les marquis sont aussi habiles à l'action qu'à la parole. Plus de

marquis, monsieur le préfet; et, après, vous verrez que nous nous conduirons bien, et que nous saurons punir ceux de nos camarades qui refuseraient d'obéir aux ordres que vous nous donnez de la part du Roi. »

Et votre pauvre père me revient tout désappointé en disant : « Comment! je ne trouverai de raison dans aucune tête. » Et, comme de coutume, pour mettre un terme à tout cela, il va se charger encore de ce travail, parce qu'il veut que sa menace s'exécute, et parce qu'il n'est sûr que de sa propre impartialité; mais il s'ensuit que, quoi qu'on en ait, il faut encore que l'administration prenne sur elle et se donne une forme arbitraire, parce que rien ne peut se faire par arrangement ni conciliation.

Pour nous achever de peindre, cette garde nationale est dans ce moment furieuse contre son état-major, tout composé de gentilshommes. Cet état-major a inventé d'envoyer à *Monsieur* un beau compte rendu de la conduite de la garde nationale qui, entre nous, s'est fort mal conduite, et tenait de mauvais propos précisément contre la noblesse. Dans un seul bataillon, soixante hommes environ, commandés par un nommé Blin, ont fait

ce que je vous ai conté dans mon récit. L'état-major, trouvant que le nom de Blin ne sonnait pas assez, a tout bonnement fait valoir à *Monsieur* le nom d'un gentilhomme du pays qui commande le bataillon où est Blin, de manière que *Monsieur* a bien voulu complimenter, dans une lettre qui a été imprimée ici, et la garde nationale et le chef du bataillon. Grand vacarme ici : la noblesse crie de ce qu'on a loué la garde nationale qui est brouillée avec elle, les bourgeois de ce qu'on n'a pas nommé le bourgeois. Pendant ce temps, votre père avait écrit au ministre de l'intérieur ; le Roi a ordonné qu'on témoigne en son nom sa satisfaction à ce Blin, et, ce matin, votre père l'a fait mettre dans les journaux, et, Dieu merci, par un grand miracle, ces petites lignes ont contenté tout le monde, parce qu'elles ne louent que qui le mérite, et qu'elles rétablissent les faits sans fracas. Voilà, cher enfant, bien des caquets de province ; je me suis laissée aller à vous les faire parce qu'il me semble, comme disait madame de Sévigné, qu'ils sont *d'original*. N'en faites point de bruit, cependant ; mais dites avec nous que le bon sens est rare en ce monde.

La procédure sur l'affaire de Ramel va toujours.

Je ne sais point de détails, parce que les magistrats y mettent un grand silence, et votre père lui-même est peu au fait. Mais nombre de gentilshommes sont appelés en témoignage pour conter ce qu'ils ont vu. On dit qu'il y avait un mandat d'arrêt contre le jeune G... ; on l'a manqué, il s'est enfui. Son père crie partout à son innocence, ce qui me paraît fort naturel. Enfin, mon ami, je ne conçois rien à tout cela. Le chancelier, à ce que dit le premier président, ordonne la poursuite la plus sévère. Ce qu'il y a eu de témoins entendus est énorme. On a arrêté huit à dix personnes.

Vendredi 29.

Nous avons aujourd'hui un vacarme d'enfer ici, pour une nouvelle mesure prise hier par la justice. Avez-vous conservé souvenance de cette vilaine affaire du procureur du Roi, des lenteurs qu'on y mettait, de la protection que les chefs des associations secrètes avaient promise à cet homme? Le chancelier n'a pas trouvé que ces lenteurs fussent bonnes. M. G... s'est tout à coup enflammé, et voilà, hier soir, le substitut du procureur du roi avec un mandat d'arrêt enlevé de chez lui et en prison.

Vous savez qu'il est tout bonnement accusé d'avoir fait voler trente mille francs par un huissier et à son profit. Cet homme avait pris, l'année dernière, une couleur très royaliste; il a été nommé par le prince, qui n'avait connu que son royalisme et qui avait cru le devoir récompenser; mais, enfin, ce n'est pas tout que d'être royaliste, il faudrait être honnête homme, et un magistrat doit avoir la réputation de la femme de César. Cette arrestation, jointe à toutes les mesures dernières, fait un parlage qu'il faut mesurer à l'oisiveté des gens de province. Et puis des étourdis laissent échapper, ce matin, que cet homme est arrêté encore pour la procédure de Ramel. « Comment, comment, dit la justice aux cent oreilles, qu'est-ce que vous dites? » Et voilà de nouvelles clartés et de nouveaux interrogatoires. Tout cela fait un bruit qui me fait une peur de chien.

Votre père a reçu de fort bonnes lettres de M. Lainé, ce matin, et des autorisations à plusieurs mesures utiles pour des travaux à faire; cela le met de bonne humeur.

Vous voulez donc que cet homme de Bertrand[1] m'aime toujours? Il prend bien son moment pour

1. M. de Talleyrand.

le dire. Je suis mécontente de lui, et lui parlerais bien franc, si je le voyais. Ne craignez pas que je lui écrive; je n'en suis pas tentée. Ne le voyez guère.

Bonsoir, mon ami. Il me semble que je n'ai plus rien à vous dire. Je suis piquée que Villemain[1] ne m'ait pas envoyé sa brochure, elle ne se vend point ici. J'ai lu le Sesmaisons; nos chauds le trouvent pâle et fade; moi, je trouve qu'il ne sait pas un mot de français.

CXXXVI.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, vendredi 29 novembre 1816.

Il y a eu une fière scène à la Chambre[2]. Mathieu m'a dit qu'il n'avait point vu, de toute l'année der-

1. M. Villemain venait de publier une brochure très libérale et très piquante dont le succès était grand. Le comte Donatien de Sesmaisons, dans un opuscule intitulé : *La Révolution doit avoir un terme*, avait fait un appel à la conciliation, mais avec des arguments qui semblaient prouver que cette conciliation était impossible entre l'ancienne France et la nouvelle.

2. Cette séance, très agitée en effet, avait lieu la veille du jour où cette lettre a été écrite. Il s'agissait de la pétition de

nière une séance plus bruyante. Il se plaignait et de la majorité, qui n'est que suffisante, qui est

mademoiselle Antoinette Robert, propriétaire du *Fidèle ami du Roi*, journal commencé à Gand. Elle se plaignait que son père et son frère eussent été arrêtés, comme soupçonnés d'avoir imprimé divers écrits hostiles au ministre de la police. Après une longue discussion à laquelle prirent part MM. Courvoisier, Jollivet, Castelbajac, La Bourdonnaye, Paillot de Loynes, et pendant laquelle M. Pasquier, président, dut se couvrir, la Chambre vota l'ordre du jour pur et simple. Mon père, qui, pourtant, ne semble pas y avoir assisté, en raconta les incidents dans la chanson suivante qui prend un intérêt particulier, si l'on songe au grand nombre de séances, fort semblables sinon identiques, auxquelles il a dû assister comme spectateur, journaliste, ministre ou député pendant soixante ans, de 1816 à 1875.

LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS
OU
SPECTACLE GRATIS.

Séance du 28 *novembre* 1816.

AIR : *Voulez-vous savoir l'histoire?*

Les salons d'la capitale
Croient, je l'parîrais,
Qu' la politique à la Halle
N'a pas fait d' progrès.
Mais sachez qu'on s'y évertue
A t'êtr' libéral,
D'puis qu'on y arriv' par la rue
Du Contrat-Social.

Vu qu' je suis de c'te manie
Comm' d'autr's entiché,
Je m'en suis passé l'envie
Hier après l' marché.
Quoiqu' je n' soyons pas d' volée
A-z-être député,

molle et boudeuse, et du président qui est embarrassé et peu adroit. En général, tout son parti s'en

J'ai z'été z'à c' t'assemblée
Où j' suis r'présenté.

Dès qu' j'arrive, on fait silence;
Au bout d'un instant,
Un très grand monsieur s'avance,
C'est le président.
Lorsque queuq' membre a l' délire
A la plac' d'esprit,
C'est lui qu'est chargé d'y dire
Qu'y n' sait pas c' qu'y dit.

Un parleur ouvr' la séance,
Et d'un organ' clair,
Il leur dit z'en confidence
C' qu'y z'ont fait hier.
Mais j' vis bien, à la manière
Dont on l'écoutait,
Qu' la Chambre n' se soucie guère
D' savoir c' qu'elle a fait.

Un s'cond chrétien le remplace,
Avec un papier :
Il c'mence une histoir' cocasse
Qu'a l'air d' l'ennuyer.
Je n' sais pas comment z'on nomme
Ce triste orateur;
J' crains qu' ça n' soit un vilain homme :
C'est z'un rapporteur.

Ah çà, le v'là qui rapporte
Pour un' commission.
Dame! y n'y va pas d' main morte,
C'est un' pétition.
Un queuqu' z'un d'mand' la parole,

plaignait de même. Je ne sais pas comment l'affaire a fini, ni même si elle est finie. Cela fait assez de

En él'vant le bras;
L' président qu'est l' maître' d'école,
Ly dit : « Tu la-z-as. »

« Ah! s'écrie-t-il en colère,
La Révolution
A partout s'mé sur la terre
La Révolution.
Moi, j' n'ai rien sauvé qu' ma vie
D' la Révolution.
J' dirai toujours : « Ah! quell' scie
Qu' la Révolution! »

« Quoi! messieurs, répond un autre,
La Constitution!
Ai-j' besoin de m' fair' l'apôtre
D' la Constitution?
Autant vaudrait qu'on déchire
La Constitution.
Moi, n'y a qu'un mot que j' sache dire :
« La Constitution! »

Un monsieur, au front austère,
Entame un discours.
C'est un membr' du ministère,
Y fait patt'de v'lours.
Y leux dit d'un' voix touchante,
Qui partait du cœur :
« Si la Chambre est not' servante,
J' suis son serviteur. »

On parle, on crie, on jacasse
Chacun à son tour.
Puis, enfin, la Chambre passe
A l'ordre du jour.

bruit ici, et l'on s'y attendait depuis quelque temps; la malignité publique comptait là-dessus. Que pensez-vous, vous autres, de la loi sur les élections? On la dit excellente ici. Ce sera un grand sujet de disputes. Les *ultra* voudraient admettre dans les collèges jusqu'aux hommes payant dix francs d'impositions. C'est toujours le projet populaire, et par conséquent aristocratique, de M. de Villèle. Ces gens-ci ne craignent que les bourgeois, c'est-à-dire les vrais citoyens, ceux qui font la nation. Puisque nous en sommes à M. de Villèle, il est furieux, il n'a plus de frein. Je crois qu'il se sent perdu. Il a dit que, dès son départ de Toulouse, on avait contremandé tous les ordres qu'il avait donnés pour les arrivages des grains. Qu'est-ce que cela veut dire? Cependant, il y a des *purs* qui disent du bien

Après quatre heures d'dispute
  Sur cette affair'-là,
On décide en un' minute
  Qu'on n' parl'ra pas d' ça.

Moi qu'en ai z'assez, j' me r'tire.
  En partant, je m' dis :
« Y m'ont donné là, sans rire,
  Un spectacle gratis,
C' sont d' s' acteurs sans honoraires,
  Et j' crois qu' c'est bien fait;
Car on dit qu'y n' parlaient guère,
  Quand on les payait. »

de vous : M. le duc de Damas, par exemple.

Avez-vous lu le discours de M. Séguier? Il fait ici la joie de tout le monde. Les quolibets et les chansons pleuvent sur lui. La malice publique n'attaque guère plus haut, et il me semble que les gens en très grande place sont exempts à présent de cette petite guerre d'épigrammes, si commune autrefois. Ils n'ont affaire qu'à la haine qui se dispense de la malice et qui tue l'esprit. C'est une chose bien malheureuse pour les rieurs comme moi. Presque personne n'est ridicule.

Je me suis donné le plaisir, l'autre jour, d'aller voir *Nicomède*. Ce Talma joue vraiment bien la tragédie. Il est achevé dans ce rôle-là; pas la moindre lenteur, rien de lourd, de traînant. C'est le ton noble, soutenu de la haute comédie; c'est le ton et le langage que devraient avoir les rois et les premiers ministres quand ils parlent entre eux; mais ils ont rarement autant de dignité, presque jamais autant de grâce. Quant à la *Partie de chasse de Henri IV*, je trouve qu'il y est excellent. Il est historique; il est roi, il est simple et naïf; il a la bonhomie des hommes forts, et la beauté de sa tête lui permet toute familiarité. En voilà beaucoup sur Talma. Je vous avais promis

de l'aller voir et de vous en rendre compte.

Voulez-vous des nouvelles? M. de Vintimille a un catharre et la fièvre, ce qui est fort inquiétant, vu sa faiblesse et son âge. En revanche, l'abbé Morellet se prépare à célébrer sa fête demain. Il est gras, blanc et rose et parle net. Il s'impatiente comme s'il était jeune.

CXXXVII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, 3 décembre 1816.

Le courrier de ce matin a apporté force lettres sur la disgrâce de M. de Talleyrand. On serait tenté d'en prendre le deuil, ici. Quand je pense qu'à mon arrivée, il y a quinze mois, il m'était défendu de prononcer son nom, sous peine de réprobation presque dangereuse; et que, maintenant, c'est à peine si on me trouverait digne de témoigner le moindre intérêt pour lui, je ne puis m'empêcher de sourire un peu de pitié. Toutes ces exagérations, de part et d'autre, finissent par me

glacer sur mille choses, et je suis persuadée d'avance que, si je retournais à Paris, je ne me trouverais au ton de personne. Vous et moi, nous entendrions fort bien, mais ce serait tout.

Au reste, mon enfant, je suis très convaincue que les entreprises ultra-populaires de la minorité pure de la Chambre manqueront leur effet sur ce qu'ils appellent la *nation*. L'important pour le gouvernement, c'est qu'il ait plus de bouches dans l'assemblée que ses antagonistes. Voilà la question. Le reste s'évaporera. Nous n'en sommes plus au temps où on remue le peuple avec des brochures, et je vous réponds que les budgets populaires courant nos campagnes et nos villes ne produiront point d'effet opposé à la loi si elle passe. Le gouvernement répond aux tentatives qu'on fait contre lui par des mesures actives et bien autrement populaires que les pamphlets de ces messieurs. On donne des fonds pour des travaux publics, le Roi accorde des primes pour l'importation du grain, celui-ci baisse de prix, et je ne crois pas que, dans ce moment du moins, la malveillance puisse avoir un effet bien actif. En ne s'effrayant point de ces manœuvres, on en diminuera beaucoup de la puissance, et je puis vous attester que

les correspondances secrètes de certains opposants sont bien moins victorieuses que les discours qu'ils tiennent là-haut. Vous pouvez avoir assez de confiance en moi quand je vous tiens un pareil langage; car mes lettres sont datées d'un pays où la passion a certes plus de puissance que dans quelque lieu que ce soit.

Je ne dis qu'à vous, mais qu'à vous seul que je ne suis pas très contente de l'attitude du *Curé*. J'entre dans ses raisons, même dans quelques-unes de ses idées; mais, malgré cela, je n'aime pas qu'il se compromette par des bons mots ou des propos hardis qui ne sont plus, dans ce temps-ci, une preuve de courage. Il ne trouve pas qu'on marche dans la ligne qui lui paraît la meilleure, mais lui-même a-t-il donc si bien préparé le terrain, quand il était le maître? Et le temps qu'on a perdu n'est-ce pas parce qu'il a fallu réparer ses fautes? A-t-il, d'ailleurs, la moindre confiance dans le parti qu'il emploie? Et puis, s'il ne craint pas les maux que ce parti peut faire, c'est tout bonnement parce qu'il n'y a jamais, pour lui, personnellement, de chance de vrai danger, quoi qu'il arrive. Voilà, mon enfant, ce que je lui dirais, avec toute la sincérité de mon âme. Je l'écouterais bien, et je lui

répondrais éternellement, d'abord : « Vous avez raison, » et puis : « Mais vous avez plus grand tort encore. » Mais ce que je lui dirais à lui, vous jugez que je ne voudrais le dire à personne, car au fond je l'aime toujours, soit à cause de lui, soit à cause de moi-même, parce que je l'ai aimé, et la plus grande marque de confiance et d'estime que je puisse vous donner, c'est de vous parler comme je fais. Votre père, à son égard, est encore plus sévère que moi, et entrevoit des choses dans tout cela qui ne seraient pas trop belles. Mais, quoi qu'il en soit, ni lui ni personne ne sera maître de rien, et la boule roulera parce que, comme disait le cardinal de Retz : « Le mouvement est donné. »

CXXXVIII.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, dimanche 8 décembre 1816.

Vos spéculations politiques me paraissent d'une grande justesse. Je vois aussi plus de dépit que d'habileté dans les déclamations de M. Talleyrand.

Quant à la question de l'étranger, ce qui en ressort contre lui, c'est qu'il paraît que l'Autriche s'est séparée de l'Angleterre et embrasse les intérêts du gouvernement français, tels qu'il les entend aujourd'hui. Cette fédération continentale peut bien alors balancer le parti insulaire, qui, d'ailleurs, ne paraît pas bien menaçant et qui aurait de la peine à trouver, non pas une raison, mais même un prétexte pour agir. Les affaires étrangères me paraissent donc rassises pour le moment, et je ne vois pas de raison pour que rien s'envenime avant le jour où il faudra sortir de France. Tout le danger actuel de notre position me paraît venir de l'intérieur, et il faudra bien de la tenue et de l'adresse pour l'éviter. C'est l'agitation intérieure qui, seule, peut faire éclater l'influence étrangère. Nous seuls pouvons motiver et déterminer l'action de l'Europe sur nous. Du reste, jusqu'à présent, nous marchons posément. Mais cette Chambre d'où rien ne sort me parait couver bien des choses. Indépendamment du budget qui terminera tout, des questions bruyantes et décisives vont être agitées. Par exemple, pour des motifs entièrement opposés, les ultra-royalistes et ceux qu'on appelle les ultra-libéraux se réunissent pour demander deux degrés d'élections, et

quelques personnes pensent qu'ils l'emporteront. Cependant, selon d'autres, il se trouve qu'entre ces deux opinions qui paraissent si analogues, il y a une telle distance, que la proposition ministérielle se trouvera tout simplement un moyen terme auquel on se résignera de chaque côté.

Je n'ai pas lu encore la loi sur la liberté de la presse, ni celle sur la liberté individuelle qu'on a dû porter hier. Voilà autant de questions à vacarme. Il va vous arriver, au reste, à Toulouse, une nouvelle brochure de M. de Chateaubriand qui n'est que le développement de sa motion rejetée par la Chambre des pairs, sur les élections et les influences administratives employées pour les diriger. Je ne sais si cela fera du bruit chez vous; mais je ne suppose pas que nous nous en occupions beaucoup ici. On est las de lui. L'ouvrage se distribuera chez lui, il le vend lui-même. On ne dira pas qu'il est orgueilleux. Quelle noble humilité! Le voilà libraire.

Lisez donc M. de Marbois. Pour le Guizot, je ne suppose pas qu'il puisse arriver jusqu'à Toulouse [1]. Si vous aviez lu et remarqué le discours de M. Sé-

1. *Du gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France*, par F. Guizot.

guier, lors de la rentrée de la Cour royale, je vous enverrais bien la chanson qui court contre lui[1]. Je ne sais rien de si gai ni de si français; mais vous ne l'aurez pas remarqué, ce discours, malgré les ordures et les bêtises dont il est plein, et d'ailleurs votre *Quotidienne* l'a défendu. Vous ne pourriez donc pas entendre un mot aux plaisanteries, aux pamphlets qu'on lui prodigue de toutes parts.

Il me paraît que Soumet ne s'est guère plu à Toulouse, et vous l'avez lâché bien vite. Son retour aura fait le bonheur de madame Suard. Je ne l'ai pas vu depuis.

CXXXIX.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, 9 décembre 1816.

J'ai vu, ces jours-ci, le général Ricard qui a passé une semaine à Toulouse. Il y a un an qu'il nous

1. Cette chanson est la chanson de Béranger intitulée : *le Juge de Charenton*. M. Séguier, le premier président de la Cour royale de Paris, avait prononcé, à la rentrée de la cour, un discours empreint du plus fougueux royalisme.

avait quittés; il me faisait sourire dans son étonnement de retrouver votre père sur pied et en vie dans ce même lieu. Il dit hautement que, si le roi lui ordonnait de venir à Toulouse ou de se jeter dans la mer, il essayerait de nager.

On est ici dans des fureurs violentes; tout ce qui se passe aux Chambres fait tourner les têtes. Il arrive cent lettres qui démentent les faits, qui donnent des espérances secrètes, qui relèvent les courages par des anecdotes peut-être inventées, et qui brouillent des cervelles déjà bien malades. J'ai toujours peur que cette frénésie n'amène quelque coup de désespoir. On ne se contraint plus dans les paroles, et le roi est le moins ménagé de tous. Voilà ce qu'on peut écrire, puisque ce n'est un secret pour personne. Les royalistes de cette trempe devraient prendre un autre nom; la langue se trouve tellement faussée par l'esprit de parti, qu'on finit par ne plus s'entendre.

Nous avons eu notre ville remuée par le passage de ce pauvre diable de T... [1], qui rapporte à Carcassonne, où, je ne sais pourquoi, il va passer l'hiver, les espérances qu'on lui a données à Paris. On l'a

1. M. T..., préfet, venait d'être destitué pour ses opinions ultra-royalistes.

fort questionné. Il assure que tout Paris est scandalisé de la route qu'on a prise; son *tout Paris* est le Paris qu'il voit. Un autre venant ici citerait un Paris tout différent. Chaque parti voit avec sa lunette; mais celle de M. T... apparemment plaît ici davantage, et on fait grand bruit de ce qu'il dit. Ah! mon enfant, que je suis fatiguée de tout cela! Ma santé me rend plus faible sur tout ce qui me harcèle; elle en souffre à son tour. C'est un mauvais cercle dont j'eusse été trop heureuse de sortir, et au milieu duquel je ne sais vraiment si j'aurai la force de vivre.

Vous nous envoyez des journaux bien vides, et vous êtes bien longtemps à vous mettre en branle sur ces lois. Nous sommes ici les oreilles béantes et tendues, pour vous entendre et vous juger. Vous comprenez surtout comme nous attendons l'explosion de M. de Chateaubriand, depuis qu'on a écrit ici qu'il chargeait son canon. Certes, on ne peut pas dire que ce canon soit chargé de toute éternité, comme celui dont parle madame de Sévigné, lors de la mort de Turenne; il n'y a rien de l'éternité dans les paroles et les opinions de ce père Aubry. Il m'est venu une idée. Comme il est vraisemblable que ce livre paraîtra de manière à ne pouvoir être arrêté, je voudrais que, tout franchement, on an-

nonçât aux malins esprits, dans les journaux, qu'un écrivain fort élevé jusqu'à présent, et qui semble avoir dévoué son talent aux pamphlets, va faire paraître un récit, etc., etc.; mais qu'en même temps on sait qu'aussitôt après cette publication, un bon et honnête citoyen de province doit livrer au public un autre récit des peines et des intrigues secrètes que le parti opposé a mises en jeu pour empêcher l'effet de l'ordonnance du roi, et qu'à cette occasion, on apprendra des anecdotes curieuses et qu'on verra figurer des noms qui exciteront l'attention. Peut-être un petit avertissement de ce genre pourrait embarrasser les extrêmes des deux partis. Soumettez cette idée à Villemain. Je voudrais que, s'il en fallait venir là, la réponse à M. de Chateaubriand qui va sûrement monter sur le plus haut de son cothurne, fût simple et gaie, et je sens que, pour ma part, je ferais un assez drôle de récit d'une femme de mon voisinage, recevant ce livre fameux des mains d'un gentilhomme qui la force, toute affaire cessante, de commencer par lui donner à dîner. Rivarol eût bien tiré parti de ce qui s'est passé seulement dans cette province.

Écoutez une anecdote sûre : M. T... n'est point riche. Il avait, il y a un an ou deux, acheté une petite

terre; il devait encore 75000 francs au moment de sa destitution. Voilà toute la noblesse du département qui déclare qu'elle va boursiller pour cette somme. On fait des souscriptions; on engage tous les citoyens à concourir depuis cinq sols jusqu'à deux cents francs; on nomme des commissaires. M. de B. en est un, et l'a conté ici. On envoie dans les communes; quelques-unes payent sans y rien comprendre et croient que c'est un nouvel impôt; d'autres réclament; certains individus, en lisant sur la souscription que c'est ainsi qu'un département doit récompenser le zèle d'un royaliste si parfait, se font tirer l'oreille, vont chercher des *Moniteur*, y trouvent d'anciennes ordonnances fort peu royalistes, les placardent, et refusent leur contingent. Tout cela fait tant de bruit, qu'un beau matin, les commissaires écrivent aux différents maires que, la malveillance s'étant emparée de cette belle œuvre, on doit regarder les souscriptions comme non avenues, et rendre à chacun l'argent. Tout cela s'est passé comme je vous le dis. T... est maintenant à Carcassonne. Je ne sais si sa présence réchauffera le zèle des quêteurs, qui s'est, dit-on, bien ralenti.

Je suis charmée que vous trouviez que je raisonne assez bien, et que nous pensions de même.

Je regrette de ne m'être pas trouvée à portée de parler raison à ce *Curé*. Si j'avais pu reprendre quelque chose de mon ancien crédit, je l'aurais peut-être arrêté. Cela m'est arrivé deux ou trois fois, jadis. Les femmes ont bien plus de prise sur lui que les hommes, et celles qui l'environnent sont sans force et sans principes. En mélangeant ce qu'on lui dit de louange et de blâme, on va bien loin avec lui. Dites-moi un peu quel genre de vie il mène à présent, et comment il parle. L'Évangéliste le voit-il?

Je vous écris tant, que je crois que vous ne lisez pas mes lettres tout entières, et je vous le pardonne; car, depuis quelque temps, elles sont assez ennuyeuses. Il y a mille ans que je vous ai parlé de M. Guizot; il m'a plu extrêmement. Si vous le voyez, dites-le-lui bien poliment. J'ai lu Villemain; j'en suis moins contente. Je retrouverai le discours de M. Séguier; envoyez-moi la chanson pour m'amuser.

Je mène une sotte vie; je suis malade, toujours malade, je ne puis sortir. Vos jolis chapeaux, qui sont arrivés ce matin, courent bien risque de se roussir. Je passe la matinée comme je puis, faisant de l'histoire de France avec Albert sur de petits extraits bien bêtes que j'ai faits moi-même, buvant mille drogues et sans soulagement. Après dîner, le

loto, un peu de sommeil de votre père, et quelques individus qui viennent, mais toujours les mêmes. Les grands me dédaignent décidément.

CXL.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, vendredi 13 décembre 1816.

Je suis fort content de vous, ma chère mère. Il me paraît que vous êtes tranquille administrativement et médicinalement. Votre santé et votre repos, qui se tiennent de bien près, peuvent seuls adoucir le regret d'être loin de vous ; mais, pour Dieu, n'ayez plus ni séditions ni maladies ; car alors je n'y tiens plus. Je voudrais fort que votre hiver se passât bien, si du moins vous êtes obligée de le passer encore dans votre fournaise ; mais, quand je songe aux gaietés que vous vous êtes promises dès l'automne, j'ai bien peur pour le mois de février et le mois de mars ; je crains bien votre carnaval, et encore plus votre carême. L'espoir pourtant ne me paraît pas si déraisonnable, depuis que j'ai su, par l'Évangé-

liste, ce dont vous vous serez sans doute aperçue dejà, c'est que cet homme[1], qui est si monté sur ses principes et ses devoirs, est l'homme du monde le plus mobile, et toujours aussi raide dans l'opinion qu'il vient de prendre qu'il l'était dans celle qu'il vient de quitter. Cela explique bien des choses.

A propos de M. Molé, il m'a dit qu'il n'avait encore reçu aucune demande au sujet de la chose dont vous lui parlez, qu'il n'en recevrait aucune sans vous en avertir, et qu'enfin il trouverait bien moyen de faire donner la préférence à votre demande. Voilà ce qu'il m'a chargé de vous dire, en cas qu'il ne puisse pas vous répondre. Dans le fond, c'est un bon homme. Mais je vous ai dit que je n'en étais pas content, et j'avais mes raisons. Il s'est avisé de s'attacher aux personnes. Ses amis, et peut-être ses ennemis aussi, disent que c'est lui qui les conduit et les inspire. Et, moi, je dis : « Ou il est conduit, et je ne voudrais pas qu'il le fût; ou il conduit, et il ne conduit pas aussi bien que je le voudrais. » Au reste, son défaut est à présent le défaut commun dans la société ; je veux, moi, qu'on tienne au système et non à l'individu, et qu'on ne soit point prêt

1. M. Lainé, qui avait annoncé que mon grand-père serait rapproché de Paris.

à abandonner l'un quand l'autre l'abandonne. Ainsi, par exemple, j'avoue, quant à moi, que, si j'avais l'honneur d'être député, je voterais contre la loi sur la liberté individuelle, et je demanderais que l'on complétât celle sur la liberté de la presse. Je ne voudrais pas non plus qu'un homme qui a divorcé, avec cette condition spéciale qu'il pourrait épouser la femme qu'il voudra, hors celle qu'il a quittée, fût mis maintenant dans l'obligation de n'épouser personne, excepté celle-là qu'on lui défendait hier, attendu que, si elle s'est mariée, le voilà célibataire toute sa vie. Le chancelier répond à cela qu'il n'a qu'à se faire chanteur. Et, s'il a divorcé deux fois, le voilà bien embarrassé pour choisir; le chancelier répond à cela qu'il n'a qu'à prendre la plus jolie.

Je ne sais si vous aurez pris un grand intérêt dans votre province aux discussions des journaux sur cette représentation de *Manlius* demandée par des écoliers de Sainte-Barbe. Je ne sais même si vous aurez fait attention à la belle décision de la commission de l'instruction publique[1]. Voltaire aurait trouvé cette décision-là un peu welche. Elle

1. Les collégiens avaient écrit au directeur du Théâtre-Français pour lui demander de faire jouer *Manlius* et *les Fausses Confidences*. Ils furent punis par M. Royer-Collard.

a, en effet, fort amusé la société, et elle est d'un complet ridicule. Madame de X*** est si fort pour les individus, qu'elle la trouve *bien*. Je ne sais si la passion peut aller plus loin. Quant à moi, qui ai été voir *Manlius*, et qui y ai pleuré comme un enfant, ou si vous voulez comme un homme, je ne suis pas tout à fait de l'avis de l'Université. Eh! que n'est-elle plus sensible, cette jeunesse, à ce qui est beau! Il n'y a pas à craindre de la voir exaltée; il faut la pousser à l'enthousiasme de tous les côtés. La froideur, l'indifférence, le dégoût, le dédain, voilà, je le sais, ses défauts, et ces défauts-là peuvent tout perdre. Donnez-lui une haute idée de l'homme, afin qu'elle ait ce que Cicéron appelle *une bonne espérance de soi*, vertu ou illusion qu'il se désole de ne plus trouver dans la république de son temps, et c'est pour cela qu'il la juge perdue sans ressource; voilà qui est grave.

Passons à ce qui est moins grave. C'est la brochure de M. de Chateaubriand. Vous est-elle arrivée, avec profusion? Fait-elle bien de l'effet chez vous? Tout le monde dit ici qu'il faut que vous ayez été bien adroits pour vous être prononcés comme vous l'avez fait, sans qu'il ait trouvé moyen de vous attaquer. Les deux endroits où il vous cite

ne sont rien et portent à faux; et la phrase pour M. Bastard n'a point deux sens. Il me paraît que vos députés n'auront pu venir à bout de lui donner la moindre preuve contre vous, et tant mieux! D'ailleurs, tout ce qui est accusation personnelle me paraît de toute faiblesse. Le ministre ne me semble pas même effleuré. L'avertissement est d'un complet ridicule. La brochure ne contient pas un fait nouveau, ni même une injure nouvelle. Je ne suis cependant pas de l'avis de ceux qui n'y trouvent rien du tout. J'ai cru voir des choses remarquables dans les généralités, et c'est, selon moi, une belle, vraie et profonde phrase que celle-ci : « Libres par la loi, esclaves par l'administration, voilà votre histoire depuis vingt-cinq ans. »

Vous conclurez sans doute de tout ce que je vous dis que je partage votre confiance aux choses. Cependant, je ne dis pas, comme vous, qu'elles seules sont assez fortes, au sortir des révolutions. Je pense, au contraire, qu'il faut que la Révolution se fasse homme, et ce mot, qui a été la plus vraie et la plus cruelle injure pour Bonaparte, aurait pu, aurait dû être pour lui, dans un autre sens, le plus grand des éloges. Mais le misérable n'était pas digne de sa mission. Honneur à l'homme qui se constituera le

représentant, je ne dis pas de la volonté nationale, mais de l'esprit humain au XIXe siècle ! Cependant, j'ai bien peur que cet homme-là, s'il surgit dans vingt ans, dans cinquante ans peut-être, n'ait encore besoin de la violence et du fer pour fonder le nouvel empire de la civilisation perfectionnée.

CXLI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, mardi 18 décembre 1816.

M. Lassus-Camon est arrivé hier de ses montagnes, et nous a parlé d'une fermentation qui y va toujours croissant. En vérité, je pense qu'il y a tels personnages qui ne seraient point fâchés que ces gens-là fissent quelque démonstration de soulèvement, pour pouvoir vous jeter au nez à vous autres un « je vous l'avais bien dit » et partir de là, et embarrasser ceux qui marchent à un système pacifique dont on ne veut pas absolument. Je ne doute pas que les pauvretés réunies dans la brochure de M. de Chateaubriand, qui glisseront sur

vous autres, beaux esprits parisiens, ne soient reçues ici comme parole d'évangile. Je ne vois point clair à ce que veulent nos gens d'ici, et je crois qu'ils n'y voient pas plus clair que moi. Avant-hier soir, il était dix heures, nous étions seuls, votre père et moi; je pensais à me coucher, voilà M. de N... qui entre tout à coup chez moi. « Eh bien, nous dit-il, on va licencier, supprimer les gardes nationales. — Comment? D'où le savez vous? — C'est de quelqu'un qui a passé ici, qui va dans d'autres départements. — Et quel est ce quelqu'un? — Il ne se nomme point. — Mais, dit votre père, je n'en ai nullement entendu parler; on m'en aurait écrit quelque chose. Il me semble que l'armée n'est pas encore assez considérable pour qu'on se détermine à pareille mesure. — Si fait, si fait; cela est sûr et se répand dans la ville. » Ma foi, mon ami, moi, je m'impatiente et je reprends : « Oui, cela se répand parce qu'on espère mécontenter la garde nationale, la ralentir dans sa surveillance; parce que, insensés que vous êtes! vous voulez du bruit, et que vous ne saurez plus où vous mettre quand il y en aura. » Ces paroles, et le ton un peu vif avec lequel je les prononçai, déconcertèrent M. de N... Il battit en re-

traite, m'assura qu'il ne répétait que ce qu'il avait entendu dire, et sortit peu de moments après. Nous en sommes encore à comprendre pourquoi il nous a fait cette singulière visite, si tard, et si courte, et pourquoi il avait l'air si triomphant, en débitant cette nouvelle.

Au reste, je ne puis trop vous dire à quel point l'esprit de ce jeune homme me fatigue depuis qu'il se met à me voir beaucoup. C'est une prétention dans les moindres choses, une fatuité de province que vous aviez si bien démêlée, une suite de demi-confidences dont je ne me soucie nullement, un cailletage qui m'est complètement antipathique. De plus, je le crois fort peu sûr; il affecte, chez moi, une modération d'opinions dont ses discours, ailleurs, ne se ressentent nullement. Il vient me dire que ses compatriotes sont insensés, et il parle, au moins, comme eux. Il va, en vérité, je crois, jusqu'à m'espionner un peu, et je le crois très propre à compromettre même les gens qui ne lui content rien. Vous jugez comme tout cela me rend son commerce agréable! Il y a un petit nombre d'ennuyeux qui me font une cour assidue et que j'aime beaucoup mieux que lui. J'admire comme, en une soirée, la justesse de votre bon esprit a vu clair à tout cela.

Le voilà arrivé, ce courrier, et votre aimable et longue lettre qui cause si bien ! J'y répondrais tout de suite, si je n'étais encore dans mes souffrances que vous haïssez tant, et que je hais encore plus que vous, parce qu'elles m'empêchent de dormir et de manger, et que ce serait le temps le mieux employé. Je n'ai guère été émue des deux paragraphes de Chateaubriand, et cette compilation me semble manquer son but; car elle prouve, à mon avis, le contraire de ce qu'elle avance, tant les accusations sont puériles.

CXLII.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, dimanche 22 décembre 1816.

Je vous écris encore aujourd'hui, ma mère. Cela fait trois courriers de suite. Je ne crois pas que vous vous en plaigniez. Ainsi, je ne prendrai pas la peine de chercher une excuse; je n'en trouverais que de si bonnes, qu'il est inutile de les dire.

Je vous ai quittée pour aller voir M. Bertrand,

et je l'ai vu. Il m'a chargé de vous dire qu'il vous écrirait, au jour de l'an. Son hôte ne m'a pas dit grand'chose; il était toujours en l'air, sortait, rentrait vingt fois par minute, et tout cela à moitié peigné, à moitié coiffé, à moitié rasé. Il me paraît, d'après les discours des gens qui l'entourent, que, s'il y a là un *ultraïsme* d'un genre quelconque, c'est ce qu'on appelle de l'ultra-libéralisme. Ils m'ont semblé ne pas beaucoup apprécier le ministère, et mépriser complètement la minorité de la Chambre, peut-être la Chambre entière. Cette visite, du reste, a été assez insignifiante. Vous me demandez si l'Évangéliste y va : cela est trop de son devoir pour qu'il y manque. Il avait commencé par une déclaration de principes, une profession de foi franche et ouverte dès le commencement, et il est resté sur un bon pied. Il me paraît que le cousin[1] s'est retiré petit à petit. Il a dit, et dit encore, qu'il ne devait rien au *Curé*, ce qui est assez vrai, et le *Curé* en dit le diable. Quand j'ai dit à M. Molé mon histoire de Népomucène[2], il a souri d'un air de moquerie, de pitié et un peu de joie; puis il m'a dit : « Je ne

1. M. Pasquier.

2. Il m'est malheureusement impossible de savoir quelle est cette histoire de Népomucène Lemercier.

serai pas de sa troupe, » et s'est en allé. Au reste, l'histoire en question a été mise dans les journaux anglais; ce qui désole madame de Vannoise.

Une femme louche demandait l'autre jour à M. de Talleyrand : « Comment vont les affaires? — Comme vous voyez, madame. » Ce mot court; il est gai, il n'est pas trop méchant; il est sans inconvenance; c'est un mot de l'ancien régime. Il me semble qu'il ne peut blesser personne.

Qui donc jettera en bronze? Qui donc travaillera pour l'avenir? La circonstance est tout, et, comme elle est momentanée, nous faisons depuis vingt-cinq ans des institutions passagères. Nous disons toujours qu'il faut prendre des mesures extraordinaires, et nous perpétuons par là les circonstances qui leur servent de prétexte. Par circonstance, on a décidé, il y a dix-huit mois, qu'on reviserait la Charte, et il s'est trouvé une Chambre plus dangereuse que n'étaient les imperfections de cette Charte. On a redit aussitôt que la Charte était inviolable, pour dissoudre cette Chambre; et maintenant, pour être conséquent à ce beau principe, on propose, on fait des lois mauvaises, mais conformes à la Charte, témoin celle des élections. Il y a bien longtemps que j'ai dit que la Charte est trop longue ou

trop courte. Elle devrait contenir ou des lois complètes sur les diverses matières dont elle traite, ou de simples énonciations de principes dont le mode d'exécution, ce qui est le plus important, pourrait ensuite être réglé mûrement par une Assemblée. Mais, au contraire, elle donne toujours quelques dispositions tronquées qu'on est obligé, bon gré, mal gré, de faire entrer dans les véritables lois, et qui servent merveilleusement la faiblesse de nos législateurs, qui disent : « Je vous propose une mauvaise loi ; mais la Charte le veut. » Et puis l'esprit de parti s'en mêle. L'autre jour, j'ai entendu M. Beugnot[1] convenir que : « Oui, la loi des élections tue toute liberté, tout esprit en France ; mais nos ennemis n'en veulent pas, il faut la voter. » Aigreur, exagération de part et d'autre ; raison, indépendance, nulle part.

Vous devez avoir Fiévée ; c'est votre oracle à Toulouse, et il sera arrivé vite. Il fait assez de bruit ici. On le dit piquant et spirituel. Villemain s'y trouve attaqué indirectement. Je crois qu'il répon-

1. M. Beugnot, né en 1761 et mort en 1835, avait beaucoup d'esprit, comme on sait, et son petit-fils a imprimé ses mémoires qui sont très piquants et instructifs sur la fin de l'ancien régime, sur l'Empire et sur la Restauration.

dra. Le petit projet d'élection, qui est méchant, réussit assez; car ceux à qui il déplaît, et ceux qui y applaudissent en parlent également.

Je ne sais ce que ma tante vous écrit. Elle ne s'amuse guère, est un peu maligne pour tout le monde, mais excellente pour moi, et cela plus que jamais. Vous voyez d'ici nos dîners. Il vient assez peu de monde chez elle; M. Pasquier est souvent occupé. Quelques hommes assez ennuyeux, du moins pour moi, et des femmes médiocrement aimables. Au reste, je ne vois presque rien de tout cela; car je n'y suis guère, qu'à l'heure où il ne vient personne, c'est-à-dire de six à huit heures. Il me semble que le monde se réunit peu. On ne danse point. Madame de Rumfort m'a promis de me mener chez madame de Staël. Mais on s'y ennuie; seulement on y a la ressource de voir M. de Talleyrand près du ministre de la police, la duchesse d'Escars et madame de Beauvau, M. Mathieu de Montmorency et M. Lanjuinais, mais ce sont là de bien sots plaisirs [1].

1. Madame la duchesse d'Escars avait été exilée par l'empereur, pour la vivacité de ses propos. Son mari, maître d'hôtel du roi, est mort en 1822. Madame de Beauvau était, au contraire, de l'opposition, comme son mari, ancien chambellan de la cour impériale.

Vous en avez de plus tristes encore, chère mère; cependant, je voudrais bien que vous ne vous attristiez pas trop. Songez que, si vous étiez ici, vous ne pourriez porter votre inquiétude. Là-bas, il y en a bien moins à avoir. Désormais, je crois les chances de danger direct éloignées pour longtemps. Votre émeute ne se reproduira plus, précisément parce qu'elle a éclaté trop tôt, sans aucune espèce de raison ni d'utilité. Si la société ne vous aime pas, vous l'aimez encore moins. Tâchez de vous tranquilliser sur le reste, et écrivez, je vous en prie, le plus possible.

CXLIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, jeudi 26 décembre 1816.

Voilà trois courriers que je vous laisse reposer, mon enfant. J'ai eu enfin pitié de vous, et j'ai cessé de vous assommer de mes lamentations. J'ai ouï dire à madame de Souza qu'elle avait remarqué que, dans tous les chagrins de cette vie, il y avait tou-

jours comme un certain guichet à passer, après lequel on trouve plus d'air, de calme, d'espace qu'on ne s'y était attendu, qu'il fallait se hâter de passer ce guichet. Je crois que j'en suis dehors. Je me suis lamentée de pitié contre l'entêtement qui nous fixait loin de vous, et puis je me suis accoutumée à cette idée, et me voici assez tranquille et toute résignée. Voilà mon lit refait, et je vais tâcher d'y dormir, jusqu'à ce que quelque nouveau coup de canon vienne m'y réveiller.

Je ne vous dirai pas longtemps ce que je pense, ou plutôt ce que je sens, en voyant encore arriver ce second jour de l'an sans vous embrasser et vous donner mes plus tendres bénédictions. Cet article pourrait bien me rejeter sous le guichet. Je passerai donc bien vite, et je demeurerai sur cette consolation que je vais bientôt dater d'une année qui ne se passera pas sans que nous nous revoyions un peu. Le ciel aura quelque pitié de moi. Votre tante m'écrit les meilleures et les plus aimables lettres du monde. Je pourrais vous dire à tous comme disait ma chère amie, après Corneille, je crois :

> De grâce, montrez moins à mes sens désolés
> La grandeur de ma perte et ce que vous valez [1].

1. *Polyeucte*, acte II, scène II.

Mais, enfin, tous ces témoignages d'affection donnent un plaisir mélangé de douleur qu'il ne faut pas trop se plaindre de ressentir. Après m'avoir fait pleurer, votre tante m'amuse aussi des récits qu'elle me fait de tout notre monde. Nous attendons toujours les discussions que vous nous promettez, et nous trouvons que vous êtes longtemps à lever la toile. Notre parterre de ce pays s'est montré peu satisfait du petit intermède de Chateaubriand. Il paraît trop à l'eau douce ; on voudrait toujours que chaque parole emportât la pièce. Tous les plans d'intrigues se tournent vers les prochaines assemblées, suites de la nouvelle loi; mais comment agir sûrement sur quinze à seize cents personnes? Il faut donc s'y prendre d'avance, et voilà ce qu'il faut combiner. Cependant, nous sommes assez tranquilles, notre blé se paye cher, paisiblement. Nous attendons nos légions, qui sont bonnes, dit-on; il y a de la paix entre les autorités; notre magistrature même semble se piquer d'honneur, parce qu'on lui a su si mauvais gré d'avoir obéi à des ordres pourtant si positifs, qu'elle voit qu'elle aura plus tôt fait de prendre une opinion qui s'accorde avec les devoirs qu'on lui impose. Je reprends mes *mardis* la semaine prochaine; nous verrons comment cela ira,

et, si ma santé veut être un peu moins déplorable, je parviendrai à m'endurcir à certaines choses; mais tout cela ne composera jamais une vie agréable ni même paisible, tant s'en faut. La *Meringue* me fait toujours une cour assidue qui a tout à fait l'air d'un parti pris. Votre père se moque de la fatigue que me donne cet esprit toujours tendu et brillotant; il m'assure que je m'en arrangeais bien mieux avant que vous me l'eussiez gâté par quatre ou cinq paroles, et que j'ai une merveilleuse facilité à me vêtir de vos opinions. A vous dire vrai, je ne me défends guère de ce reproche; mais je voudrais me défendre des prévenances musquées de cette oisive *Meringue*. Ce sont de fines dissertations à onze heures du soir, et vous savez que je suis grossière à cette heure, et que j'aime à me coucher; c'est, le matin, des bouquets avec des billets parfumés auxquels je ne réponds que comme la fausse Agnès[1]. Cependant, je me suis assez amusée, hier soir, à lui montrer, et à quelques autres, différentes choses qui les dérangent. C'était ce joli, très joli portrait que le *curé* a fait de moi[2], et puis les pe-

1. De la comédie de Destouches.

2. J'ai publié ce portrait de ma grand'mère par M. de Talleyrand dans la préface des *Mémoires*, tome I, p. 46. M. de Cha-

tites lignes d'amitié que le père Aubry avait mises sur mon Album. Tout cela, avec leurs secrètes pensées que je devine fort bien, fait une confusion dans leur tête qui me donne, après tout, le plaisir d'une vengeance bien innocente.

Je viens de relire *les Martyrs*. Je vous dirai que j'en suis enchantée; c'est tout décidément à mon avis un bel ouvrage. Je conviendrai de tous les *mais* qu'on voudra; il restera toujours que le plan est heureux, vaste, d'une haute conception, hérissé de difficultés dont on s'est presque toujours habilement tiré. La mythologie et la religion y sont fondues avec adresse; elles se prêtent mutuellement de la grâce et de la force, et si la première a quelque supériorité dans les peintures riantes et agréables, la seconde développe toute sa puisssance dès que l'intérêt est fort et l'homme mis aux prises avec les grandes passions et les grands malheurs. Enfin, et toujours à mon avis, Eudore est plus noble, plus attachant et bien moins froid qu'Énée, que vous connaissez mieux que moi, et que Renaud, que je connais mieux que vous. Je lis à votre père, tout haut, certains morceaux dont il est content.

teaubriand avait aussi écrit quelques phrases aimables sur son *Album*.

Ne trouvez-vous pas que nous avons bien pris notre temps pour cette lecture, et que nous sommes de bonnes gens? Je suis très persuadée qu'il n'y a pas un autre préfet en France qui ait dans ce moment ce livre sur sa cheminée.

CXLIV.

MADAME DE REMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS

Toulouse, vendredi 27 décembre 1816.

Je reçois vos deux lettres à la fois, et vous jugez si j'en suis contente! Écrivez-moi tant que vous voudrez, mon enfant; c'est ma joie, ma consolation, mon plaisir que vos lettres; elles sont, après vous, ce que j'aime le mieux. Si je voulais faire comme Bertrand, qui, après trois semaines de silence, me répond à une vieille lettre dont je ne me souviens plus, article par article, je pourrais bien vous envoyer un volume, surtout avec les avances que j'ai prises hier. Elles sont bien pleines toutes ces aimables feuilles, et surtout j'y trouve un certain air de tendresse qui arrive tout naturellement, et

qui ranime ma pauvre personne attristée. Les larmes me sont venues aux yeux quand j'ai vu que vous aviez si souvent envie de nous venir joindre. Il faut aimer chèrement pour éprouver ce désir au milieu du monde, des distractions et des occupations dont vous remplissez vos journées; car enfin ce serait bien, à proprement parler, ma seule chambre que vous viendriez voir. Il est vrai que vous y trouveriez deux personnages qui vous aiment à l'excès, qui vous apprécient, que vous comprenez mieux que qui que ce soit. Au fond, mon aimable enfant, il me semble que nous sommes à présent si intimes, si unis de sentiments et d'opinions, que les relations de père, de mère et de fils sont encore les moindres entre nous. Votre père me demandait, ce matin, si je croyais que tous les pères aimassent leur fils, comme il sentait qu'il vous aimait. J'ai dit que je vous demanderais la réponse.

Il y a bien de la raison dans les encouragements que vous me donnez, et je vous promets d'en faire mon profit. Je sens très bien que je n'eusse pas eu un moment de repos loin de votre père, et puis ma présence lui fait du bien, et je lui dois tant de bonheur, et depuis si longtemps, que je ne devais pas laisser échapper cette occasion de lui prouver

à quel point il est ma première pensée. J'espère, comme vous, que notre mouvement de subsistances ne se renouvellera jamais, et, les choses marchant comme elles vont, la santé du Roi s'étant raffermie, nous avons, je crois, devant nous quelques mois de repos.

Je ne sais encore ce que c'est qu'un bruit de conspiration découverte à Bordeaux, qui se répand ici. Votre père a écrit à M. de Tournon[1] pour en savoir quelque chose. On parle d'arrestations et de proclamations surprises au nom de Napoléon II. Il me semble que ce n'est pas dans cette couleur que devraient éclater les mouvements de ce côté; je croirais plutôt à quelque entente avec ce qui s'est passé dans la Vendée. Il nous est arrivé une déclaration imprimée, signée de nombre de chevaliers de Saint-Louis vendéens, d'officiers de gardes nationales de ce département, qui se plaignent amèrement de l'importance que le préfet *par intérim* de Bourbon-Vendée a donnée à une sorte de rassemblement qui n'avait pour but, disent ces signataires, que la cherté des subsistances. Vous aurez ouï parler de cela, et vous aurez vu cette pièce. Elle

1. M. de Tournon, ancien chambellan de l'empereur, puis préfet de Rome, était alors préfet de Bordeaux.

est assez curieuse, et ne prouve guère à mon avis ce qu'elle veut prouver. Vos prochaines lettres m'éclairciront peut-être mieux tout cela, qui fait beaucoup parler ici.

Je suis bien étonnée de l'ignorance complète de ce Duplessis. Une vengeance particulière, bon Dieu! Et, pendant ce temps, on est en suspens pour pousser l'affaire, tant elle remonte! On a écrit pour avoir de nouveaux ordres. Si on pouvait écrire ces détails, je vous manderais des choses bien curieuses, des ordres donnés dès la veille aux troupes de ne point agir, quoi qu'on fît; une sorte de conseil tenu pour déterminer le choix de la victime, et des noms et des personnages! Il m'est si impossible de croire à l'ignorance de celui dont nous parlons, que mon idée est qu'il a voulu faire parler, et que sa réponse à ce sujet était un parti pris[1].

1. M. de Richelieu avait dit, dans un salon, que l'assassinat du général Ramel était dû à une vengeance privée, soit qu'il ne sût pas bien l'affaire, ce qui est peu probable, soit qu'il ne voulût point se compromettre. On voit par ces lettres combien les passions étaient excitées à ce sujet. Voici ce qu'en dit M. Duvergier de Hauranne : « D'un dossier volumineux que j'ai parcouru, il résulte clairement pour moi : 1° que les assassins du général Ramel avaient, sinon pour complices, au moins pour protecteurs, des hommes haut placés à Toulouse, et même des fonctionnaires publics membres des sociétés secrètes; 2° que ces hommes et ces fonctionnaires n'avaient rien négligé pour entraver la marche de

Nous avons quelque raison de croire qu'il en sait plus qu'il n'en a montré à votre tante. Au reste, soyez sûr que les gens dont le devoir est de parler ont tout dit. Il y a une personne[1] qui sera à Paris dans le milieu de janvier, qui doit aller voir notre cousin. Chargez-le de le questionner sur ce fait; il en sait beaucoup. Je vous nommerai cette personne dans une autre lettre, ou bien je chargerai quelques-unes de mes amies de vous la nommer. Si vous venez à bout de vous informer de sa demeure, tâchez de la voir vous-même.

Je voudrais pouvoir lire à quelqu'un ce que vous me mandez de la tragédie de Soumet, parce que cela est très bien. En tout, ce qui m'impatiente, c'est que je ne puis rien montrer de vos petites pages si souvent pleines de bon sens et d'esprit. Ne pouvant donc les lire à personne, je prendrai peut-être le parti de les faire imprimer; qu'en dites-vous? Cette dernière-ci est bien forte et vraie sur presque tout; votre père vous trouve sévère sur la

la justice, pour intimider ou séduire les témoins, pour influencer les juges; 3° que, malgré ces difficultés, le juge d'instruction avait obtenu des révélations si délicates et si compromettantes, qu'avant d'en tirer parti, il avait cru nécessaire de consulter les ministres.» *Histoire du gouvernement parlementaire en France*, t. VI, p. 166.

1. Le général Ricard.

loi des élections; il n'est point de l'avis de M. Beugnot. « Une assemblée, dit-il, est par elle-même toujours opposante. Vous pouvez vous fier aux hommes rassemblés pour vouloir contrarier le pouvoir. Plus de liberté serait trop, et les rouages administratifs seraient tellement gênés, qu'on ne finirait rien. Songez que, quelle que soit la forme du gouvernement que vous donniez à la France, ce pays si étendu, si populeux dont les relations commerciales n'égaleront jamais celles de l'Angleterre, dont les propriétaires ne seront jamais aussi riches, aura éternellement besoin d'être sérieusement administré. » Enfin, ici, c'est-à-dire dans ma chambre, nous aimons assez la loi sur les élections. Nous trouvons seulement la représentation trop réservée, mais c'est un mal sans remède et qui tient à ces inconvénients que vous démêlez fort bien. Au reste, si vous lisez l'histoire de la révolution anglaise vous verrez des lois motivées sur des circonstances que d'autres circonstances ont détruites depuis, et il en arrivera de même ici. Je suis convaincue que, moi peut-être, et plus sûrement vous, nous verrons un temps où on reviendra sur quelque chose de la Charte, sans que personne s'avise de le trouver mauvais.

CXLV.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, vendredi 27 décembre 1816.

Je songe, ma bonne et chère mère, que cette lettre arrivera le jour de l'an ou aux environs, et je vous plains de ne pas avoir d'autre joie pour vous égayer ce jour-là. Je me plains, moi, de commencer cette année sans vous voir, et c'est une injustice à laquelle je ne m'accoutumerai pas. Mais je ne vois pas pourquoi je vous parlerais de ma tendresse et de mes regrets. Il n'est permis d'exprimer que les sentiments dont on peut douter, et, quant à moi, il me paraît aussi inutile, aussi fou, de vous rappeler combien je vous aime, vous et mon père, qu'il le serait de vous demander de m'aimer aussi.

Vos lettres sont bien tristes, ma mère, non pas tant les miennes, mais celles de ma tante et celles de madame Chéron, avec qui j'aime à parler de vous, parce qu'elle en parle bien, et qu'elle est, je crois, la seule qui vous aime d'abord, et puis le

reste après, et qui mette les intérêts de votre cœur et du sien avant tous les autres intérêts. Je conçois que vous menez une vie bien pénible, tout en mettant à part les graves inquiétudes qui me semblent devoir être pour le moment suspendues. Les gens que vous voyez vous ennuient quand ils ne vous impatientent pas, et, d'ailleurs, lors même qu'ils ne vous ennuieraient pas, qu'avez-vous à faire de l'amabilité et de l'esprit de gens que vous n'aimez point?

J'en étais là, quand ma tante m'a envoyé chercher pour lire une lettre de vous bien lamentable. Je vous dirai que je ne sais pourquoi vous avez fait des avances à vos *gaupes*, et qu'il me paraissait plus simple de s'en passer. Au nom du ciel, soyez insolente pour elles! C'est le meilleur moyen de s'en défaire. M. Pasquier est d'avis de montrer votre lettre au ministre de l'intérieur. Ma tante va lui demander un rendez-vous. Si j'avais eu cette lettre, j'aurai parlé avec bien plus de force au ministre de la police que j'ai entrevu hier, et qui m'a paru toujours aussi obligeant. Mais voilà tout. Ma tante le verra aussi. Mais, je vous en prie, dédaignez les gens qui vous fuient, et écrivez aux ministres quatre fois plus fort qu'à nous qui n'avons pas

besoin d'être convaincus. Tout cela vous excède, ma mère, je le crois; car, moi, j'en étouffe. On s'imagine ici que les succès qu'on remporte vous sont bien utiles. Les choses en sont au point que ce n'est plus dans une Chambre, je crois, que peut se terminer la querelle. Le ministère tomberait demain que la guerre ne serait pas finie. Il sera vainqueur, et la paix ne sera pas faite. J'ai bien peur qu'il ne faille un jour combattre dans une plus grande arène. J'ai peur qu'il ne faille peut-être convertir les peuples aux lumières comme Charlemagne convertissait les Saxons au christianisme.

J'ai été, hier, à la Chambre des députés, assister à une discussion parfaitement inutile, comme toutes les discussions du monde. M. Royer-Collard a parlé avec talent; cependant je ne suis pas si émerveillé que tout le monde [1]. Le Villèle a parlé avec force, et d'une manière souvent fort spécieuse; il était cependant bien réfutable, et je ne conçois

1. On trouvera mon père un peu sévère pour M. Royer-Collard qu'il a tant admiré, tant loué, plus tard. Mais c'était la première fois qu'il l'entendait; il n'était pas plus que le public fait à sa manière. Il s'agissait d'ailleurs de la loi des élections, dont la Chambre elle-même ne comprenait peut-être pas toute l'importance. Quant à M. Ravez, son discours sur la pétition Robert avait donné des espérances qu'il ne soutint pas.

pas que cela n'ait pas tenté celui qui est monté à la tribune après lui. Tous ces gens-là font de tristes orateurs. J'ai été bien fâché de ne pas entendre M. Ravez; il parlera aujourd'hui ; c'est ce que nous avons de mieux : c'est notre Cicéron.

Quoi qu'il en soit de toutes ces paroles, dans ce cas comme dans tous les autres, le ministère est sûr de la victoire; mais j'ai bien peur de Capoue, et il me semble qu'il fait un peu comme Annibal.

CXLVI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, 1er janvier 1817.

Vous êtes, mon cher enfant, un mauvais enfant, et vous m'avez bien trompée. Ce matin, c'était jour de courrier; j'attendais quelque petite lettre datée de vendredi, peut-être quelque chanson; enfin mon imagination trottait, et je me fiais à vous pour égayer mon jour de l'an. Votre père ouvrait son portefeuille avec empressement; mais nous n'avons pas trouvé la moindre lettre, et personne n'a pensé

à nous. Je ne vous en donne pas moins mes tendres bénédictions, et réduite à me complimenter moi-même, je me souhaite de vous revoir bientôt et de passer avec vous le premier jour de l'an 1818. Au reste, il fait un temps admirable, un soleil chaud, une petite gelée qu'on sent à peine; mes fenêtres sont ouvertes; je me dilate à ce soleil qui est ici mon seul ami de Paris, et j'irai me promener tout à l'heure, quand votre père aura fini de représenter dans son grand salon, où il reçoit toutes les autorités de la ville.

J'ai achevé d'être dérangée avant-hier sur tout ce qui nous regarde par une petite lettre de M. de Barante, qui me mande qu'il n'y aura point de travail sur le Conseil. Tout cela est triste et nous fait toujours notre chemin plus difficile; votre père est bien un peu dégoûté, et dans le fond il a raison. Le général Parthouneaux vient d'avoir un petit succès qui a un mauvais contre-coup pour nous. Il avait demandé qu'on fît son beau-frère, Bréa[1], que vous avez vu, chef d'escadron; le ministre de la guerre lui a accordé cette nomination; on ne manque point de dire que ce ministre, au bout du

1. Le capitaine Bréa est ce général Bréa assassiné dans les troubles de juin 1848.

compte, sert mieux son monde que tous les autres. Enfin, comme on voudra, et, à notre tour, nous aurons aussi notre volonté, quand nous nous trouverons assez meurtris des coups.

Toute grognon que je suis, et poursuivie de mes migraines, je me suis mise en mouvement, hier. J'ai donné un grand dîner d'honneur, mélangeant mon monde selon ma coutume, et passant en revue toutes nos administrations civiles et militaires. Et, le soir, c'était mon premier *mardi*, pour lequel j'ai fagoté un petit bal de jeunes filles qui a été gai et joli. Il n'y avait guère que vingt femmes, assez d'hommes; je n'avais pas risqué le *grand ban*, mais j'avais fait répandre que j'ouvrais ma maison et averti un peu particulièrement ces petites personnes qui, je le savais bien, ne me manqueraient pas, et cette soirée a été gaie, et de cette manière mon salon a été assez suffisamment plein pour qu'on ne puisse pas gloser sur la quantité; on en dira un peu plus peut-être sur la qualité. A minuit, on a dévoré un très bon souper; on s'est souhaité une bonne année, et on s'est allé coucher, moi, toute éreintée, ayant mal dormi, et comptant sur votre bonjour, ce matin, qui n'est point arrivé. Nous verrons quels échos rendra le son de mon violon.

Vos récits sont plus amusants que les miens. La peinture que vous m'avez faite du salon de madame de Staël m'a divertie; j'attends avec impatience que vous y alliez pour me le conter. J'ai ri aussi de l'extrait que vous me faites de la nouvelle préface de Chactas, et de cet à-propos des *Jeux de l'amour et du hasard*. Mon Dieu, que je suis donc malheureuse de n'avoir à qui lire tout cela! Quand je vous reverrai, je vous le relirai, voilà qui est certain. Enfin, si vous vous contentez du plaisir que me font vos lettres, écrivez-moi bien souvent; du moins, je les sens, les entends, et les apprécie bien. Je viens de lire cette préface. Cet homme est guindé dans une colère politique factice, et tout bouffi d'une vanité qui se montre de partout. Je crois que je vais relire le *Génie du Christianisme;* j'ai lu et admiré *les Martyrs;* enfin, je fais tout ce que je puis pour cet insensé.

A propos, votre tante a-t-elle reçu ce qu'elle m'avait demandé sur les présidents d'arrondissements? Savez-vous si elle a fait arriver jusqu'au noble pair qu'il avait menti[1]? Le petit R... disait

1. M. de Chateaubriand avait raconté très inexactement les détails d'une nomination de président de collège électoral, à Toulouse.

l'autre jour à votre père un mot qui sent bien le parti. Il était question de cette affaire, dont votre père parlait avec calme, mais avec force et vérité. « Je vous entends bien, disait l'autre, vous avez raison; mais cette accusation ne vous en restera pas moins. » Et voilà, cher enfant, toute l'habileté et les tristes joies de la calomnie, quelle que soit la couleur qui la décore.

CXLVII.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, vendredi 3 janvier 1817.

Vous étiez restée longtemps sans m'écrire, ma chère et tendre mère, et, moi, j'en ai fait autant de mon côté. Mais votre grande lettre me fait rougir de mon silence, et je vais vous répondre longuement. Ma tante vous écrit une longue épître par une occasion; moi, je me servirai tout bonnement de la poste, qui arrive plus vite. Je suis charmé de vous voir résignée. J'espère, pour ma satisfaction particulière, que vos dames vous auront donné quelques

scènes de leur façon, et je compte beaucoup sur le récit de votre premier *mardi*. N'ayez pas trop de bontés pour elles, car on vous en saurait presque mauvais gré ici ; ce n'est pas cependant qu'on n'y fasse des politesses, même aux duchesses, et elles vont au concert du ministre de la police qu'elles chansonnent en écoutant sa musique. Si Lafitte va bien, si le blé va bien, si surtout mon père croit que les élections prochaines pourront être non pas *royalistes*, car ce mot est décrédité, mais *royales*, félicitez-vous de votre position, et moquez-vous du reste.

Ceci est une transition toute naturelle qui me mène à la grande question des Chambres. Je suppose que vous suivez attentivement les débats dans les journaux. Vous aurez sans doute apprécié le discours de M. de Courvoisier, et surtout celui de M. Cuvier[1]. Il a fait grande sensation ici. On le met au-dessus de tout ce qu'on avait entendu depuis bien longtemps. Ce que j'y ai remarqué surtout c'est une finesse et une force de réfutation bien rares, de l'élévation dans les idées, et une sorte d'in-

1. M. de Courvoisier, député du Doubs, et Cuvier, commissaire du roi, eurent un grand succès dans la discussion de la loi des élections.

dépendance qui échappe toujours à un grand esprit, même malgré lui. Ce succès m'a plu. Il m'a confirmé dans cette opinion qui est peut-être la seule qui me soit commune avec M. de Chateaubriand, c'est que les *esprits spéciaux* ne sont pas grand'-chose ; qu'on est supérieur partout, quand on l'est quelque part, et que nos *messieurs* qui sont, comme on dit, *rompus aux affaires*, et qui semblent s'être réservé le privilège d'y exceller, seront toujours au-dessous de la première tête forte qui voudra s'y appliquer.

On dit que M. Lainé a bien parlé hier. Corbière parlera aujourd'hui ; M. Cuvier le relèvera. On compte alors sur la clôture de la discussion. Celle des articles durera probablement jusqu'à lundi, jour où la loi passera. C'est, du moins pour le moment, l'air du bureau. Jamais on n'a été plus déchaîné contre une pauvre loi que contre celle-ci. Le frère de votre hôte[1] a fait, l'autre jour, une scène à ce sujet à M. Cuvier. On crie de toutes parts ; et ma tante trouve la loi détestable parce qu'Auguste[2] sera électeur. Vous me relevez vertement de l'avoir blâ-

1. *L'hôte*, c'est M. le duc d'Angoulême, et le frère M. le duc de Berry.

2. Loueur de voitures.

mée. Je n'ai fait que vous dire ce que j'avais entendu. Quant au fond, je trouve que 90 800 électeurs c'est peu pour la France ; qu'ils nomment trop peu de députés, et qu'enfin trois cents francs font une condition trop inégale. Il est certain que cent écus d'imposition directe ne représentent pas la même fortune dans tous les coins de la France, et qu'on eût peut-être mieux fait d'exiger, par exemple, le dix-millième de l'imposition directe totale du département, ou moins ou plus, selon qu'on voudrait être aristocratique ou populaire. Toutes ces objections sont contre la Charte et non contre la loi ; aussi conviendrai-je avec les auteurs de celle-ci qu'elle est la meilleure qu'on peut faire sous l'empire de notre Constitution. C'est ce *bien* relatif que je vois toujours chercher, et que je maudis toujours et partout. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Il n'y a peut-être pas une idée dans mon pauvre cerveau qui ne se rattache à cette question, ou plutôt cette question est du genre de toutes celles qui m'occupent quand je rêve au coin de mon feu.

Vous me demandez des nouvelles sur le *mouvement* de Bordeaux ; nous n'en savons que ce que les journaux ont dit. Vous êtes plus à même d'en juger que nous. Je ne crois pas que cela ait grande

importance. Votre déclaration vendéenne n'est point venue jusqu'à mes oreilles. On parle beaucoup ici au sujet du retour de lord Wellington; on lui prête une mission, des discours au gré de la passion des ultras. On suppose qu'il a demandé le renvoi du ministère, ou menacé de la guerre. On voudrait bien faire croire que l'Autriche est avec lui; on prétend qu'il indique et propose M. de Talleyrand, et promet, si l'on veut bien le prendre, de ne plus demander d'argent. Et voilà ce qu'on répète; voilà les bêtises dont on nous étourdit. Nous avons déjà presque la liberté de la presse, et nous lui devons beaucoup de pamphlets qui ne font pas grand bruit.

Je vous ai envoyé la brochure de Benjamin Constant, qui me paraît un chef-d'œuvre de force et de grâce, de convenance et de malice. M. de Chateaubriand a été frappé au cœur. On s'occupe bien peu de lui, non pas vous cependant, puisque vous lisez *les Martyrs*. N'est-ce pas que c'est un bel ouvrage, le meilleur ou plutôt le seul bon de son auteur? car le *Génie du Christianisme* me paraît un bien mauvais livre. Je répéterai ce que je vous ai dit une fois sans que vous ayez daigné m'écouter : Voilà un ouvrage qui nous paraît beau, pourquoi ne le mettons-nous pas dans notre pensée au rang

des beaux ouvrages des autres siècles? Pourquoi ne concevons-nous pas seulement l'idée de mettre M. de Chateaubriand sur la même ligne que Fénelon, au moins, et que Virgile au plus? Est-ce un tort? Est-ce bien juger? Expliquez-moi cela. Est-ce parce que le temps ne nous a pas encore donné pour le regarder cette lunette qui grandit les objets? Serait-ce qu'il était plus difficile de faire un ouvrage comme *Télémaque* au XVIIe siècle que *les Martyrs* au XIXe? Cette dernière raison contre laquelle on peut faire une foule d'objections, citer une foule d'exemples, pourrait bien être la bonne. Tout cela, au reste, n'est pas clair dans ma tête. J'entrevois bien quelque chose; mais il me faudrait un volume pour m'expliquer; je le ferai peut-être quelque jour.

A propos, avez-vous lu *les Battuécas* de madame de Genlis? Lisez les *Confessions d'une femme*, de madame de Fourqueux : c'est ce qu'on trouve sur toutes les cheminées à présent. J'ai dîné hier chez madame de Villeblanche, qui est énorme et se porte à ravir. Je donnerais beaucoup pour qu'elle eût deux enfants. Je ne comprends pas pourquoi vous me trouvez mauvais sujet dans mes conseils à Hortense. Comme on se brouille toujours avec son amant, je pense qu'il ne faut pas se brouiller

avec un homme qui ne l'a pas été, de peur qu'on n'en tire de mauvaises conséquences. C'est l'avis de madame Chéron et de moi, qui avons de l'expérience; et puis je ne vois pas de raison de se quereller seulement parce qu'on est *aristocrate*. Je conçois que les billets parfumés ne conviennent pas à un esprit aussi désillusionné que le vôtre. Vous êtes revenue de tout, et votre petit ami, qui n'a jamais été à rien (ce qui lui a épargné la peine de revenir), voudrait bien avoir l'air d'être autre chose que ce qu'il est, et, à force de se secouer, il a bien pu quelquefois s'élever à un sentiment naturel et se créer un peu d'exaltation. Il est de cette espèce qu'on appelait les *jeunes gentilshommes* français qui nous ont rendu la risée de l'Angleterre. Il en a tous les défauts et toutes les qualités. Il eût été philosophe dans les salons avant la Révolution, dans le temps où la libéralité des principes n'était qu'un langage, et avant qu'on se fût avisé de faire passer la théorie dans la pratique.

A propos, j'ai été voir *Andromaque*, la semaine dernière. C'est une tragédie assez faible; mais je ne connais rien au-dessus de ses beautés. Je n'avais jamais su voir Talma dans ce rôle-là. Je le comprends à présent. C'est un sens qui m'est venu, et

qui me charme. Bon Dieu, comme il joue bien les hommes faibles! Le théâtre a bien besoin de lui pour se soutenir, car les pièces nouvelles y tombent comme mouches. On y a joué, l'autre jour, par esprit de parti, une pièce de Lubeck[1] que le public a sifflée de même. Il a même témoigné qu'il ne voulait pas l'entendre. Ce n'est pas avec des comédies que M. de Duras[2] réformera l'opinion publique.

CXLVIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, samedi 4 janvier 1817.

Enfin, je les ai reçues hier, ces lettres que j'attendais; elles me sont arrivées toutes, en forme de recettes contre mes maux; d'abord de longues ordonnances de Moreau, et puis les vôtres, et celles de votre petite tante et de madame Chéron.

1. *Le Luthier de Lubeck* avait eu un grand succès de lecture et de répétitions à la Comédie Française. La pièce ne fut pas même achevée, et les auteurs ne furent pas nommés.

2. M. de Duras, premier gentilhomme de la chambre, était chargé du Théâtre-Français.

Vous êtes assurément de bons conseillers, je vous l'ai déjà dit; je ferai de mon mieux pour profiter de tout ce que vous me dites tous; mais, mes chers amis, il n'est pas si aisé de prendre son parti, et à moi, surtout, quand il s'agit de voir et de supporter des injustices à l'égard de votre père; mon sang pétille quand je vois ces gens-ci autrement qu'ils ne devraient l'être; je serais bien plus à l'aise si je pouvais leur dire leur fait, une bonne fois. Je crois que je suis malade de toutes mes colères rentrées. Cependant, vous aurez vu, par mes dernières lettres, que je suis un peu plus tranquille et mieux accoutumée à cette situation. A moins de quelque nouvel événement, j'espère que j'arriverai à ne plus tant vous en parler, et qu'étant plus résignée, je vous laisserai un peu plus tranquilles.

Mon ami, nous ne sommes pas fort contents de ce Fiévée, qui vous a tous charmés; nous l'avons lu froidement au coin de mon feu; nous trouvons qu'on peut répondre à chaque ligne par une vérité dont il est toujours à cent lieues; que ses raisonnements sont faux, ses conséquences absurdes, ses plaisanteries lourdes, et ses injures assez grossières. Enfin son *moi* est un sot, à mon avis, et cela perce de partout. On le réfuterait fort

aisément, on fera encore mieux de ne pas lui répondre. De tout ce qui a paru, je ne suis contente que de la brochure de M. Guizot.

J'ai envie de vous amuser par une histoire toulousaine qui me divertit par plus d'une raison. Vous connaissez notre directeur des postes, dévoué, dit-on, aux ultras, nommé par M. d'Herbouville, qu'on accuse de faire ouvrir nos lettres? Je ne sais ce qui en est, mais cela ne m'empêche point de dire ce que je pense. Ce marquis a eu son cautionnement fourni par M. de Catellan, qui le lui redemande. Il a bien près de soixante ans, je crois, et il est marié à une femme devenue folle. Le voilà amoureux, mais tellement amoureux, qu'il veut, à toute force, épouser une fille de dix-huit à vingt ans, fort jolie. Cette demoiselle paraît n'avoir jeté les yeux sur lui qu'après avoir éprouvé quelques petits accidents dont le plus important a été un enfant fait — imaginez! — par notre grave avocat général. Cet avocat général avait donné à la demoiselle 25 000 francs pour payement de la façon de cet enfant. De malins esprits ajoutent que ces 25 000 francs tentent le directeur parce qu'ils remplaceraient une partie du cautionnement retiré; enfin, tant il y a que, pressé par la loi contre le di-

vorce qui va être rendue, il voudrait, au plus vite, terminer l'affaire. Le contrat se dresse, on veut publier les bans; le malheur veut que le maire du village où la demoiselle fait sa résidence, soit le beau-frère de la femme folle; le maire refuse de marier, il dit : « Je suis sûr que vous avez épousé ma sœur, je ne suis pas sûr que vous ayez divorcé. Donnez-moi des preuves. » Mais, pendant qu'on cherchera les preuves, la Chambre acceptera la loi, et ce mariage sera flambé. L'avocat général écrit au maire : « Monsieur, tant que la loi n'est pas rendue, vous devez marier les gens divorcés comme les autres. » Le marquis perd la tête ; on envoie mille paperasses à Paris, et voilà où on en est, et ce qui nous fait tous causer. « Est-il possible, dit-on chez madame d'Hargicourt, qu'un homme qui était si pur royaliste puisse se conduire ainsi ! » Je réponds comme Tartuffe : « Pour être ultra, on n'en est pas moins homme, » ou plutôt je ne réponds rien, mais je ris sous mon béguin. Vous noterez que le directeur ne mettait plus le pied chez moi par excès de pureté. Voilà ce que j'ai de mieux à vous offrir.

Adieu, mon fils; je vous aime tendrement. Vous me faites toujours la plus heureuse mère du monde,

voilà pourtant une grande compensation. « Ma mère, ne vous plaignez donc plus ; il faut bien payer ce bonheur par quelque autre côté. » Il se pourrait que vous eussiez raison ; allons donc, courage !

Vous verrez, dans *l'Ami du Roi* de Toulouse, un petit article sur la promotion de M. de Bréa qui vous prouve ce que je vous ai dit l'autre jour ; au reste, ce jeune homme mérite le bien qu'on dit de lui.

CXLIX.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, 5 janvier 1817.

Comment *le cousin*[1] a-t-il pris les rapprochements aigre-doux de M. Cardonnel ? Vous rappelez-vous que, l'année dernière, je trouvais qu'il avait toujours soin de confire à un demi-sucre de compliments toutes les vérités qu'il adressait à la Chambre ? Nos députés l'avaient remarqué comme

1. M. Pasquier, président de la Chambre des députés.

moi, et me faisaient rire à leur retour, quand ils me disaient que mon cousin était un peu doucereux; j'étais, moi, un peu surprise, lorsqu'en me tâtant, je me trouvais encore quelques restes des meurtrissures que j'avais reçues autrefois dans mon salon par les coups de sa conversation. La tribune le met plus en garde apparemment que les canapés de mon appartement, où, à la vérité, il régnait assez bien. Au reste, il me paraît fort prudent dans sa présidence; en tout, les séances se passent convenablement. Mais vous allez lentement. Nous autres de province, nous avons hâte de vous voir finir; peut-être alors aurions-nous quelque détente. On commence à se flatter ici de nouveau que le parti ministériel se répare un peu; on espère que la Chambre des pairs repoussera la loi des élections, et alors un changement de ministère, car tout est là; et Benjamin Constant le dit fort bien, car, du moins à Toulouse, on donnerait toute la liberté pour voir déplacer le ministre de la police. Nos discours politiques roulent encore sur les personnes. Vous savez comme je leur préfère les choses; aussi ne suis-je guère contente encore.

Ce dont je le suis beaucoup, c'est d'avoir reçu votre dernière lettre, qui m'est arrivée plus tard de

deux jours. Je rêvais mille incidents sur ce retard. Votre père se moquait un peu de moi, et pourtant s'étonnait de ne rien voir arriver. Enfin, cette bonne petite lettre est arrivée, et m'a toute remontée. Vous avez tort de dire qu'il ne faut parler que des sentiments dont on n'est pas sûr; rien de si doux que de revenir un peu sur ses affections. C'est, d'ailleurs, pour moi une consolation nécessaire; car vous savez que j'aime qu'on m'aime, et qu'on me le dise, et mes Toulousains ne me gâtent pas sur cet article. A propos d'eux, le roman de notre directeur des postes se dénoue par une catastrophe très imprévue. Notre adjoint à la mairie, Ricard, très pieux et fort honnête homme, a été le trouver : « Monsieur, lui a-t-il dit, je sais que M. de Catellan vous retire son cautionnement; moi, je vous l'offre, mais à une condition, c'est que vous renoncerez à votre ridicule mariage. » Le marquis a accepté le marché; et voilà la demoiselle qui demeure avec l'enfant et les vingt-cinq mille francs de qui vous savez. Ce dernier est plus jaune et plus empêtré que jamais. Les violents ne veulent pas convenir que le directeur eût voulu profiter du divorce; ils sont charmés que l'avocat général y poussât, et, comme la passion n'est pas forte en

logique, ils nient la *majeure* de la proposition (comme vous dites vous autres), et proclament la seconde partie, me rappelant fort bien une certaine fable de Phèdre que je n'avais guère comprise jusqu'à présent, et qui m'est tout expliquée. Vous amuserez l'homme aux gros yeux[1] de cette belle histoire. Il est pourtant facheux que ce ridicule tombe sur cette robe noire au moment où, au fond, elle commençait à montrer quelque courage. Enfin, tout cela est une complication de petites pauvretés humaines que vous comprendrez fort bien.

J'ai suivi vos conseils, et, après avoir accompli toutes mes politesses, je commence à me jeter dans les impertinences. J'ai rencontré deux fois par exemple cette madame de C... qui s'avise de ne me pas saluer, et que je ne salue plus. Mes petits bals font bourdonner quelques paroles; on dit qu'il y a des pieds qui démangent; de certaines dames vont courir les maisons afin qu'on ne faiblisse point. Je n'en aurai pas moins demain une vingtaine de femmes jolies et de bonne humeur, et je laisserai bouder les autres. Mais ces autres sont bien sottes, et je crois que je le deviens aussi.

1. M. de Catellan.

A propos, qu'est-ce donc que je fais de ne pas vous parler d'un beau projet éclos tout fraîchement dans la cervelle de votre père? Il ne rêve rien de moins que vous marier, mon fils. On lui parle d'une fille d'ici, riche, très riche, dans le haut commerce, dix-huit ans; on la dit jolie; il faudrait voir. Dites-moi ce que cela vous paraît de vous marier ainsi, sans connaître, et avec beaucoup d'argent? « Ma mère, est-ce sérieusement que vous me faites cette question? — Ma foi, mon fils, je n'en sais rien; demandez à votre père; il était sur son canapé, il avait l'air de parler assez gravement » : « Mandez-le » à Charles, » m'a-t-il dit, et je vous le mande. Pendant qu'il parlait, il m'a passé par la tête que vous me donneriez, dans ce cas, une petite-fille dont je serais folle, et que, si vous vouliez, j'élèverais très sagement. Vous ne saviez que m'écrire, voilà matière à dissertation. Vous direz que, dans cette affaire, je rentre un peu trop dans mon système des choses, en écartant les personnes. Je verrai toujours celle dont il s'agit, et je vous en rendrai compte.

CL.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, mardi 7 janvier 1817.

Je rentre, ma bonne mère, et je trouve une lettre de vous datée du jour de l'an. Vous comptiez, dites-vous, sur une chanson; j'arrive précisement du Rocher de Cancale. C'était le jour de notre dîner mensuel. Quoique la mort d'un vieux professeur du lycée, arrivée le mois dernier, nous ait fait taire aujourd'hui, j'y ai entendu parler d'une petite chanson (un peu canaille, fort incorrecte et du style des rues) qui vous amusera peut-être, et dont vous chercherez l'auteur, lequel ne la montre guère qu'à vous. L'air qui est fort peu compliqué est numéroté, je crois, 634 dans *la Clé du Caveau*. Souvenez-vous bien que ce n'est pas le numéro de la page, mais celui de l'air. Si cela ne se trouvait pas exact, vous le trouveriez sous le titre de *Voulez-vous savoir l'histoire*, dans la première table, ou sous celui de *Manon Giroux*, dans la seconde. Voilà

une citation bien indiquée. Un commentateur en *us* n'est pas plus exact [1].

Je ne vous donnerai pas beaucoup de nouvelles; je présume que la loi des élections aura été acceptée définitivement ce soir. Le journal de demain vous le dira. Je regrette de n'avoir pu aller, ce soir, chez M. Molé, pour savoir des détails que je vous dirais. J'ai assisté à la séance d'hier, où le ministère l'a emporté avec une si faible majorité, à la lueur des éclairs et au bruit de la foudre. La séance a été animée et intéressante. Les journaux ne peuvent vous en donner l'idée. M. Lainé a parlé remarquablement bien. Il a surtout une dignité impartiale qui gagne et attire. Quant au Royer-Collard, je l'aime médiocrement. Il me paraît toujours incomplet et réfutable. M. de Serre est peut-être le plus fort de tous, mais il est trop peut-être de son opinion. Il a eu toute une doctrine différente de celle des autres. Il tâche d'y rattacher, d'y fléchir les questions telles qu'elles sont posées; mais il en résulte qu'il est souvent inutile, et que ses discours, presque toujours raisonnables, sont toujours inappliqués. En général, il a toujours l'air gêné par la

1. Il s'agit de la chanson sur la Chambre des députés.

Charte. L'homme qui m'a le plus frappé là par une prodigieuse facilité, une dialectique rapide et entraînante, c'est un M. Courvoisier, qui se fait une réputation, mais qui n'est pas non plus beaucoup écouté. L'opposition a été au-dessous du médiocre. En général, excepté Corbière, M. de Villèle et M. Benoit, c'est bien peu de chose.

Cette loi d'élections fait un bruit d'enfer. Votre amie, en commençant toujours par dire qu'elle ne peut pas avoir d'opinion sur cette question-là, soutient la loi détestable. Nous avons discuté souvent la matière ensemble. C'est une plaisante chose que sa manière de raisonner. Je voudrais avoir le temps de la noter, moi qui observe toujours. On en tirerait bien des lumières sur la marche de la raison humaine et la cause de ses erreurs. Sur presque toutes les matières, presque tous les hommes procèdent absolument comme elle, et, sur presque toutes aussi, ils sont aussi difficiles à réfuter qu'elle ; car on a beau répondre complètement à ce qu'elle vient de dire, elle va toujours, et dit autre chose. Et, en effet, en tout, pour être convaincu par un bon raisonnement, il faut savoir en faire un soi-même. En général, quand on cause avec la plupart des gens du monde, pourvu que ce soit sur un sujet

qu'on ait un peu médité et qui forme une suite d'idées dans la tête, on s'aperçoit à chaque instant qu'on ne parle pas de la même chose. Il y a des gens admirables pour vous parler toujours d'un autre sujet que celui dont vous parlez vous-même, et cependant ils croient vous répondre.

J'ai éprouvé, et ceci n'est pas modeste, combien trouvait souvent son application ce mot de l'abbé Louis à M. de Chalabre, qui lui faisait une objection dans je ne sais quelle discussion de finances : « Monsieur, pour comprendre ma réponse, il faudrait auparavant que je vous eusse parlé pendant quatre ans de suite. » Racontez, par exemple, un fait raisonné d'une science quelconque, de physique si l'on veut, à un homme qui n'en a aucune teinture ; si ce fait n'est pas élémentaire, cet homme, dont vous dérangez peut-être un préjugé, ne vous croira pas et disputera ; et vous pourrez discuter avec lui pendant des jours entiers sans qu'il soit convaincu, parce qu'il ne vous aura pas compris et croira vous comprendre, et parlera toujours à l'avenant. Le plus grand physicien du monde ne le persuadera pas, à moins qu'il ne le mette au commencement de la science et ne le conduise pas à pas, par tous les sentiers où lui-même a passé,

jusqu'au point de la route où il avait voulu le placer tout d'un coup. Il faut lui faire parcourir toute la chaîne d'idées qui conduisent enfin à telle conclusion, et alors force lui sera de vous croire. Or l'exemple que je viens de prendre est rare. Il y a peu de gens qui contestent à un savant de profession un point, même au premier abord paradoxal, de la science que celui-ci a étudiée toute sa vie. On est généralement d'assez bonne composition là-dessus, et, comme les sciences passent pour spécialement formées de vérités positives, on convient assez volontiers qu'on ne sait point ces vérités qu'on n'a pas apprises, et l'on se soumet à l'autorité des gens du métier.

Mais, dans la politique, il n'y a point de métier. A peu près comme la littérature, la politique est livrée à l'imagination et aux passions. Tout le monde croit s'y connaître; on n'y reconnaît point d'autorité; on ne se doute pas que, dans les esprits très supérieurs, il y a ou il doit y avoir un enchaînement de faits et d'idées, une évidence démonstrative comme dans la physique ou la chimie, et que le vulgaire paraît tout aussi ignorant, tout aussi absurde, tout aussi désordonné à ces esprits-là qu'un jardinier ou un homme du monde à un physicien,

à un naturaliste. Cela vient de ce que la politique est loin d'être encore une science, ou même d'être reconnue pour telle, et sans doute l'ambition et l'intérêt personnel retarderont encore bien longtemps le jour où l'on établira d'une manière philosophique l'art de gouverner la société, en l'appuyant par des observations et des raisonnements.

Je me suis laissé entraîner dans une de ces questions qui me charment, je l'abrège et je la mutile. Je laisse à mon opinion toute son obscurité. Quand viendra le temps où je pourrrai la mettre dans tout son jour? Quoi qu'il en soit, un des arguments de votre amie est que la loi est trop dans le sens de l'opinion de la majorité de la nation, et que tout l'art des gouvernements doit être de chercher à combattre, à comprimer, le mouvement de l'opinion publique. Cette opinion, mise en pratique par tous les despotes, érigée en dogme par tous les dévots, en système par M. de Bonald, a causé toutes les révolutions connues au monde. Et l'on veut nous la donner comme le seul moyen de finir la nôtre! Par ce moyen, on pourrait la ralentir, la pallier quelque temps, pour la faire éclater avec plus de force. Les persécutions firent triompher le christianisme; le duc d'Albe fit naître la liberté des Provinces-Unies;

la Saint-Barthélemy multiplia les calvinistes; les superstitions monarchiques amenèrent la mort de Charles Ier et la chute de Jacques II; la tyrannie mercantile des Anglais nécessita la délivrance de l'Amérique; les préjugés et les passions de la cour et de la noblesse perdirent notre Louis XVI; la violence anticivilisée de Bonaparte le renversa; l'obstination maladroite des Espagnols entraîne la Nouvelle-Espagne à la liberté; l'Angleterre, peut-être, forcera de même l'Inde à se séparer d'elle. Tous ces exemples, mille autres, me semblent irrésistibles et menaçants pour l'insensé qui voudrait résister à ce torrent de l'opinion publique. Si la Hollande n'eût voulu résister à l'eau qui la presse que par des digues, elle eût été tôt ou tard submergée; elle lui ouvrit des canaux, elle lui laissa un cours large et facile en le dirigeant, en le modérant avec adresse, et le fléau qui devait la ravager porta de toutes parts dans son sein la richesse et l'abondance. Vérité triviale, mais si peu mise en pratique, qu'on peut la répéter sans crainte. L'argument favori de Fiévée est de citer Bonaparte. En admettant qu'il eût pu bien longtemps retenir l'élan de son siècle, en ne relevant pas la faiblesse d'un argument fondé sur une preuve personnelle, je me contentai de

répondre à votre amie qu'il n'y a que deux moyens pour comprimer l'opinion publique : les bûchers ou les victoires. « Non, m'a-t-elle dit, car il ne l'a comprimée que par ses préfets. » Que pensez-vous de la réponse? En vérité, cela est déplorable. Tout ceci vous amusera peut-être, mais je remplis le vide des faits par des réflexions qui paraîtraient à certaines gens plus vides encore; mais non pas à vous, j'espère.

CLI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, vendredi 10 janvier 1817.

J'étais d'assez mauvaise humeur ces jours-ci, mon enfant, et c'était votre long silence qui en était cause. Quand je passe trois courriers sans lettre de vous, je broie des pensées noires, ou du moins j'éprouve un redoublement d'ennui que votre écriture fait aussitôt disparaître. Tâchez de m'écrire souvent; je sais qu'il y a un peu d'indiscrétion à cette demande, car votre journée est

remplie; mais je suis affaiblie cette année, et j'ai réellement besoin de vos soins.

Je suis charmée que nous pensions de même sur *les Martyrs;* vous êtes insupportable de me gâter le *Génie du Christianisme.* J'ai voulu y mettre le nez, et voilà que j'ai envie de dire comme vous. Tâchez de bien peser vos opinions, puisqu'elles entraînent les miennes. J'aime beaucoup aussi que vous sachiez écouter Talma; au moins, je vous ai devancé dans ce sens-là. Je l'ai toujours aimé dans Oreste, non pas comme tout le monde, seulement quand il arrive aux fureurs; il n'y ferait pas tant d'effet s'il ne les avait pas préparées. Cet homme est sous le crime dès sa première entrée. Qu'on étudie bien Racine, on verra qu'il ne parle à Pyrrhus que l'esprit tout préoccupé d'Hermione. Il tourne autour de ce nom dans sa longue harangue. Rien de si naturel, de si amant jaloux que ce vers :

Ses yeux s'opposeront entre son père et vous[1].

Il se meurt d'envie que Pyrrhus lui dise qu'il ne l'aime plus. Le défaut de Talma est de mal dire les

1. *Andromaque,* acte I, scène II.

vers; c'en est un fort grand, mais c'est le seul qu'il ait. Je l'aime dans *Bayard;* dans une grande partie du *Cid*, il est toujours triste; en jouant ces chevaliers, il n'a point le nez au vent. Quand il joue *Tancrède*, il rentre chez lui en véritable exilé; Talma donne à tous ses personnages un caractère mélancolique qui, à mon avis, a quelque chose d'élevé et de poétique. Si nous causions, je vous développerais mon idée, et je crois que vous trouveriez que je dis *bien*.

Mais, à propos de passion et d'hommes faibles, j'ai tout démonté mon petit voisin musqué, hier soir. Il était guindé sur une de ces exaltations factices qui me déplaisent tant. Il parlait de force d'âme, des mouvements passionnés du cœur, d'adoration, d'admiration, que sais-je? Votre père, enfoncé dans son fauteuil, le regardait voler et s'égarer dans je ne sais quelle région; je travaillais en silence; enfin, je le romps tout à coup, et je dis doucement : « La passion, c'est la ressource des âmes faibles; les âmes fortes se contentent d'être tendres. » Votre père a souri, et tout l'échafaudage de ce pauvre petit homme est tombé.

S'il y avait eu là une autre femme, je crois qu'il ne me l'eût pas pardonné. Au reste, j'ai un peu

d'humeur contre lui, parce qu'il m'est arrivé ce matin, en forçant ma porte, pour venir se vanter que madame de C*** lui avait reproché hier d'être un jacobin, ainsi que sa femme et sa belle-sœur, et tout cela parce que, apparemment, ils viennent chez moi. Il se mourait d'envie de me donner cette raison ; je n'ai jamais eu l'air de la deviner, et je l'ai si bien tenu, qu'il n'a pas osé la prononcer. Mais voyez donc un peu quelle sottise!

Mon dernier *mardi* a été joli; point de *grand ban* mais un certain vent de paroles qui annoncent quelque ébranlement. On dit que madame de M*** se détache et veut danser; on envoie quelques cartes. Vous voulez de ces caquets, et je vous les conte; tant mieux s'ils vous amusent; pour moi, ils m'assomment, et il ne manquera plus à ces femmes, pour achever de me déplaire, que de me faire des politesses après m'avoir ennuyée de leurs sottes insultes. Ne croyez pas cependant que j'aie l'air boudeur; je suis très gaie dans le monde, et j'ai pris le parti d'une sincérité qui me soulage. Vous savez que c'est assez le *tour* de mon esprit, comme disait madame de Sévigné.

Je crois vous avoir parlé de Benjamin Constant. Sa brochure vaut mieux que son roman; elle m'a

distraite de la très désagréable lecture de Fiévée qui m'a déplu à l'excès. J'ai horreur des sophismes, et du mauvais goût dans la plaisanterie. Je le lisais tout haut à votre père, qui y faisait des notes cent fois meilleures que ce que je lisais.

M. Cuvier m'a frappée comme vous; il plaisante, mais si noblement, si finement! On voit qu'il a choisi son arme, et que son arsenal n'est point épuisé. Il me semble que M. de Corbière a mieux parlé que M. de Villèle. J'aime l'attitude de M. Lainé à la Chambre; il la préside encore. Nos gens se réjouissent ici de ce qu'ils appellent la *désertion* de M. de Serre : ils le croient *tourné* et des leurs. Mon ami, qu'ils sont bêtes! Voilà que je parle comme Fiévée! En tout, je vois poindre dans cette Chambre les difficultés qu'auront à surmonter les ministres dans la prochaine session; nous verrons alors une véritable farce. Voici encore nos gens qui se réchauffent pour M. Molé; ils le placent au ministère avec M. de L***, le tout par ordre de Wellington. Un ministre ordonné par des Anglais! Pauvre France! Que dirait Louis XIV? « Ah! ma mère, vous ne deviez pas lâcher cette parole! Nous allons recommencer. »

M. de Salverte m'a envoyé pour mes étrennes un camée superbe de Louis XIV. C'est celui de madame de la Vallière. De mon imagination je mets au bas les deux vers...

En quelque obscurité... etc.

et je me moque de vous[1].

CLII.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, vendredi 10 janvier 1817.

Que pensez-vous là-bas du rapport de M. de Serre[2]? Il me paraît aussi bien qu'il pouvait être, avec la conclusion obligée de l'acceptation de la loi.

1. Parlez : Peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître.
Bérénice, acte I, scène v.

Louis Racine dans ses remarques sur *Bérénice* dit que ces vers furent, sur-le-champ, appliqués à Louis XIV.

2. M. de Serre avait présenté à la Chambre des députés, le 9 janvier, le rapport de la commission chargée d'examiner le pro-

Quant à moi qui ne suis pas obligé de l'accepter comme lui, j'observe que, d'une part, notre cousin la trouve trop faible, trop peu répressive, et, en un mot, sans utilité et sans application. D'autre part, elle est, en elle-même, odieuse et dérisoire. Je ne vois donc, sous aucun rapport, de raison pour adopter une loi qui mécontente et n'effraye pas. Je crois qu'elle sera vivement débattue. Dans la sincérité de mon cœur, je crois que ce serait un grand bonheur pour le ministère qu'elle fût rejetée; je ne l'espère pas.

Il faut que je vous conte une histoire qui m'a fort impatienté hier, et que j'aurai, j'espère, oubliée demain. J'ai dîné, jeudi, chez madame de Barante; elle m'emmena dans sa chambre pour me montrer, disait-elle, les étrennes que sa tante, madame Barbé, lui avait données. J'étais seul avec elle et sa mère. Ces étrennes sont un livre de messe. Sur la première page, il y a d'assez jolis vers de madame Barbé, où elle donne à sa nièce les trois vertus théologales. J'écrivis au bas quatre

jet de loi sur la liberté individuelle. Ce projet de loi, amendé par la commission dans un sens libéral, restreignait fort cette liberté et nous scandaliserait aujourd'hui; mais le rapport était vraiment distingué.

malheureux vers qui eurent assez de succès dans le moment, et qui ne pouvaient pas en avoir d'autre. Nous rentrâmes dans le salon. Vers la fin de la soirée, je ne sais à quel propos, elle me fit relire ce triste madrigal à Élisa et à madame Barbé, qui le trouvèrent charmant. Voilà que, hier matin, je le trouve dans les *Annales*, estropié de toute manière, et précédé d'une histoire écrite du style des halles, d'un ton et d'un goût affreux. Beau chef-d'œuvre dû entièrement à l'imaginative de madame Barbé! Tout cela m'a déplu et encore plus à madame de Barante, et voilà que d'une chose qui n'était pas sans grâce, on a fait une sottise[1].

Si vous avez les *Annales* d'hier vous m'aurez lu, sinon tant mieux. Je ne vous ferai pas l'injure de vous rétablir ici mon texte dans toute sa pureté.

1. Madame Céré Barbé, sœur de madame d'Houdetot, née à l'île de France, faisait des vers et écrivait parfois des articles dans les *Annales politiques, morales et littéraires*. Voici celui dont mon père se plaint : « On discourait, hier, dans un salon, sur la foi, l'espérance et la charité, ces trois vertus théologales qui, descendues du ciel, sont si nécessaires sur la terre. Chacun se prononçait pour l'une d'elles. Les maris étaient pour la foi, les jeunes gens pour l'espérance, et les femmes pour la charité. Un grand politique affirmait que la foi était difficile, l'espérance dangereuse et la charité impossible. M... plus raisonnable que raisonneur disait : « J'aime mon Dieu, ma Dame et mon Roi ; je crois en leur parole et je ne désespère de rien. — Ah! vous êtes mi-

On m'a raccourci deux vers, et vous concevez bien que ce n'est pas à moi qu'il faut attribuer ce mot « donné » répété trois fois en quatre vers, ni l'inconvenance du tutoiement, ni le solécisme d'*eût*, et d'*aurait*. Voilà une infiniment petite chose qui sera bien plus petite à Toulouse, mais c'est mon événement du jour.

Le Mercure vient d'être refondu [1]. Il paraît rédigé par de nouveaux rédacteurs qui risquent d'en faire un bon journal, ou du moins un journal curieux. C'est Benjamin Constant, Lacretelle aîné,

nistériel, s'écria un petit homme sans malice, qui va toujours de l'avant sans regarder de côté. — Avez-vous de la foi? » dit une très jolie femme, en arrêtant les plus beaux yeux du monde sur M. de R..., jeune homme de beaucoup d'esprit, qui répondit par l'impromptu suivant :

« J'ai de la foi; le ciel dans sa bonté
M'en a donné ma suffisance;
S'il t'eût donné la charité,
Il m'aurait donné l'espérance. »

Voici le véritable texte de ces vers :

J'ai de la foi, je crois en la puissance
Du Dieu qui créa la beauté.
S'il vous avait donné la charité,
Il m'aurait donné l'espérance.

1. Le nouveau *Mercure* fut l'origine du recueil célèbre sous le titre de *la Minerve*.

Jay, Jouy, Esménard, etc. Il sera, comme vous voyez, philosophico-ministériel.

Croyez-vous, si votre département est de la série qui sortira, que vos élections soient dans le sens qu'on veut? C'est une question que m'a faite le ministre de la police. J'ai répondu que *oui*. J'ai eu tort.

CLIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, dimanche 12 janvier 1817.

Vous dites qu'on ne vous écoute point quand vous parlez des *Martyrs*. Oh! que si fait; je savais très bien que vous en aviez été content, et je le disais à votre père pour soutenir mon opinion. Savez-vous le défaut de l'ouvrage, et ce qui, je crois, place *Télémaque* au-dessus? c'est le manque de simplicité. Les effets sont trop rapprochés, même entassés; on ne peut faire cette lecture qu'avec une attention soutenue qui fatigue. La multitude des noms fameux réveille à tous mo-

ments; et, comme disent les peintres, il n'y a pas dans ce tableau de clair-obscur, c'est-à-dire de sacrifices. Il en résulte que le lecteur, toujours en haleine, est contraint de faire une réflexion à chaque ligne, et cela devient un peu pénible. Il y a, dans les imaginations des vrais grands hommes en tout genre, du calme à côté de la chaleur, qui les conduit et ne les emporte pas. Ce calme sert à ordonner leurs idées, à calculer leurs moyens d'effet. Talma disait, un jour, à un homme qui le rencontrait dans une coulisse, avant le cinquième acte d'*Oreste*, et qui s'étonnait de le trouver arrangeant posément les plis de son manteau : « Je vous échaufferais moins, si je ne demeurais un peu froid. » De même, le génie, au moment où il compose, conserve ce repos qu'on démêle dans ses compositions. Enfin, *les Martyrs* brillent sur toutes leurs facettes; du moins, j'en ai reçu cette impression. Au reste, le temps les placera bien; c'est toujours lui qui décide des ouvrages de l'esprit, surtout quand il s'agit d'un homme porté par une coterie. Le public aime l'indépendance; il ne veut pas qu'on lui dicte des arrêts. L'enthousiasme sur tout ce qui sortait du cerveau de M. de Chateaubriand a fait regimber le monde, et ce motif joint

à ceux que vous dites explique l'indécision où l'on est encore sur son ouvrage. Madame Chéron me gronde d'en avoir été si contente. Elle me mande que j'ai cru faire une belle action, en me forçant d'approbation. Elle se trompe; c'est, je vous jure, sans nul effort. Je suis assez indépendante de moi-même; c'est une habitude que j'ai prise en faisant mes premières armes sous le commandement de votre père, et puis je me suis perfectionnée sur ce théâtre singulier où j'ai vécu. Je disais hier assez gaiement à mon petit homme que vous savez : « Je suis un peu comme un vieux soldat de l'ancienne garde rompu aux grandes campagnes, avec d'anciennes blessures, et hors de l'atteinte des piqûres de vos belles dames. » Je ne sais s'il m'aura comprise; mais, enfin, il est certain que le passage de Bonaparte en ce monde a durci la peau de ceux qu'il a froissés, quand ils se trouvaient un peu près de lui.

Que je suis donc bien aise que vous repreniez goût à la tragédie! Vous devriez, cet hiver, faire votre cours de Talma, l'essayer dans les rôles les plus opposés, et passer en revue Corneille, Racine et Voltaire. Je me suis amusée depuis quinze jours avec le cours de La Harpe. Votre père l'a relu tout

entier, et aime la manière dont il parle des anciens et de Racine; il me plaît quand il dit que l'*Achille* de Racine est supérieur à celui d'Euripide et plus près cent fois de l'*Achille* d'Homère. En tout, l'examen d'*Iphigénie* me paraît un chef-d'œuvre. Vous aurez beau vous autres, Lemercier et Villemain, vous entêter à décrier La Harpe, et ma cousine répéter : « Il n'est pas fort! » Son cours de littérature est, en somme, une lecture agréable et un ouvrage plus complet qu'aucun autre, et je doute que, si on imprimait certain cours fait à l'Athénée depuis trois ou quatre ans, nous fussions aussi contents[1]. A propos de Villemain, M. Bertrand m'écrivait l'autre jour sur lui ce vers de l'abbé Delille :

Et le poète est fier de cadencer des mots.

Je trouve que cela lui va assez bien. Dites-lui donc qu'il devrait, de temps en temps, glisser dans les paquets du ministre à votre père les petites brochures qui paraissent; ce n'est qu'avec une peine infinie qu'on a ici tout ce qui a quelque bon sens. Nous ne savons encore ce que c'est que *les Battuécas* et madame de Fourqueux. Je pense

1. Le cours de Lemercier.

comme vous sur Benjamin Constant, c'est un petit chef-d'œuvre, mais Fiévée est détestable; je n'en rabats rien, esprit de parti à part.

CLIV.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, mardi 14 janvier 1817.

Je dis donc qu'en lisant votre lettre, j'ai fait un grand *ouf*, comme dans la comédie. « Et voilà, ai-je dit à votre père, précisément la réponse à ce que je vous demandais hier. » Car vous saurez que j'avais passé une heure seule avec le vieux marquis d'H..., que nous avions fait un peu de politique, que la raison me semblait fort de mon côté, et que ce qui m'impatientait, c'est qu'à tout moment je me trouvais battue ou plutôt abasourdie de ses mauvais raisonnements, et que, lorsque votre père était rentré, je lui demandais tout essoufflée de cet entretien, comment il se faisait que l'on eût tant de peine à faire entrer le bon sens dans une discussion. Vous conviendrez que votre lettre ne pouvait

arriver plus à propos, ni me répondre plus juste. Cependant, quoiqu'elle me rende très bien raison des non-sens de certaines personnes, je vous avoue que j'ai été consternée de cette *France comprimée par les préfets* sous Bonaparte. Ah! bon Dieu! on leur fait bien d'honneur. Contez donc à ces lumineux raisonneurs ce joli mot de M. de Panat, que vous avez entendu chez moi : « N'est pas Montrond qui veut[1]. » Et, en effet, comme on ne peut pas être Montrond, il faut mettre les choses à la place des personnes, c'est-à-dire l'esprit de son siècle, sa tendance générale. Bonaparte lui-même n'a pas négligé cette précaution; je l'écrivais dernièrement à votre tante : « On supportait encore son despotisme, outre qu'il était consolidé par ses victoires, parce qu'on sentait qu'il ne produisait qu'un retard passager. On s'était arrêté, mais on ne reculait pas, et le nez de la Révolution se laissait deviner sous son manteau impérial. » Votre tante n'aura point fait attention à cette phrase; moi, je l'aime, je la trouve pleine de sens, et je vous la répète pour qu'elle ne soit pas perdue. Voyez la vanité! Enfin, la Révolution est forte, très forte; et

1. M. de Montrond était un ami de M. de Talleyrand, grand faiseur de bons mots souvent cyniques.

moi aussi, je suis d'avis qu'on la comprime dans ses excès; mais, pour y parvenir, il faut la légitimer dans ses libertés. Voilà mon mot, comme dit Figaro; gardez-le pour vous.

Quant à votre loi sur les élections, nous trouvons que celle des ministres valait mieux. Cette forme de discussion adoptée par la Chambre, dont le parlement anglais se garde bien, fera toujours des lois un mauvais mélange d'opinions trop diverses, un tout dont aucune partie ne sera fondue. Ces petits mots proposés et adoptés dans la chaleur d'une séance, sans avoir été pesés, se rattachent trop rarement à l'ensemble général du premier plan. Il est visible que le ministère voulait éviter les désordres d'une assemblée. Ils n'ont pas osé le dire assez nettement. Tout ce que la Chambre a ajouté deviendra donc d'une exécution minutieuse et difficile; aussi verrez-vous, par la suite des temps, le principe de la loi subsister seul, et des ordonnances ou d'autres amendements détruire ceux qu'on vient de faire. Mais, enfin, le principe est bon en soi; il nous promet une Chambre des communes avec une Chambre de gentilshommes. Les nôtres sont furieux; on leur dit : « Mais essayez de ne plus apparaître au peuple que comme des pro-

priétaires, et vous reprendrez du crédit. » La vanité les rend sourds à ce bon conseil. Voilà, cependant, tout le nœud de l'affaire, et la seule intrigue qui devrait tenter nos marquis et nos vicomtes.

Mercredi.

J'en étais demeurée là, hier, et je vous avais quitté pour me préparer à recevoir mon monde. Je fais une chose, cette année, qui me fatigue beaucoup; c'est par économie. Je donne aussi à dîner le mardi à une quinzaine d'hommes, cela fait un grand dîner et un grand souper qui se fondent l'un dans l'autre; mais je crois que cela me tue; le fait est que, quand j'arrive à minuit, je n'ai plus ni jambes ni voix. A cela près, hier, c'était une fort jolie réunion. On a beaucoup dansé, beaucoup mangé; on a, par-ci par-là, fait quelques compliments que je n'aime guère sur ce que mon salon se remplissait un peu; mais il y a bien des délicatesses qu'il faut mettre sous les pieds. Je vous ai souhaité trois ou quatre fois. Il y avait une douzaine de jeunes filles charmantes, très bien mises et dansant de fort bonne grâce. Je m'étais donné le plaisir de pousser un peu vertement à dîner un nigaud de conseiller de

préfecture qui, tout fier de s'appeler comte de Mascarille, se jette dans les opinions qu'il croit aux Montmorency, et se sert toujours d'un *nous autres*, en parlant de la noblesse, qui donne envie de le souffleter. Il disait donc que, si on voulait suivre les bons principes, *nous autres* nous ferions, etc.; si le Roi voulait, les bourses s'ouvriraient, on aiderait, on s'imposerait des sacrifices, etc. « Comment *si?* ai-je dit. Qu'est-ce que j'entends, bon Dieu? *Si!* Des conditions avec le Roi, avec la patrie! Vous vous piquez de royalisme, d'amour pour la France, et votre zèle, cependant, impose des conditions! Prenez garde qu'on ne dise que l'obscur paysan qui s'enrôle volontairement et dont les parents payent exactement, ne soit plus royaliste que vous. » Mon conseiller ouvrait ses yeux tout ronds, et, moi, je répétais toujours : « *Si*, avec le Roi! *si*, avec la France! » et m'amusant à accompagner ces belles paroles de grands gestes, de mains jointes, d'yeux aux ciel, et mon homme balbutiant je ne sais quoi. Je riais sous cape; votre père, qui me regardait faire, riait aussi, et le bon Courtois, qui était là, se frottait les mains. Tout cela n'est pas si plaisant à conter, mais la scène l'était réellement beaucoup.

Avant-hier matin, M. de M... est venu voir votre père; ils ont eu une longue conversation; il me paraît que votre père l'a pris de bien haut. M. de M... disait : « Permettez-moi de vous dire que M. de C..., en partant, s'est vanté d'avoir pris des notes de vous sur certaines gens, et d'être chargé par vous de les faire déplacer. — Monsieur, a répondu votre père, je ne donne de notes à personne; je les fais moi-même quand je crois nécessaire, et je les envoie directement; je n'ai pas plus de confiance en M. de C... qu'en ses autres compatriotes qui suivent un autre système, par la raison que vous vous ressemblez tous, et que vous êtes passionnés. Quant à ce qu'on pense ou dit de moi, cela m'est devenu fort égal. Vos amis m'ont appris le cas que je devais faire de leur estime comme de leur haine; je fais mon devoir selon ma conscience, qui ne me trompe pas; je sers le gouvernement avec fidélité; je marche dans une ligne dont rien ne peut me faire dévier, et je vous jure qu'après cela, je dors fort tranquille, sans ressentir les picoteries de vos différentes coteries. Ainsi, on peut s'éviter la peine de me redire les mauvais comme les bons propos qu'on pourrait tenir sur moi. »

Ils ont ensuite parlé du maire, et toujours votre

père avec cette franchise : « C'est, disait-il, un fort bon maire, et un mauvais député ; je sais parfaitement sa conduite, ses discours ; il a cherché à me nuire depuis qu'il s'est fait chef de parti ; ce qui ne m'empêchera point de dire aux ministres que je le crois le meilleur maire que nous puissions avoir, jusqu'au moment où je le verrais user ici de son influence pour diriger les esprits vers un but que le gouvernement n'approuverait pas ; car alors, et je veux bien que M. de Villèle le sache, je pousserais de toutes mes forces à ce qu'on lui ôtât la mairie. »

M... était embarrassé et frappé de cette manière. Comme il a de l'esprit, il se sentait sur un mauvais terrain, et a fini par dire : « On peut n'être pas de votre avis sur toute chose, mais on ne peut se défendre d'une parfaite estime. » Et votre père de répondre en souriant et avec calme : « Monsieur, je le crois. »

On dit que madame d'H... veut donner un bal qui s'appellera la *fête des purs*, où elle n'invitera que ceux qui n'ont rien fait depuis quinze ans. J'ai de la peine à croire à une pareille absurdité. Autre absurdité : M. Cardonnel a écrit que le duc de Wellington était arrivé avec force officiers qui

logeaient de force chez les particuliers, et qu'il faisait marcher ses troupes sur Paris. On ajoute que c'est pour contraindre le Roi à reprendre M. de Talleyrand.

Mercredi soir.

J'ai encore quitté cette lettre une fois pour lire les journaux qui arrivaient. Je suis charmée de voir que M. Lainé pense, comme nous, que ces amendements lancés à la fin des discussions dérangent toute l'ordonnance d'une loi. Je trouve que notre maire a bien montré dans cette affaire le bout d'oreille, ou ce que vous voudrez, du chien qui veut absolument aboyer aux jambes du ministre, et il doit encore avoir perdu de son importance par ces petites tentatives réitérées.

CLV.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, jeudi 16 janvier 1817.

Nous aurons eu le plaisir de traiter en trois semaines les trois plus grandes questions du gouvernement constitutionnel : l'élection, et la double liberté de la personne et de la pensée. Des questions si vieilles doivent être débattues plus longuement que toutes autres. Ce n'est que sur les questions nouvelles qu'on est court, parce qu'on n'a que ses propres idées, ce qui explique, en passant, la brièveté des esprits supérieurs. Ils n'ont que des vues nouvelles ; ils n'ont donc jamais à redire ce qu'ont dit les autres.

Je vous écrivais tout cela avant le dîner. J'ai vu madame de Barante ce soir. La loi a passé ; il paraît que le ministre de la police a parlé avec une force et un effet remarquables[1]. Il a fait une véritable impression. Rien, dit-on, de si hardi et de si con-

1. M. Decazes.

venable. C'est une franche déclaration de guerre, ou plutôt un cri de victoire. Jamais on n'avait osé faire si hautement l'alliance de la volonté royale et de l'opinion nationale. Il a loué, au nom du Roi. jusqu'aux officiers à demi-solde. Il s'est, à dater de ce jour, engagé pour l'avenir avec son pays. Les ultras sont hors d'eux. Ce qui me gâte ce succès, c'est la loi. Quant à celle des élections, il faut tout décidément s'y rattacher. Le déboire de M. Molé fait du bruit. C'est un effet de tactique et d'adresse de M. de Talleyrand; il s'en vante. Il prétend, ce sont ses termes, avoir enlevé la Chambre des pairs à M. Molé; du reste, la commission est bonne; la loi en elle-même a du succès *chez tous les Français.* Il y a un beau mot qui court dans notre garde nationale, et que la vôtre ne trouverait jamais. « La loi des élections, disent-ils, c'est la seconde Charte. »

J'aime assez votre mot d'*ultracisme*, nous disons à Paris *ultraïsme*; choisissez.

Vous voyez aux nouvelles que je vous mande quel sens ont vos contes de province sur M. de Talleyrand. Quant à Wellington, à l'occasion de l'espèce de larcin que M. de Talleyrand vient de faire à M. Molé, il a dit ce mot un peu dur, mais ouverte-

ment hostile : « Il faut espérer que ce sera sa dernière escroquerie. »

Ce que vous dites de Talma sur cette *Andromaque* est bien vrai. Ces fureurs sont, en effet, la moindre chose. Les hommes ne savent pas même admirer quand ils admirent; et par quelle bizarrerie faut-il que l'on n'entende jamais parler dans le monde que des fureurs et des cris de Talma, tandis qu'il élève si rarement la voix, et que sa sensibilité profonde me paraît sa première qualité? Je vous ai parlé déjà de *Manlius*. La scène où il m'a le plus frappé est la première et la deuxième du dernier acte, où il est perdu et ne songe qu'à la perfidie de Servilius, et n'ose qu'en tremblant lui demander de le tuer. J'étais tout près; il pleurait de grosses larmes, et moi aussi. Relisez *Andromaque*. Une des scènes où il est le plus admirable, c'est la seconde du second acte. Ce mot : « Hé ! madame ! » me paraît une création[1]. Il n'y avait que lui qui pût lui donner

1. HERMIONE.
Mais, seigneur, cependant s'il épouse Andromaque?
ORESTE.
Hé! madame!
HERMIONE.
Songez quelle honte pour nous
Si d'une Phrygienne il devenait l'époux.

une expression si familière, si vraie, si forte, sans rien perdre de sa noblesse. J'en dis autant des deux scènes suivantes, et surtout de la première du troisième acte, une des plus tragiques que je connaisse. Il n'y a rien de comparable à sa faiblesse, à son impatience, à son malaise, et ces vers :

> Mais, toi, par quelle erreur veux-tu toujours sur toi
> Détourner un courroux qui ne cherche que moi?

Je n'ai jamais rien ouï de si touchant; je ne parle pas du reste. Je suis désolé pour cette centième raison-là que vous ne soyez pas ici, pour l'aller voir ensemble.

Tout ceci m'a entraîné ; je ne vous ai pas parlé de votre belle proposition. Je vous dirai que, dans ce cas-ci, c'est tout le contraire, ce me semble, des affaires publiques. Je ne veux pas du mariage comme chose en général; mais je pourrais faire grâce à la chose, en faveur de la personne; or, ici, je ne connais rien encore que les choses. D'ailleurs, j'aime la liberté pour moi comme pour les autres, et je ne sais pas encore de voix assez puissante pour me faire faire le sacrifice de la mienne. Au reste, c'est une réponse bien sérieuse pour une question élevée en passant. Convenons seulement que je ferais le

plus drôle de mari du monde; et, dans dix ans d'ici, je ne serais plus drôle du tout. Ce n'est pas dans un temps comme le nôtre qu'il faut se hâter de prendre des liens. Il faut conserver ses bras libres et sa foi aussi. En général, je n'aime pas les serments.

Ceci me conduit à votre petit monsieur. Il a joliment une *figure à passions*. Il m'a dit aussi à moi qu'il aimait la lune. Mais toutes ces folies-là, inventées par ceux qui ne pouvaient être amoureux, pour leur tenir lieu de l'amour, sont déjà bien peu faites pour lui. Votre réponse, qui avait le mérite de l'à-propos, pourrait bien être vraie dans bien d'autres cas. Mais je ne veux pas entamer là-dessus une discussion où je risquerais de me perdre, et que je n'achèverais pas.

CLVI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, 17 janvier 1817.

Rien de ce qui vous arrive n'est petit à Toulouse, et j'ai compris et partagé votre impatience sur ces petits vers. Votre père, qui avait lu son journal avant moi, avait deviné toute l'affaire, et m'apportait cette feuille, en me disant : « Votre fils a eu une jolie idée, mais il ne s'en est pas si bien tiré qu'à son ordinaire. » Je lui ai répondu par votre lettre, et nous vous demandons de nous rétablir le texte ; nous voulons savoir comment vous évitiez les trois *donné*. N'oubliez pas de nous le dire, et après n'y pensez plus, et surtout excusez la passion de cette pauvre Sapho ; mais seulement elle devrait avoir plus de mémoire.

Votre père pense assez comme vous sur la loi qui se discute maintenant[1]. Cependant, les choses

1. La loi sur la liberté individuelle.

en sont à tel point qu'il faut désirer qu'elle passe. Elle ne durera qu'un an; ses inconvénients seront peu de chose, et les têtes sont si montées, qu'elles se réchaufferaient partout de cette défaite du ministère, ce qui aurait un beaucoup plus grand inconvénient. Sans les aboiements de la minorité, je pense que la conduite des ministres eût été plus nette et plus franche, mais ils ont craint les *si* et les *mais* éternels, et ont encore donné cette année dans les palliatifs. Ajoutez que, par je ne sais quelle cause, nous n'avons point encore de ministère. C'est là-dessus que M. de Talleyrand doit dauber, quoiqu'à vrai dire, de son temps, et à deux reprises différentes, il n'ait pas su s'en faire un. C'est apparemment chose très difficile en France; cela viendra de force. Il me semble que ce pauvre M. de Talleyrand devient comme Brunet; on lui met sur le corps tous les calembours qui se font, et, pour son honneur, je crois qu'il est loin de les reconnaître. On m'en a mandé ce matin qui sont des pauvretés.

CLVII.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, dimanche 19 janvier 1817.

La loi des élections sera encore assez vivement débattue à la Chambre des pairs. Il y a dans la commission un et peut-être deux membres qui sont pour le double degré. On dit que les princes, qui ne l'approuvent pas en tout, ont écrit au Roi, pour le supplier de réfléchir encore sur une pareille loi, que beaucoup d'esprits éclairés trouvent dangereuse. On ajoute que le Roi n'a rien répondu. Cette démarche me paraît extraordinaire et peu probable. Elle n'est point dans les habitudes de la Cour des enfants de Louis XIV.

A propos de Louis XIV, vous m'avez poussé une botte à laquelle je devrais bien riposter, mais je veux bien ne pas répondre; la question a été assez longtemps agitée entre nous. Je dirai cependant que je ne crois pas que vos vers de Bérénice soient bien justes, et je soupçonne que, s'il fût né

seulement à la place de César, il y fût resté. Je doute même qu'il se fût tiré d'affaire comme Henri IV.

Je vous admire ! Je suis sûr que vous finirez par faire danser tout Toulouse dans votre salon. Puissance de la patience et du violon ! Mais, si vous donnez du sérieux à M. de R... vous ferez un plus grand miracle. Cependant, il ne faut vous défier de rien. Qui sait, vous donnerez peut-être de l'esprit et de la gentillesse à M. T... Dites-moi, allez-vous souvent au spectacle? Votre ami Ponteil[1] vous plaît-il toujours autant? Le ballet d'*Atala* est-il bien romantique? On en donne un ici, à la Porte-Saint-Martin, qui s'appelle *la Chaste Suzanne*[2], et qui est bien la plus repoussante chose du monde. Ces vieilles histoires orientales sont trop gaies pour les mettre sur le théâtre.

Ceci s'applique aussi à l'histoire occidentale de *Chactas*. Vous voilà donc tout à fait dans la lecture de celui-ci? J'espère que vous reconnaîtrez, maintenant que les premiers jours sont passés, combien *le Génie du Christianisme* est un ouvrage faible de plan et inconvenant de ton et de style. Il y a des

1. Ponteil était un acteur du théâtre de Toulouse.

2. Le ballet de *la Chaste Suzanne* avait un grand succès à la Porte-Saint-Martin, tant par la danse que par les attraits de mademoiselle Bégrand. La musique était de Piccini.

parties entièrement nulles, celles de la critique par exemple. Le raisonnement y est presque toujours puéril, et les conclusions sophistiques. C'est, d'ailleurs, une très maladroite idée, à mon sens, dans un siècle antipoétique comme celui-ci, que de défendre le christianisme comme favorable aux fictions. C'est lui nuire, car c'est le traiter légèrement. Ce n'est pas au bout de dix-huit cents ans qu'il peut être utile de montrer qu'une religion révérée de tous est préférable... à quoi ? à la mythologie. Cette vue-là me paraît rapetisser tout l'ouvrage, et de là tant de petitesses inconcevables dans les détails. Personne n'a besoin de merveilleux ni d'allégories, à présent. On veut des raisonnements, sinon de la raison.

Je ne crois pas cependant que le christianisme dût être défendu dans le goût d'Abbadie et des docteurs de ce temps-là. Il fallait le défendre moralement et politiquement. Il fallait le montrer concourant à la civilisation, c'est-à-dire à la morale publique, au bien-être et à la liberté des hommes. Montesquieu en a plus dit en sa faveur dans deux ou trois passages que M. de Chateaubriand dans cinq volumes. Il a cependant, lui-même, entrevu cette idée, car il dit, par exemple, que le système représentatif est

l'ouvrage de la religion chrétienne; mais il n'a point développé cela. Il est vrai qu'alors il se serait bien écarté de la marche et de l'esprit des docteurs ecclésiastiques; mais s'en est-il bien rapproché avec ses contes et ses descriptions romanesques? En prenant la chose comme je l'entends, il aurait en effet rompu avec la théologie, pour revenir à l'Évangile. Il aurait épuré la morale de Jésus-Christ des impuretés dont l'ont salie les scolastiques, depuis le moyen âge. Mais il aurait été conduit à de telles conséquences, peut-être à des vues si inusitées et si hautes, qu'il n'aurait plus eu le plaisir de satisfaire la passion du jour et de sa vanité, en tonnant sur la Révolution, dont il a confondu exprès les horreurs et les doctrines. Il aurait vu, dans cette révolution commencée depuis cinquante ans, un progrès, une amélioration dans l'esprit humain, et il aurait montré, dans le retour au vrai christianisme, un perfectionnement ultérieur. Ainsi tel aurait été l'ordre progressif des trois doctrines qui auraient successivement régné sur l'esprit humain : Théologie, Philosophie et Christianisme. Cette dernière idée n'est peut-être pas une pure spéculation. Moi qui ne sais rien et qui ai bien peu réfléchi, je vous assure que j'y vois des preuves. Mais il faut reconnaître un

principe aujourd'hui incontestable, et c'est peut-être un malheur, c'est que la religion de nos pères ne peut plus se rétablir avec l'esprit qu'elle avait jadis. Elle n'est plus *elle*, du moment qu'on y a fait entrer la tolérance. C'est une folie sans pareille que de vouloir la rétablir, en laissant dans son sein ce germe de mort. Or, si cette religion est divine, comme on le croit, elle ne doit point mourir. Il faut donc voir si, par hasard, elle ne serait pas mortelle par ce que les hommes y ont ajouté; et je crois que quelqu'un d'instruit et d'impartial pourrait montrer que tout ce qu'elle renferme de périssable vient de nous, et qu'en l'en délivrant, en la restituant à sa nature, à son état de liberté, elle sera immortelle, parce qu'elle ne sera plus corrompue.

Je ris quelquefois des immenses sujets que j'attaque étourdiment dans mes lettres. Mais qu'importe, si cela vous amuse?

Vous demandez des nouvelles du cousin. Il se porte bien, et n'est point trop tracassé par sa Chambre, qui est bien plus convenable cette année que l'autre. Quant aux reproches du Cardonnel, c'est une drôle d'histoire. Lorsque celui-ci eut fini de parler[1],

1. Séance du 27 décembre 1816.

M. Pasquier lui dit tout bas qu'il s'était apparemment trompé, mais qu'il lui attribuait des discours que lui, Pasquier, n'avait jamais tenus. Cardonnel soutient qu'il a raison, etc. Quelques heures après la séance, M. Pasquier reçoit une lettre de M. Cardonnel, qui lui écrit : « Qu'il lui demande pardon, mais qu'ayant conservé tous les discours imprimés de l'année dernière, celui de M. Pasquier s'était trouvé, je ne sais comment, sur un discours de M. Hyde, et qu'il avait pris la première page de l'un pour la dernière page de l'autre, etc... qu'il le déclarerait à la tribune. » M. Pasquier ne l'a pas voulu ; seulement il y a eu, dans le *Moniteur*, une petite note, en forme de rétractation.

CLVIII.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, mardi 21 janvier 1817.

Bonjour, ma chère et tendre mère. Je serais tenté de vous dire bonsoir, car il est onze heures avant minuit, et je me coucherai très probablement avant

d'avoir fini cette lettre. Mais elle vous arrivera sans doute un matin; et mon bonsoir n'aurait pas le sens commun. Je ne vous dis donc ni bonjour ni bonsoir. Je ne comptais pas vous écrire par ce courrier, mais *les choses* m'y forcent, et c'est une bonne raison auprès de vous, et puis ai-je besoin d'en avoir une? Le *Moniteur* d'aujourd'hui vous prouve que notre gouvernement ne recule pas. Le discours du ministre de la police est une action[1]. Il a un succès populaire. Quelques inquiétudes se sont élevées pour la loi des élections au sujet de l'espèce de mécompte que Sa Majesté avait éprouvée à la Chambre des pairs. Plus d'un pair n'avait pas même répondu avec soumission aux injonctions royales que le Roi avait bien voulu leur faire. L'abbé de Montesquiou déclarait que tout ce qu'il pouvait faire était de ne pas assister aux délibérations pour les élections. Afin de montrer encore plus hautement le ferme dessein de ne pas s'abandonner soi-même, on a saisi ce moment pour éloigner le Chancelier, dont les discours n'étaient point con-

1. M. Decazes avait prononcé, le 16 janvier, dans la discussion de la loi suspendant, pour un temps, la liberté individuelle, un discours improvisé, très hardi, et qui produisit un effet considérable.

formes aux intentions de Sa Majesté. On ne négligera rien, on fera même des pairs s'il le faut. Le Roi, que nous avons vu, il y a un mois, rester si ferme et si calme au milieu de ses douleurs, est inébranlable aujourd'hui, et sa santé, comme sa volonté, fait notre joie. Il paraît que M. de Serre sera président de la Chambre, et M. Ravez, secrétaire d'État à la Justice[1]. J'espère que voilà des nouvelles, et qu'elles vont faire enrager vos ultras. J'espère que, si la loi des élections passe, ils se tairont enfin; ce qui est national les tue.

Je n'ai pas vu M. Pasquier depuis sa nomination. Votre amie la prend assez froidement, et dit partout que les ultras l'aiment mieux qu'un autre; je n'en crois rien, mais elle se fâcherait si on lui disait le contraire. Je lui demanderai, à lui, de me faire faire quelque chose comme vous me l'avez dit; il me le promettra, et j'espère qu'il n'en fera rien. Du reste, il est plein de bontés pour moi, et, comme je le vois tout au plus une minute par semaine, il ne me connaît pas trop, et j'en suis ravi. « Monsieur, me disait hier Villemain,

1. Une ordonnance royale du 19 janvier avait nommé M. Pasquier garde des sceaux, ministre de la justice. M. de Serre, présenté par la Chambre, devint président le 24 janvier.

je vous dirai cela à vous, M. Pasquier est un très bon choix; savez-vous pourquoi? C'est qu'il fera tout ce que M. Decazes lui dira. » Il se pourrait qu'il eût raison.

Si vous saviez quel rayon de raison et de lumière vous m'envoyez de votre Midi, et comme vous me paraissez plus élevée et plus raisonnable que la plupart des gens que je vois ici! J'ai entendu, ce soir, une grande dissertation sur la situation de la France, la marche et l'état de l'opinion publique, la Révolution, et tout cela me faisait pitié. Je n'ai rien vu de si contradictoire, de si court, de si *à bâtons rompus* que tous leurs raisonnements. Je n'ai rien dit. Leur conclusion a été que le Roi n'avait qu'un tort, c'est de ne pas gouverner comme Bonaparte. D'abord, vous allez dire : *N'est pas Montrond qui veut.* Et puis, il faut convenir que ce serait bien la peine d'avoir fait venir une armée de barbares de huit cents lieues d'ici, d'avoir ouvert aux étrangers nos portes et nos bourses, s'ils n'avaient pas dû nous aider à nous donner un gouvernement meilleur que celui que nous avions, un roi véritablement légitime, dans le vrai sens du mot, je veux dire qui règne par les lois.

Vous devriez bien, un jour, glisser quelques

phrases un peu raisonnables sur la noblesse à votre amie : cela vous attirerait une petite réponse féodale qui vous amuserait, et cela lui donnerait occasion d'écrire ce qu'elle me dit tous les jours. Vous qui êtes à portée de la voir, cette noblesse provinciale, vous la jugez, vous jugez l'opinion de ce qu'on appelle les *bourgeois*, vous comprenez la question des élections ; vous ne confondez pas la Révolution et la Terreur ; vous ne prenez pas pour des idées fausses et téméraires des sentiments nobles et véritablement humains ; vous avez franchi l'horizon des salons, et vous dites le vers de Tancrède tel que Voltaire l'a fait, mais non pas avec cette variante :

A tous les *gens bien nés* que la patrie est chère[1] !

Les sottises de vos marquis que vous me racontez m'impatientent pour vous. Le calme, je dirais presque la résignation de mon père, me touche et me ravit. Pour vous, ma mère, je voudrais bien que vous ne donnassiez pas tant de bals. Un, tous les mois ; recevez tous les quinze jours, c'est la mode à Paris cette année.

A propos, mon père a beau tenir à son Villèle,

1. A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !
Tancrède, acte III, scène I.

on le lui ôtera. Je crois qu'il ferait aussi bien d'y pousser lui-même ; car il me paraît hors de doute que M. de Villèle usera de son influence dans le sens et avec l'activité que l'on craint. Croyez-vous donc qu'il n'ait point agi lors des élections? croyez-vous qu'il n'agisse pas ici même?

Vous me donnez bien des commissions, je n'en ai encore fait aucune, je les ferai toutes. Quant aux chansons, c'est une grande entreprise ; il y a longtemps que je la médite; mais la difficulté serait d'avoir un copiste. Puisque vous aimez celles qui sont d'un ton d'un peu mauvaise compagnie, je vous en enverrai une, par l'ordinaire prochain, qui vous amusera peut-être et que je n'ai montrée à personne dans le temps, quoiqu'elle fût faite pour la publicité. L'à-propos est passé à présent, mais il n'y a pas d'à-propos à deux cents lieues [1].

1. Je ne sais quelle est cette chanson grivoise dont l'à-propos était passé. Voici celle de ce mois de janvier 1817, pour le jour des Rois :

LE ROI BOIT.

AIR du vaudeville des *Filles à marier*.

A notre république
Succède pour un jour
L'appareil monarchique
D'un sceptre et d'une cour.
Ce prince est un confrère,

Adieu pour ce soir, je vous parlerai demain de La Harpe.

Et chacun le reçoit
Par ce cri populaire :
« Le roi boit ! » (*ter*)

Chassant de son empire
La morgue et la fierté,
Notre roi peut sourire ;
Il veut notre gaîté.
Peu jaloux qu'on le craigne,
Dans nos rangs il s'asseoit,
Ici, quand le roi règne,
Le roi boit.

Il faut, on le répète
Depuis près de trente ans,
Qu'un bon roi se soumette
A l'esprit de son temps.
Le nôtre y met sa gloire,
A nos vœux il fait droit :
Ici, l'on aime à boire,
Le roi boit.

Régner est duperie,
Un roi ne sait jamais :
Toujours la flatterie
Assiège son palais.
La vérité sincère
Rougit dès qu'on l'y voit,
Et fuit au fond du verre...
Le roi boit.

Plus d'un roi du grand monde
A besoin de l'appui
D'un vizir qui le gronde

Mercredi 22.

D'abord, c'est M. Le Clerc qui m'a élevé dans le

Et qui fait tout pour lui,
Mais notre chef suprême
Sait mieux ce qu'il se doit;
Faisant tout par lui-même,
Le roi boit.

Il règne sans police;
Oh! le roi précieux!
Qu'un sujet le trahisse,
Vite il ferme les yeux,
Il ne veut pas le croire,
Ou du moins, s'il le croit,
Pour en perdre mémoire,
Le roi boit!

Quoi qu'un monarque dise,
Ce qu'il dit est charmant.
S'il fait une sottise,
C'est un événement.
Le nôtre déraisonne,
Il ne va pas trop droit,
Mais son excuse est bonne :
Le roi boit.

Il n'a pas sur un rêve
Fondé sa royauté,
Car il doit à la fève
Sa légitimité.
A sabler le Champagne
Il est le plus adroit;
C'est un roi de Cocagne,
Le roi boit.

mépris du *Cours de littérature*, que je ne méprise pourtant pas. M. Laya[1] nous en disait la même chose. Villemain me l'a répété. Je n'ai jamais entendu Lemercier en parler. Il se pourrait qu'il fût de même avis. Je trouve, moi, que c'est un ouvrage qui se lit aisément, et c'est un grand mérite, car il est beaucoup trop long. Mais, comme on ne mesure la durée que par la succession des idées, il s'en succède si peu, qu'au bout de cent pages, on croit en avoir lu vingt. Ce qui n'a que le développement nécessaire, dans un *cours* où l'on est censé parler d'abondance, est diffus, vide, délayé, dans un livre imprimé. Je conçois le succès du *Cours* de La Harpe; je trouve que c'est un mauvais ouvrage. Je ne répéterai pas qu'il est superficiel sur les anciens, non que cela ne soit pas vrai, mais parce que, sans être plus savant que lui, il était facile de le paraître davantage. Il suffisait de prendre une certaine couleur antique très commune de nos jours, très ignorée du siècle dernier, et complètement inconnue à Voltaire. Mais vous conviendrez bien que les tragédies de ce dernier y sont trop longuement

1. Laya, né en 1761 et mort en 1833, auteur de *l'Ami des lois*, de *Falkland*, de *Calas*, etc., avait été, de 1809 à 1813, professeur de rhétorique au lycée Napoléon.

et trop admirativement commentées, Corneille trop peu senti. Ses haines ou ses amitiés le portent à d'éternelles digressions, à de longues diatribes qui feraient de jolis articles de journaux.

En général, il me paraît manquer de dignité en tout. Son style n'en a guère ; et c'est peut-être, de tous les écrivains estimables, celui qui a le plus méconnu ou plutôt ignoré l'harmonie de la prose française. Pour moi, le grand reproche que je lui fais, c'est de n'avoir pas assez mis de métaphysique dans son ouvrage. Il se traîne sur des préceptes secondaires, il aurait dû rechercher le principe du *beau* dans les lettres, généraliser ses idées, comparer les lettres avec les arts, établir d'une manière précise la part que doivent prendre l'imagination et la réflexion dans les ouvrages d'esprit, montrer les procédés de notre intelligence dans l'expression de ses pensées, et faire des classes, des divisions, éclairer enfin ce chaos de la théorie des lettres livrée à tant de contradictions, et qui n'est encore qu'un amas de règles peu sûres, toutes indépendantes les unes des autres, et quelquefois opposées entre elles. En un mot, — je vais vous prendre par votre faible, — il fallait diviser par *choses* et non par *personnes*, créer des genres que seraient venus

éclairer et soutenir des exemples pris çà et là, et analogues entre eux. Il existe un ouvrage de haute critique qui n'a point non plus entièrement ce dernier mérite, et qui, d'ailleurs, n'est qu'un traité partiel. Mais il me semble, sous le double rapport de l'élévation et de la profondeur, bien supérieur à tout ce que nous avons de livres de ce genre. Vous ne l'avez peut-être pas lu depuis longtemps, lisez-le; c'est l'*Essai sur les éloges*[1]. C'est, d'ailleurs, une belle et grande idée que de commencer un ouvrage sur les éloges par un chapitre sur la gloire.

Puisque nous en sommes sur la littérature, et que j'ai nommé Lemercier, je vous dirai que j'irai, samedi, voir la reprise de *Marianne*, suivie d'une comédie, *le Faux Bonhomme*[1], que vous avez entendue jadis, que madame de Vintimille dit fort curieuse, où il y aura des intentions comiques, et qui tombera infailliblement. Je vous en rendrai compte dans ma première lettre.

1. *Essai sur les éloges, ou Histoire de la littérature et de l'éloquence appliquée à ce genre d'ouvrages*, par Thomas, de l'Académie française.

2. *Le Faux Bonhomme*, de Lemercier, eut, en effet, peu de succès. Talma fut, au contraire, très applaudi dans *Marianne*, où il jouait Hérode. Mademoiselle Volnais jouait Marianne.

CLIX.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, mercredi 22 janvier 1817.

Comme vous aimez les caquets dont ma pauvre personne est l'objet, je vais vous en conter, mon enfant. Mais je vous avoue que je suis bien loin de m'en amuser autant que vous. Notre société est dans la fermentation, à cause de nous. Ceux qui ne viennent pas chez nous boudent ou querellent ceux qui y viennent. Ce sont des scènes, des explications, des justifications sans fin ; et, comme je ne suis pas curieuse, je n'en saurais rien, si on ne se croyait obligé de me venir dire tout cela en détail, pour se vanter à moi des outrages qu'on a reçus à mon occasion. Ce qui fait le plus de bruit, dans ce moment, c'est une scène violente entre mesdames de C... et de M... La première, que vous connaissez un peu, sans savoir assurément ni pourquoi ni comment, sans avoir jamais lu ni au moins compris la Charte, s'est avisée de la prendre dans un tel *tic*,

qu'elle dit à ce sujet cent folies. L'ordonnance dernière a achevé de la monter. Vous vous souvenez peut-être de tout ce qu'on disait chez elle pendant que notre cousin était ici? Elle a juré de ne jamais mettre le pied chez moi, et, entre nous, je n'avais nulle envie qu'elle faussât son serment. Mais elle a pris de l'effroi, quand elle a vu des gens de son bord prêts à se démancher, et la voilà se remuant à toute force, pour les empêcher de faiblir. Sur ces entrefaites, madame de M... arrive; comme il est d'usage ici d'aller toujours la première chez les arrivants, quoiqu'il fût peut-être de convenance que j'attendisse la première visite, et que j'ai appris de M. de Talleyrand que le meilleur moyen pour être ensuite impertinent, s'il y a lieu, c'est d'abord de se mettre en mesure par la plus exacte politesse, je vais chez madame de M... Je suis reçue; nous causons bien; point de politique, bien des niaiseries de part et d'autre, enfin une vraie conversation d'indifférents qui dure tout juste le temps d'une visite de politesse. En me levant, je dis d'un air qui ne sent point l'empressement : « Madame, je serai charmée que, cet hiver, vous vous souveniez des *mardis*. — Madame, me répond-elle, assurément, je m'en souviendrai. »

Voilà qui est fort bien, et je n'y pense plus. Les échos toulousains viennent pendant huit jours me chanter : « Madame de M... viendra chez vous. » Je les écoute toujours, avec mon mot habituel: « Comme il, ou elle, voudra. » Cependant, madame de C... apprend cette grande nouvelle; elle va, furieuse, faire, dit-on, une scène des halles à madame de M..., et dit en propres termes : « M. de Rémusat est un coquin, et il faut être des coquins pour venir chez lui. » L'autre se fâche du mot, le répète ; les Rességuier, que je vois souvent, se blessent, le petit Jules vient demander raison à madame de C... du propos; elle le nie, mais dispute sur le fond des choses, dit que madame de M... est une bavarde. Nouveau rapport, nouvelle scène; les amis s'en mêlent; on rapproche les puissances; on en vient à un raccordement, et je ne sais encore si je suis ou non le prix de la réconciliation.

Le 21 janvier s'est trouvé un mardi, et ç'a été un répit pour tout le monde. J'avais fermé ma porte; j'ai passé une douce soirée avec votre père ; je me suis couchée à dix heures, et je me trouve, ce matin, beaucoup moins souffrante que si j'avais veillé pour l'amusement de ces pécores. Quant à madame d'H..., elle met des cartes chez moi et moi chez elle, et

elle me fait dire par tout le monde qu'elle est fâchée de ne pas me voir, parce qu'elle sait que je suis très aimable, mais qu'elle n'aime qu'un sujet de conversation, et qu'elle ne voudrait point se disputer avec moi. Je réponds à cela que je ne me disputerais pas, parce qu'il y a dans ma tête sur des matières si graves vingt doutes pour une certitude, et puis cela finit là. Mais, bon Dieu! qu'ils sont tous ennuyeux!

J'ai passé ma matinée d'hier dans l'église, et, sous mon voile et mon grand chapeau, j'ai pleuré à mon aise, en écoutant cet admirable testament[1]. Qu'il y a de vraie grandeur dans une âme qui rédige ses derniers sentiments avec cette noble simplicité! Comme chaque mot y est à sa place! Quel noble pardon qui foudroie les coupables cent fois plus que les écrits et tous les jugements du monde! L'homme est réellement bien grand, quand la religion l'a élevé à cette perfection.

M. de Catellan a écrit une grande lettre ici qui y fait beaucoup de bruit. On peut, je crois, répéter ce que dit M. de Catellan; il mande mille choses

1. On lisait, dans les églises, le testament de Louis XVI, le 21 janvier.

couleur de rose sur nos finances ; ensuite, il ajoute ces paroles : « *Monsieur* s'est rangé du parti du Roi, et entre dans le Conseil. » Il dit, après, que les enfants de *Manon* sont toujours fort échauffés. Vous jugez qu'en voilà assez pour faire bien discourir. Le bon Dieu bénisse les bavards de toute couleur ! Je suis convaincue que nous irions sur des roulettes, si nous savions nous taire, et je prends de plus en plus goût au silence.

Je ne comprends plus rien à ce que vous m'écrivez. Voilà donc l'Anglais[1] brouillé avec le *curé*. Qu'est-ce donc qui se passe, et qui diantre trompe-t-on? Assurément cela n'est pas moi, car je ne compte sur rien. J'aime le discours de M. Decazes. Il est habile, franc et politique; il fera bon effet; il est assis. Les ministres parlent bien, leurs lois sont faibles, le temps les redressera.

1. Wellington.

CLX.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Paris, dimanche 26 janvier 1817.

Ne craignez rien, ma chère mère, de madame de X***; je ne me risquerai pas. On ne nous brouillera point, et, quand on lui redirait tout ce que je dis, je ne pense pas qu'elle pût se fâcher. Je sais qu'elle a de l'aversion et de la défiance pour votre cousine; je voudrais qu'elle le cachât moins bien; je voudrais qu'elles *s'aimassent* moins. Du reste, sa bienveillance a été trop constante à mon égard, elle m'est trop précieuse pour que je la perde par ma faute. Votre cousine, de son côté, devrait se retenir en général. Je sais que ses discours ont été répétés, rapportés; elle a une couleur, élle a une réputation connues. Il y a maintenant une foule de choses qu'on ne dit pas dans un salon, parce qu'elle est là. Sa manie de s'intéresser si peu aux choses qu'elle ne comprend point, pour s'en tenir aux personnes, d'être pour monsieur un tel

contre monsieur un tel, de trouver mal dans certaines mains ce qu'elle trouverait bien dans d'autres, tout cela est revenu à ceux qui savent tout. Sans aller si loin, ses duretés inconvenantes, et qui ne font que croître depuis cette loi sur les élections, au sujet de l'*évangéliste*, sont arrivées jusqu'à lui; je le sais, et il en est indigné, quoiqu'il la traite avec une prévenance et une politesse qui ont bien quelque chose d'ironique. Tout cela, que je sais, il m'est impossible de le lui dire; vous voyez comme elle le recevrait! Comment lui dire, par exemple, ce qui est vrai cependant, qu'elle hasarde l'avenir de son fils par ses imprudences? Je le sais de bonne part. Si l'on faisait ces nominations dont je vous parlais dans ma dernière lettre, ce qui n'est pas probable, il n'y serait pas compris. Avec quel mépris cependant me recevrait-elle si je lui disais cela! J'aurais voulu en parler à M. Pasquier; mais, outre que cela est embarrassant et peu sûr, il n'a jamais osé lui donner un conseil sérieux sur rien; et puis où le joindre? Comment lui parler, à présent? Vous comprenez que vous ne direz rien de ceci. Vos avis, de si loin, n'auraient aucun crédit, et offenseraient sans doute. Elle est rétive aux raisonnements positifs. Il y a des choses qu'elle

s'obstine à ne pas voir; elle résiste à l'évidence, et, quand l'événement arrive, elle ne se souvient nullement qu'on le lui avait prédit. Je ne connais personne qui se flatte autant qu'elle.

J'ai été hier aux *Français*. Cette tragédie de *Marianne* est médiocre, avec de grandes beautés. C'est une des mieux écrites de Voltaire; car elle est de sa jeunesse. Le troisième et le quatrième acte sont beaux; mais il y a des longueurs, des invraisemblances. Ce rôle d'Hérode sera un des beaux rôles de Talma. Partout où l'auteur est bon, l'acteur l'a été aussi; mais il y a des parties tellement faibles, comme par exemple le délire de la fin, que ses prodigieux efforts ne l'ont conduit qu'à un effet médiocre, en comparaison de celui qu'on en pourrait attendre. Tout ce qui est remords, mécontentement de soi, inquiétude, jalousie, irrésolution ou fausse résolution, en un mot tout ce qui est *caractère* m'a paru admirable. Cherchez dans la tragédie une scène d'Hérode avec sa sœur, au troisième acte, je crois, et un vers qu'il a dit d'une manière étonnante :

Murmurez, plaignez-vous, plaignez moi, mais partez[1] !

1. *Marianne*, acte III, scène VI.

Quant au *Faux Bonhomme*, hélas! il est tombé avec fracas, et je n'ai rien vu qui le méritât si bien. Jamais les vices du talent de son auteur n'ont été moins rachetés. A peine quelques intentions morales et comiques peuvent-elles être saisies à la loupe, au travers d'un verbiage interminable de conversations froides, de trois ou quatre intrigues, ou apparences d'intrigues, qui se succèdent ou disparaissent pour reparaître. Et puis, ce qu'il y a de pis, mademoiselle Mars nous est arrivée à la première scène; elle nous a dit dans quelques vers, jolis peut-être grâce à elle, qu'elle était toujours agissante, qu'elle démasquerait le *bonhomme* qu'elle avait jugé; puis elle est sortie. Voilà la première scène. Depuis lors, de tout le reste du premier acte pendant tout le second, et les trois quarts du troisième, elle n'a point reparu. C'est alors que le bruit a commencé; le public a demandé mademoiselle Mars à grands cris, et un peu la toile. On n'a vu que celle-ci, et nous sommes sortis sans savoir ce qu'était devenue notre actrice, qui s'est perdue apparemment. Autre farce : Fleury, qui n'en peut plus, bredouillait son rôle d'une manière inintelligible, et c'est tout au plus si, moi qui étais à l'orchestre, j'en ai pu saisir un mot. Remarquez

qu'il était tout le temps de la pièce sur la scène. Cela, du reste, a servi l'ouvrage, car on n'a point sifflé de longtemps, de peur de punir l'auteur des fautes de l'acteur. En tout, jamais pièce n'a été écoutée avec plus de bienveillance.

Je ne vous parle pas de politique. Ma tante vous aura conté le discours de M. de Talleyrand, le joli et profond bon mot de M. de Pradt. Elle ne vous aura point dit que M. Molé[1] a parlé avec grand succès et grand effet sur les élections; que la loi passera nonobstant clameurs du dehors, et que tout commence à marcher assez ferme. Je crois qu'on pense aussi à l'épuration des administrateurs, mais dans un sens tout ministériel. Les deux rapports sur le budget passent ici pour des chefs-d'œuvre. Qu'en pense mon père? Je ne les connais pas.

J'ai bien envie de vous envoyer une chanson. Mais, à propos, j'étais l'autre soir chez madame de la Briche; nous parlions de la Chambre, M. Julien, madame Molé et moi. Voilà qu'il me dit : « Connaissez-vous une chanson poissarde où il y a... etc. » Voilà qu'il me cite deux vers de la mienne. Je fus

1. M. Molé avait parlé, le 25 janvier, à la Chambre des pairs, sur la loi des élections.

fort étonné; je lui dis que je voudrais bien la connaître : « Mais cela n'est pas difficile, dit-il, je l'ai tenue écrite dans mes mains. » C'est donc vous, ma mère, qui l'avez envoyée à madame de Vintimille, car je ne l'ai chantée qu'à Henri[1], qui n'en a point parlé, et qui, d'ailleurs, n'aurait pu se la rappeler? De deux choses, l'une : ou c'est vous, ou c'est la poste[2].

CLXI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, dimanche 26 janvier 1817.

Je vous dis que ces gens-ci me font périr d'impatience; il n'est pas possible de rien laisser tomber à terre avec eux. Ce sont des dits et redits, des disputes, des sottises, enfin toutes les niaiseries dont j'étais loin d'avoir une idée. Ce qui me gêne

1. Henri Chéron.
2. Mon père citait souvent cette anecdote comme une preuve des indiscrétions de la poste, car sa mère n'avait montré la chanson à personne.

le plus, c'est, sans comparaison, l'entêtement de quelques-uns à vouloir se faire un mérite auprès de moi de la persévérance avec laquelle ils me voient, malgré les embarras que cela leur cause. Il me prend souvent l'envie de leur répondre : « Mon Dieu, ne vous gênez point, faites comme les autres, et donnez-moi le repos. » Hier, tout le jour, on est venu me dire : « Madame de C... n'a point dit que vous fussiez *une coquine.* » Que dites-vous de cette phrase? « Elle voudrait venir chez vous; elle ne le peut, une autorité supérieure l'en empêche. » Les uns veulent que cette autorité supérieure soit un mari, d'autres disent que c'est un nouvel amant pris dans ce qu'il y a de plus pur, et, moi, je réponds toujours : « Mais qu'est-ce que cela me fait? Madame de C... peut vivre sans moi, moi sans elle; c'est une affaire finie. » Ensuite, il en vient un autre qui me dit : « Madame de M... blâme beaucoup madame de C...; elle pense qu'on doit toujours dire qu'on viendra chez vous, et s'arranger cependant pour éviter d'y paraître. » Alors je reprends : « Mon Dieu, je me sens assez forte pour supporter tout d'un coup la nouvelle de la perte que je dois faire de madame de M...; qu'elle ne se gêne point là-dessus. » Il y a encore une

petite histoire de ce genre avec cette petite pointue de L... ; enfin, j'en suis excédée.

Votre père lui-même commence à s'en impatienter, et il en dit toute sa façon de penser à son chat. A propos de mon chat, il est malade et sur sa chaise longue. Il fait si beau et si doux, qu'il se trompe sur la saison, et se croit au printemps comme les amandiers de mon jardin, qui sont tout en fleurs ; enfin, il m'est revenu éreinté, avec une oreille déchirée, une patte foulée, un corps râpé et amaigri. Vous pensez bien que je ne lui épargne pas les sermons.

Vous me demandez des nouvelles du spectacle ; on nous a donné *Psyché*, vraiment assez bien arrangée, et *Panurge*, au milieu de mille petites lanternes de papier qui ont pensé brûler la salle. Je ne vais guère à tout cela. Quand je le peux, je reste chez moi à me reposer, ou bien je fais des visites. Le dimanche matin, nous avons un concert d'amateurs qui n'est point trop mauvais ; on s'y abonne pour trente francs, et cet argent sert à faire faire des tableaux aux artistes de cette ville, qu'on met en loterie ensuite entre les abonnés. Le jeudi soir, même réunion, et, ce jour, la musique cède au bal. Le lundi, on danse chez le général

Barbot[1], le mardi chez moi ; il y a ensuite des soirées de raccroc. Au milieu de tout cela, des déjeuners et des dîners de cent personnes chez mademoiselle Bessières, un bal chez elle, vendredi prochain ; d'autres soirées où l'on ne m'invite point ; un assez grand nombre de grands dîners pour votre père ; voilà quel sera le train du carnaval, que je verrai finir avec joie.

Notre petite révolte de Villemur est finie : la gendarmerie en a fait justice ; le curé est ici, au grand déplaisir de ses paroissiennes. Nous sommes tranquilles. Notre blé s'était maintenu assez bas pour l'année, c'est-à-dire à trente francs. M. Decazes voulait toujours qu'il y eût dans cette affaire du savoir de votre père ; mais tout bonnement c'est que les départements voisins n'en demandaient plus. Voilà qu'il nous arrive des demandes de Paris, et, dans les deux derniers marchés, le prix a haussé. La fin du printemps et le commencement de l'été seront difficiles à passer partout.

Nous avons ici une procédure[2] qui m'a l'air de devoir finir en queue de rat. On avait d'abord

1. Le général Barbot habitait Toulouse, mais n'y commandait point.

2. La procédure contre les assassins du général Ramel.

écrit : « Marchez ferme ; informez-vous, poursuivez quel que soit le nom, etc.. » On a obéi ; la chose devient grave ; maintenant, on recule un peu. On dit : « Prenez garde, ne réveillons point trop, ménagez les gens. » Vous imaginez bien à peu près quel est celui qui écrit de cette manière ; cela fait un embarras pour celui à qui on écrit.

Vous avez abordé une matière fort grave dans votre dernière lettre. Certes, ce ne serait pas peu de chose que de traiter avec talent et élévation la politique et la religion comme vous l'entendez ; mais ce serait une belle occasion de disputer et de batailler, et je ne sais si force humaine en viendrait à bout. En attendant, il est certain que, malgré la Révolution, ou à cause de la Révolution, car elle a peut-être fait *crise*, comme ces maladies putrides qui épurent les humeurs du malade, nous valons sûrement mieux que nous ne valions il y a trente ans. Nous avons plus de morale, plus de religion ou au moins d'apparence de religion, un meilleur goût, et avec tout cela nous ne valons pas encore grand'chose. Quant à la manière dont vous me relevez sur Louis XIV, je ne suis pas en train de cette dispute, cette année. Si vous ne voulez pas qu'il eût fait ce qu'a fait César, je réponds qu'il est très

vraisemblable que César n'eût point fait comme Louis XIV. Vous allez dire bien vite que vous pensez là-dessus comme moi, ce qui ne m'empêchera pas de continuer, et de trouver chacun d'eux fort bien à sa place. Quant aux deux vers, lorsque vous verrez mon portrait, vous direz qu'ils sont bien appliqués, et sur tout cela je finis, toujours en me moquant de vous, et en m'enfonçant de plus en plus dans ma vieille admiration.

CLXII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Toulouse, mardi 28 janvier 1817.

Dans quelques heures d'ici, ma maison sera l'île Sonnante[1]. Il se pourrait que demain j'eusse la migraine, car je ne me porte guère bien aujourd'hui, et cette soirée ne me remettra pas. Je viens causer avec vous, cher enfant, pour avoir un bon moment dans ces vingt-quatre heures. Je réponds à votre très

1. Rabelais, livre V, chapitre I.

aimable lettre. Je pourrais bien vous dire comme *mon amie* disait à sa fille : « D'abord, elle est très bien écrite ; votre style est formé et naturel, tenez-vous-y. » Et puis j'ajouterai : Ce que j'aime de vos lettres, c'est que votre style y est bon parce qu'il est l'expression simple de vos opinions qui sont bien à vous, et qui, en général, sont raisonnables et dégagées de préventions. Quand on pense juste et net, il est assez ordinaire de bien dire, et sur ce point notre ami Boileau avait toute raison. Quant à moi, mon cher ami, peut-être suis-je portée à échapper aux préjugés parce que je m'en trouve un peu victime. Quoi qu'il en soit, je demeure convaincue que ce qu'on appelait purement la noblesse, en France, est une institution sociale usée, et qu'elle a besoin d'être retrempée dans une forme nouvelle, et, si j'osais, je dirais *révolutionnaire*, en prenant ce mot de très haut, pour le tenir très éloigné des circonstances horribles de quelques-unes des années que nous venons de passer. Il sera toujours honorable et commode de porter un grand nom historique ; il ne sera pas bon à grand'chose de s'appeler *monsieur le marquis* ou *monsieur le comte*. Les gouvernements représentatifs exigent de ceux qui se mettent en évidence une valeur personnelle, et

cela est si vrai, que nos plus zélés royalistes dans le sens *ultra* sont forcés de se ranger à cette opinion, et que M. de Villèle lui-même, tout en imprimant qu'il faut rétablir la noblesse, et en caressant ici nos jeunes gentilshommes, s'estime pour le moins autant que M. de B... et est parvenu, même à Toulouse, à ne faire de nos marquis que les instruments de son triomphe.

Tout ce que je dis là, et bien d'autres choses qui me passent par la tête et qui seraient trop longues à dire dans une lettre, ferait évanouir vos duchesses de Paris et celles de notre Garonne, et n'en est pas moins vrai. L'habileté de cette classe eût donc été de bien regarder à l'état des choses, de voir que, si elle était déchue dans les prétentions, elle était forte encore par la propriété, et d'établir sur celle-ci ses droits qui n'eussent point effarouché. Elle devait se mettre à la tête des opinions du siècle, afin d'avoir le plaisir d'être encore la première, et de se faire adroitement des droits ou des prérogatives d'abord individuels auxquels le nom eût certainement donné un éclat non contesté. Quant à cette manie de vouloir toujours que le roi gouverne comme Bonaparte, cela est si absurde, que Bonaparte lui-même, revenant aujourd'hui, ne le pourrait

plus faire. Il l'a senti pendant les Cent-Jours. Son seul moyen serait de tenter encore d'imposer par des victoires brillantes, et encore, comme il faut bien finir toujours par faire la paix, dès qu'elle serait conclue, il se trouverait forcé de rentrer dans les idées de son siècle. Il ne faut pas croire qu'il se livrât aux conquêtes seulement pour la satisfaction de son ambition. Il regardait la guerre comme un moyen de répit dont sa tyrannie avait besoin pour résister au cri de la liberté qui le talonnait. Et il allait à Vienne, à Madrid, à Berlin, à peu près comme le sénat de Rome s'attaquait aux Volsques et à ses autres voisins, pour imposer silence aux réclamations des tribuns du peuple. Le grand avantage de la légitimité, c'est de n'avoir pas besoin de ces ressources extraordinaires. C'est donc une absurdité que de vouloir qu'un prince de la maison de Bourbon vienne régner comme un usurpateur. Il ne le pourrait même pas; Louis XIV lui-même, si despote, si avide de gloire, ne fût jamais parvenu à conduire les Français, je ne dirai pas à Moscou, mais même à Berlin. Le roi de Prusse n'a jamais songé à venir à Paris.

Mais, en parlant de Louis XIV, il faut que je vous cite quatre vers sur lui que j'ai trouvés dans la Cor-

respondance de La Harpe, et qui sont tirés de je ne sais quel ouvrage qui obtint un accessit à l'Académie. Je ne m'amuserai point à regarder si ces vers ne vous donnent point un peu raison sur moi dans nos disputes, s'il n'est pas trop généreux à moi de vous donner de pareilles armes. Les vers sont beaux, ils m'ont frappée, et les voici :

Ce roi qui, toujours grand, accabla les Français
Et du poids des malheurs et du poids des succès,
Au bord de son cercueil, tremblant pour sa mémoire,
Leur demanda pardon de quarante ans de gloire.

Vous avez raison sur La Harpe, et, moi, je n'ai pas tort, puisque vous m'accordez que son ouvrage se lit agréablement. Je vous trouve sévère quand vous dites qu'il n'avait aucune idée de l'harmonie de la langue française. Un grand nombre de ses remarques prouvent qu'il l'appréciait partout où il la trouvait, et, comme il a généralement, lui, de la correction et de l'élégance, il est bien difficile que ces deux qualités ne produisent pas une sorte d'harmonie. Je trouve que sa prose est agréable à lire tout haut; elle se sent de l'école de Voltaire. Je relirai volontiers l'*Essai sur les éloges*, car j'ai un faible pour Thomas; cet essai est un des ouvrages favoris de mon *curé*.

Mercredi.

Me voici, comme je l'avais prévu, avec mal à la tête et bien de la fatigue, mais je tâche de surmonter tout cela pour vous confier que je suis réellement de mauvaise humeur contre madame de X... Il faut absolument que je me donne du temps pour lui répondre, et ce sera par l'autre courrier, parce qu'alors j'aurai oublié ma colère et ne lui répondrai rien. Il me semble que son courroux contre votre *évangéliste* ne fait que croître ; elle me le peint furieux de la nomination de notre cousin, malade de chagrin et d'ambition, méprisé de tous les partis, ingrat envers le *curé*, que sais-je ? Et tout cela avec une telle aigreur, que, si elle m'eût parlé comme elle m'écrit, il s'en serait suivi entre nous la plus belle dispute qui aurait, en effet, été ensuite la plus inutile. L'absence est donc quelquefois bonne à quelque chose. Après ce beau chapitre, elle entreprend une belle dissertation sur la noblesse, et me démontre que, si on venait à bout de la détruire, on ne verrait plus parmi les hommes de sentiments généreux, ni de grandes actions. Il faudrait, pour traiter cette matière avec elle, lui

demander sous forme d'avant-propos ce qu'elle entend par détruire la noblesse, et puis d'abord ce que c'est que la noblesse, et, puis enfin ce qu'elle entend par des sentiments généreux, et comme il se passerait un long temps avant qu'on fût d'accord sur ces définitions, et qu'on n'arriverait au fait qu'après s'être usé la poitrine, je crois que je ne lui dirai encore rien du tout. J'ai déchargé ma bile avec vous, gardez-moi le secret, et laissons tous ces parlages.

Elle veut encore que les ultras soient contents du choix de M. Pasquier. Ce n'est pas ceux de notre minorité méridionale. Au contraire, c'est l'occasion d'un deuil général. Quelques lettres de Paris annoncent ce matin M. Molé à la Marine, et M. Davoust à la Guerre. Ce serait chose assez singulière. Je n'en crois rien puisqu'on ne m'en dit rien, mais je fais toujours cette gageure que, si votre *évangéliste* vit, nous le verrons premier ministre. Une autre de mes colères est contre le *curé*. Qu'est-ce que c'est que de livrer ses opinions aux journaux anglais? Qu'est-ce que cette singulière motion à la Chambre des pairs? Que veut-il? Où va-t-il? Je ne lui démêle qu'un but prochain, sans dignité, car c'est une petite vengeance, et de là un but vague, éloigné qui

ne l'effraye pas et qui est odieux. Je commence à être bien aise de n'être point à Paris, je ne pourrais m'empêcher de lui parler sérieusement ; cela lui déplairait peut-être, et nous nous brouillerions. Votre père, qui l'aime dans le fond, est affligé de tout cela en homme raisonnable, et moi, en vraie femme, je suis piquée comme s'il m'avait manqué de parole ; car mon amitié pour lui avait toutes les conditions d'un traité. A un homme comme lui, je pardonne facilement les torts envers moi ; mais je suis sévère pour ceux qu'il a à l'égard de lui-même, et il le sait bien ; et c'est pour cela qu'il m'estime. Comme les journaux ne nomment point les pairs, ayez toujours soin de m'indiquer ses paroles, et de me tenir au courant de lui.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DU TOME SECOND

1816

Pages

LXXXIII. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 15 mai 1

LXXXIV. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 15 mai 10

LXXXV. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 19 mai 15

LXXXVI. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 20 mai 20

LXXXVII. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 25 mai 25

LXXXVIII. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 28 mai 28

LXXXIX. — Madame de Rémusat à madame de X..., 28 mai 34

XC. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 30 mai 39

XCI. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 31 mai 45

XCII. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 5 juin 48

XCIII. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 5 juin 52

Pages

XCIV. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 9 juin..... 58
XCV. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 11 juin..... 63
XCVI. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 12 juin..... 68
XCVII. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 13 juin..... 71
XCVIII. — Madame de Rémusat à madame de X..., 17 juin..... 80
XCIX. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 17 juin..... 84
C. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 18 juin..... 89
CI. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 21 juin..... 94
CII. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 24 juin..... 96
CIII. — Madame de Rémusat à madame de X..., 25 juin..... 100
CIV. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 25 juin..... 105
CV. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 3 juillet..... 112
CVI. — Madame de Rémusat à madame de X..., 6 juillet..... 121
CVII. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 9 juillet..... 124
CVIII. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 9 juillet..... 126
CIX. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 11 juillet..... 136
CX. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 13 juillet..... 145
CXI. — Madame de Rémusat à madame de X..., 14 juillet..... 152

Pages

CXII. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 18 juillet..... 157
CXIII. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 24 juillet..... 163
CXIV. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 27 juillet..... 168
CXV. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 31 juillet..... 172
CXVI. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 1er août..... 176
CXVII. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 2 août..... 179
CXVIII. — Madame de Rémusat à madame de X..., 5 août..... 187
CXIX. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 10 août..... 192
CXX. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 10 août..... 195
CXXI. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 13 août..... 200
CXXII. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 13 août..... 203
CXXIII. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 22 août..... 208
CXXIV. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 22 août..... 213
CXXV. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 23 août..... 216
CXXVI. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 31 août..... 221
CXXVII. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 31 août..... 227
CXXVIII. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 11 novembre..... 230
CXXIX. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 15 novembre..... 235

Pages

CXXX. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 17 novembre 242
CXXXI. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 19 novembre 245
CXXXII. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 20 novembre 250
CXXXIII. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 24 novembre 254
CXXXIV. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 26 novembre 257
CXXXV. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 28 novembre 262
CXXXVI. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 29 novembre 273
CXXXVII. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 3 décembre 279
CXXXVIII. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 8 décembre 282
CXXXIX. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 9 décembre 285
CXL. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 13 juin 291
CXLI. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 18 décembre 296
CXLII. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 22 décembre 299
CXLIII. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 26 décembre 304
CXLIV. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 27 décembre 309
CXLV. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 27 décembre 315

1817

CXLVI. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 1er janvier 318

CXLVII. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 3 janvier..... 322
CXLVIII. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 4 janvier..... 329
CXLIX. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 5 janvier..... 333
CL. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 7 janvier..... 338
CLI. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 10 janvier..... 345
CLII. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 10 janvier..... 350
CLIII. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 12 janvier..... 354
CLIV. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 14 janvier..... 358
CLV. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 16 janvier..... 366
CLVI. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 17 janvier..... 371
CLVII. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 19 janvier..... 373
CLVIII. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 21 janvier..... 378
CLIX. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 22 janvier..... 389
CLX. — Charles de Rémusat à madame de Rémusat, 26 janvier..... 394
CLXI. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 26 janvier..... 399
CLXII. — Madame de Rémusat à Charles de Rémusat, 28 janvier..... 404

FIN DE LA TABLE

Imprimeries réunies, B, Puteaux

OUVRAGES

DE

M. CHARLES DE RÉMUSAT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ESSAIS DE PHILOSOPHIE. 2 volumes in-8. Paris, Ladrange, 1842.

DE LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE, rapport à l'Académie des sciences morales et politiques. In-8. Paris, Ladrange, 1845.

SAINT ANSELME DE CANTORBÉRY, sa vie et sa philosophie. In-8. Paris, Didier, 1853.

ABÉLARD, sa vie, sa philosophie et sa théologie. Nouvelle édition, 2 volumes in-8. Paris, Didier, 1855.

L'ANGLETERRE AU XVIIIe SIÈCLE, études et portraits. 2 vol. in-8. Paris, Didier, 1856.

BACON, sa vie, son temps, sa philosophie et son influence jusqu'à nos jours. In-8. Paris, Didier, 1857.

CRITIQUES ET ÉTUDES LITTÉRAIRES, ou Passé et Présent. Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée. 2 volumes in-16. Paris, Didier, 1857.

POLITIQUE LIBÉRALE, ou Fragments pour servir à la défense de la Révolution française. In-8. Paris, Michel Lévy, 1860.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. De la théologie naturelle en France et en Angleterre. In-18. Paris, Baillière, 1864.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE EN ANGLETERRE, depuis Bacon jusqu'à Locke. 2 vol. in-8. Paris, Didier, 1875.

ABÉLARD, drame inédit, publié avec une préface et des notes, par PAUL DE RÉMUSAT. In-8. Paris, Calmann Lévy, 1877.

LA SAINT-BARTHÉLEMY, drame inédit, publié par PAUL DE RÉMUSAT. In-8. Paris, Calmann Lévy, 1878.

MÉMOIRES DE MADAME DE RÉMUSAT, 1802-1808, publiés avec une préface et des notes, par son petit-fils, PAUL DE RÉMUSAT, sénateur de la Haute-Garonne. 3 vol. in-8. Paris, Calmann Lévy, 1880.

LETTRES DE MADAME DE RÉMUSAT (1804-1814), publiées par son petit-fils, PAUL DE RÉMUSAT, sénateur de la Haute-Garonne. 2 vol. in-8°. Paris, Calmann Lévy, 1881.

Paris. — Imprimerie Pil. Dast, 5, rue Auber

OUVRAGES

DE

M. CHARLES DE RÉMUSAT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ESSAIS DE PHILOSOPHIE. 2 volumes in-8. Paris, Ladrange, 1842.

DE LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE, rapport à l'Académie des sciences morales et politiques. In-8. Paris, Ladrange, 1845.

SAINT ANSELME DE CANTORBÉRY, sa vie et sa philosophie. In-8. Paris, Didier, 1853.

ABÉLARD, sa vie, sa philosophie et sa théologie. Nouvelle édition, 2 volumes in-8. Paris, Didier, 1855.

L'ANGLETERRE AU XVIIIe SIÈCLE, études et portraits. 2 vol. in-8. Paris, Didier, 1856.

BACON, sa vie, son temps, sa philosophie et son influence jusqu'à nos jours. In-8. Paris, Didier, 1857.

CRITIQUES ET ÉTUDES LITTÉRAIRES, ou Passé et Présent. Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée. 2 volumes in-18. Paris, Didier, 1857.

POLITIQUE LIBÉRALE, ou Fragments pour servir à la défense de la Révolution française. In-8. Paris, Michel Lévy, 1860.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. De la théologie naturelle en France et en Angleterre. In-18. Paris, Baillière, 1864.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE EN ANGLETERRE, depuis Bacon jusqu'à Locke. 2 vol. in-8. Paris, Didier, 1875.

ABÉLARD, drame inédit, publié avec une préface et des notes, par PAUL DE RÉMUSAT. In-8. Paris, Calmann Lévy, 1877.

LA SAINT-BARTHÉLEMY, drame inédit, publié par PAUL DE RÉMUSAT. In-8. Paris, Calmann Lévy, 1878.

MÉMOIRES DE MADAME DE RÉMUSAT, 1802-1808, publiés avec une préface et des notes, par son petit-fils, PAUL DE RÉMUSAT, sénateur de la Haute-Garonne. 3 vol. in-8. Paris, Calmann Lévy, 1880.

LETTRES DE MADAME DE RÉMUSAT (1804-1814), publiées par son petit-fils, PAUL DE RÉMUSAT, sénateur de la Haute-Garonne, 2 vol. in-8°. Paris, Calmann Lévy, 1881.

Paris. — Imprimerie Pu. Boec, 3, rue Auber

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02613 2863

BOUND
JUN 6 1916

BOOK CARD
DO NOT REMOVE
A Charge will be made
if this card is mutilated
or not returned
with the book

GRADUATE LIBRARY
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ANN ARBOR, MICHIGAN

GL

REMUSAT
P01

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD